Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

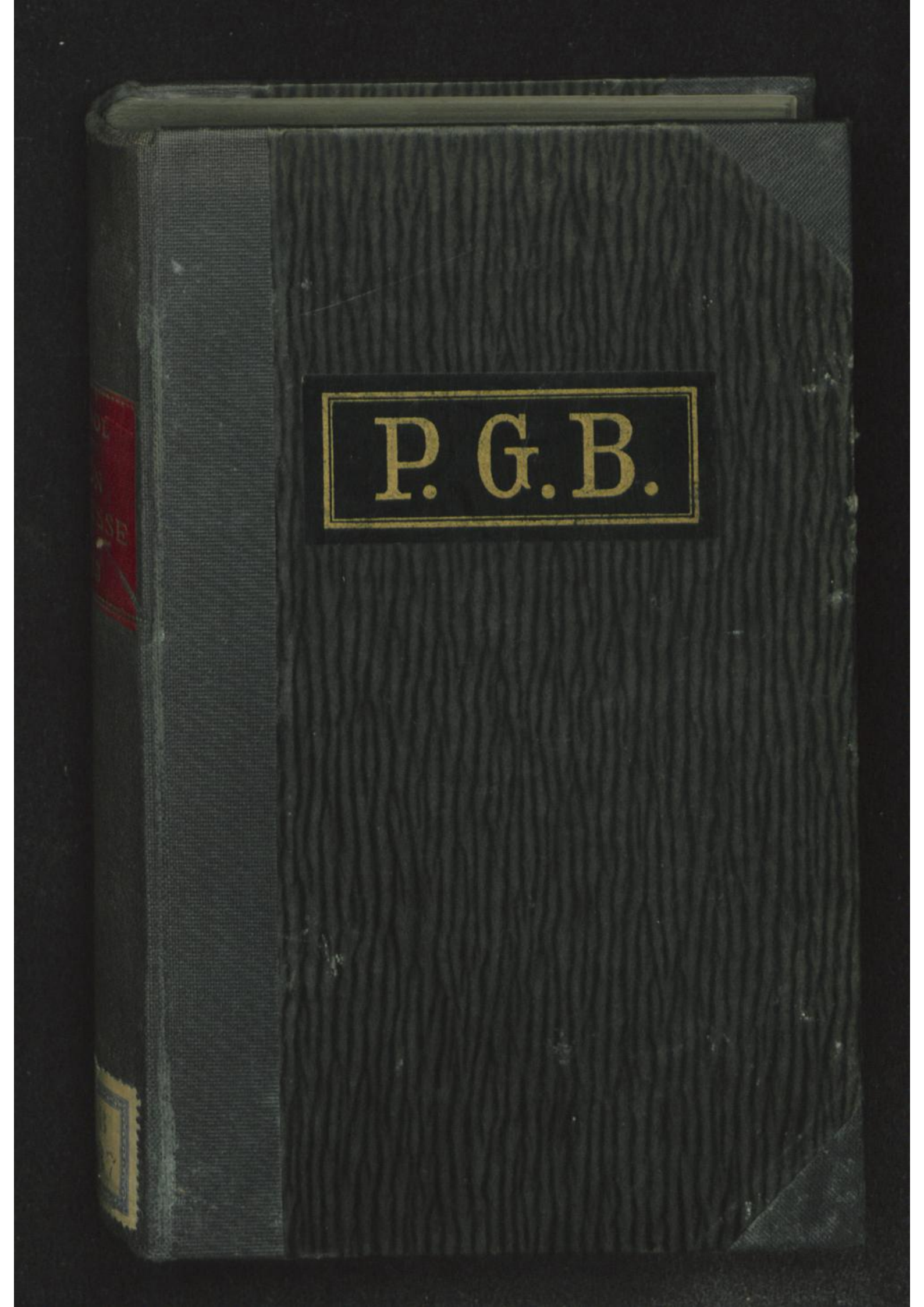
Son altesse

Cadol, Edouard

Paris, 1883

urn:nbn:de:hbz:5:1-24581

Visual Library


P. G. B.

SON ALTESSE

PAR

ÉDOUARD CADOL



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

SON ALTESSE

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

Du même Auteur :

Un enfant d'Israël, 1 vol.....	3 fr.
Mademoiselle ma mère, 1 vol.....	3 —
La Revanche d'une honnête femme, 1 vol.	3 —
Le Monde galant, 1 vol.....	3 —
Le Fils adultérin, 1 vol.....	3 —
Rose, splendeurs et misères de la vie de théâtre, 1 vol.....	3 —

Sens. — Imprimerie de A. CLOUZARD, rue de Lorraine, 45

SON
ALTESSE

PAR

EDOUARD CADOL

PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 15, 17 et 19, Galerie d'Orléans

1883

Droits de Traduction et de Reproductions réservés

K. UNIVERSITÄTS-BIBLIOTH.
PRINZ
GEORG-BIBLIO-
THEK
BONN

A

EDOUARD BAUËR

Son hôte de Rosendaël

et son ami

EDOUARD CADOL.

Asnières 1883,

SON ALTESSE

I

— Ma chère, je vous demande permission de vous quitter.

— Je t'ennuie ?...

— Tu es folle, n'est-ce pas ?

— Au fait, quelle heure est-il ? Ces pendules de restaurant ne marchent jamais.

— Deux heures et demie.

— Déjà !...

— Flatteuse !

— Non ! je pense à mon cocher, qui m'attend aux magasins du Louvre depuis onze heures. Il doit croire que j'achète toute la boutique.

Celle qui tenait ce langage était une petite

femme rondelette et jolie, dans tout l'éclat riant de la jeunesse. D'un teint blanc mat, que les *trésors* de la parfumerie moderne n'avaient pas encore altéré, elle avait les cils et les cheveux du plus beau noir, avec des yeux charmants de profondeur malicieuse.

— Ah ! fit-elle en s'étirant, quelle *scie* que l'obligation de se cacher, d'entasser mensonge sur mensonge, avec la perpétuelle appréhension de s'embrouiller ! C'est le revers de la médaille, va, monseigneur !...

Monseigneur, puisque monseigneur il y a, ne parut pas compâtir beaucoup aux doléances de la jeune femme. Monseigneur n'était guère venu là que par courtoisie.

Une femme essentiellement aimable, se sachant des droits à votre gratitude, vous demande, un jour, de lui donner à déjeuner dans un cabaret. Le mois dernier, c'eût été une fête. Aujourd'hui, les circonstances font que « ça tombe mal ». On avait disposé autrement de sa matinée. D'ailleurs le triomphe a *banalisé* l'aventure et l'héroïne. On n'a plus rien à en obtenir ; on la *sait* sur le bout du doigt. Diable d'idée, qu'elle a eue là !

Mais on est homme du monde, on se pique d'éducation, et, surmontant le petit déplaisir, on répond :

« C'est entendu, ma chère amie. »

Voilà pourquoi ce monseigneur-là et cette belle dâme rondelette venaient de croquer une

caille en tête-à-tête. Le château-laffitte aidant, on s'était peut-être bien embrassé ; mais cordialement, en gens qui se souviennent.

C'est que celui qui se laissait appeler monseigneur avait quelqu'un d'autre en l'esprit. Quelqu'un d'inconnu pour lui ; une personne, croisée dans la rue, dont il ne savait le nom, la qualité, ni la demeure ; une jeune fille, de bizarre aspect, dont aucun de ses amis n'avait pu lui dire le nom ; que tout le monde remarquait, tant elle possédait de charme et d'originalité, sans qu'on soupçonnât ses attaches, son origine, ses tenants et aboutissants.

De là la froideur relative de monseigneur pour la jolie femme à qui il avait donné à déjeuner.

La voyant vêtue et coiffée :

— Dis donc, fit-il, j'ai gardé le fiacre qui nous a amenés, veux-tu que je te conduise ?

— Traverser tout Paris ensemble ? ah ! mais non !

— Ton voile est épais. On n'y verra rien.

— Mais on te verra, toi, qui es connu comme le loup blanc. Non. Je serais dans des transes mortelles. Songe donc que je dois descendre en pleine foule.

— Je te mettrai au Louvre, à la porte de la rue Saint-Honoré.

— Ce serait le bouquet ! c'est là que mon cocher m'attend. Non, encore une fois. Laisse-moi ton fiacre. Je me fais conduire à l'entrée de la

rue de Rivoli. Je traverse. Je reprends mon coupé ; une visite ou deux, et je rentre, pour changer de toilette. Si tu vas au bois, j'aurai l'honneur de saluer votre altesse.

— Ce sera pour une autre fois. J'ai rendez-vous, avec Oscar, au cercle.

— Ah ! le petit de Villeré ? A propos, tu lui as donc dit ?...

— Non. Pourquoi ?

— Hier soir, au ministère, il m'a tenu des propos qui ressemblaient à des allusions.

— Histoire de plaider le faux pour savoir le vrai.

— Surtout pas un mot à lui, Fréder ! Il le crierait par dessus les maisons !

— N'aie pas peur.

— Alors, adieu, fit la jeune femme, en baissant son voile.

— Attends. Quand te verrai-je ?

— Je ne sais pas.

— Méchante !

— Viens dîner demain.

— Chez toi ?... Vrai, ça me gêne.

— Depuis quand ?

— Depuis que ton mari m'accable de ses amitiés.

— Bêta ! s'il te soupçonnait ces scrupules, il serait bien étonné. Je ferai mettre ton couvert.

— Tu le veux ?

— Non, je t'en prie seulement.

— Alors... soit, à demain.

Elle sourit gentiment, et, sur un dernier petit signe, elle avança la main pour tirer le verrou du cabinet. Un bruit de voix et de pas la retint.

Autant attendre qu'on eût passé.

Tout à coup, le carrelet-passe-partout dont les garçons se servent pour faire jouer le pène, fut introduit dans la serrure.

Et devant la résistance, une voix dit :

— Au nom de la loi, ouvrez !

La jeune femme épouvantée se rejeta en arrière :

— Je suis perdue ! dit-elle.

Mais, à ce moment, la cloison contre laquelle le divan s'appuyait, se repliant comme les feuilles d'un paravent, offrit un passage.

Le maître de l'établissement, tremblant, très pâle, apparut, un doigt sur les lèvres, disant par signes :

— Venez.

Au moment où la jeune femme allait escalader le divan, posé en travers de l'issue, son cavalier, après avoir jeté un coup d'œil à la fenêtre, l'arrêta d'un geste.

— Je viens d'apercevoir la figure de votre mari dans un fiacre, de l'autre côté de la rue, dit-il, et il y a des agents en bourgeois plantés sur le trottoir.

— Ça ne fait rien ! fit vivement le maître du restaurant. Je puis cacher madame jusqu'après le départ de la police.

— En ce cas, répliqua le jeune homme, allez, ma chère !

— Vous restez ?

— C'est sans inconvénient. Et je suis bien sûr, moi, d'en sortir. J'occuperai le commissaire. Allez; allez vite ; car je crois qu'on va forcer le verrou.

La jeune femme disparut, et la cloison reprit sa place accoutumée.

— Faites monter le serrurier, disait la voix du dehors.

Et, une minute après, le serrurier demandé insérait un ciseau à froid entre le chambranle et la porte.

Le jeune homme resté seul n'en éprouvait nulle émotion ; mais il était très contrarié.

Ce n'est pas, encore une fois, qu'il redoutât les suites de l'affaire. Par sa qualité, il se savait à l'abri d'une action quelconque, de la part du mari de la femme que le maître de l'établissement se faisait fort de cacher. Cependant, le racontar ne manquerait pas de courir tout Paris. Vis à vis de son monde, et même du « monde », cela lui était bien égal encore. Qu'est-ce donc qu'il appréhendait ? Que l'aventure ne lui fît tort auprès de cette jeune fille inconnue, au sujet de qui il se montait la tête, comme, de la vie, il ne lui était arrivé. Ça n'avait pas de bon sens. Il le reconnaissait. Se mettre martel en tête, à propos d'une fillette, entrevue au passage, que peut-être il ne rencontrerait plus jamais, qui paraissait

de nationalité étrangère. Une Anglaise ? En ce cas, probablement, qui sait? quelque fille de pasteur, venue, pour quinze jours, à Paris, en train de plaisir !

— C'est idiot ! se disait-il.

Néanmoins, il y revenait, et, supposant qu'elle devait le connaître — la dame fugitive l'avait dit: il était connu comme le loup blanc ! — il maudissait le contre-temps.

Demain, les journaux de *high-life* ébruiteraient le scandale, qui était en train de se produire. L'inconnue devinerait le héros, sous les initiales, et quand, parvenant à l'approcher — il ne doutait pas, et pour cause, d'y réussir —, il entreprendrait la conquête de sa mystérieuse beauté, elle lui rirait au nez, en lui rappelant l'aventure.

Cependant, voyant que la porte allait céder, et jugeant que l'autre madame avait eu le temps de déguerpir, le jeune homme se leva et, élevant la voix :

— Cessez, dit-il, j'ouvre.

Il éprouva quelque difficulté à sortir le verrou de la gâchette. Le tout avait été faussé. Cependant il y parvint.

— Que souhaitez-vous, monsieur ? demanda-t-il avec aisance, au commissaire de police, que son secrétaire suivit. La silhouette du mari se dérobait dans la pénombre ; trois agents se tenaient à l'entrée.

— Où est la femme qui était avec vous ? fit le magistrat d'un ton brusque.

— Pas de chance ! pensa le jeune homme. J'ai affaire à un brutal !

Sur quoi, se faisant légèrement hautain et gouailleur :

— Il faudrait d'abord établir qu'il y avait une femme, répliqua-t-il.

— La preuve, fit l'autre, c'est que voilà, sur ce divan, la marque d'un talon Louis XV qui dit assez par où elle a passé. Mais on la dénichera. Je n'en suis pas inquiet.

Le secrétaire s'était mis à écrire.

Le ton du commissaire fit monter un flot de sang au front de son interlocuteur. Pourtant, la préoccupation de sauver la personne qui venait de fuir, l'empêcha de céder à un premier mouvement de colère.

Effort pénible ; car ainsi qu'on le verra plus loin, le *délinquant* n'était pas précisément habitué à ce que les subalternes lui parlassent ainsi. Il est vrai qu'à ce moment, ce subalterne personnifiait la loi. Mais l'autre se croyait des raisons de penser que la loi n'était point à son usage.

Ce qui l'aida à se maîtriser, ce fut le besoin d'adopter une ligne de conduite envers ce commissaire, qui s'apprêtait à le questionner, pour les besoins du procès-verbal.

Il supposait bien que, sur la simple vue de sa

carte, celui-ci, non-seulement changerait de posture, mais encore s'arrangerait de façon à ce que l'affaire fût plus ou moins étouffée.

Toutefois, cet homme pouvait être un de ces originaux sur qui la qualité des gens n'a pas prise. Il s'en rencontre assez souvent en France ; on peut même dire que ce pays en a le monopole. Guindés dans leur dignité professionnelle, forts d'un sentiment du devoir qui étonne les étrangers, ces *rustres*, dans l'exercice de leurs fonctions, se montrent chiches de respect envers les plus hauts personnages, et il en est qui les *colleraient* au violon, s'ils s'avisaient de vouloir leur graisser la patte.

Or, si celui-ci était du nombre de ces *excentriques*, il y avait danger pour le jeune homme, à se faire connaître.

Par prudence, il résolut de dépister le plus possible cet infime magistrat.

— Vos nom, prénoms et qualités ? demanda celui-ci.

— Eugène Duchemin, rentier, né à Louvain (Belgique), de parents français.

— Votre domicile ?

— Avenue des Champs-Elysées, chez M. le marquis Oscar de Villeré.

— N'écrivez pas cela, dit le commissaire à son secrétaire.

Puis, s'adressant au jeune homme :

— Il est inutile de chercher à me tromper, fit-

il. La mission que j'ai à remplir peut vous déplaire ; mais je n'y puis rien, et je la remplirai aussi exactement que je le dois. Avec votre permission, je vais rétablir moi-même votre identité. Vous êtes le prince Frédérick-Antoine, héritier présomptif du grand-duché de... Vous avez trente-sept ans. Ce matin, vous avez quitté votre domicile, rue de Lille, à onze heures vingt-cinq. Vous avez traversé les Tuileries ; vous en êtes sorti par la grille de la rue de Castiglione, rue que vous avez suivie jusqu'au coin de la rue du Mont-Thabor, où vous êtes entré et où vous avez commencé votre faction devant les maisons portant les numéros 11, 13 et 15, vous appliquant à ne pas vous faire remarquer, non des passants, qui sont rares, mais des gens de service et des boutiquiers. Vous avez consulté votre montre deux fois. Comme vous la tiriez une troisième, vous avez été distrait d'y constater l'heure par le bruit d'une voiture. Cette voiture — le numéro 16219, la même qui vous attend en bas — cette voiture s'est arrêtée au numéro 13. Une femme, blottie dans le coin le plus sombre, vous a tendu la main à travers la portière. Pour donner le change au cocher, vous avez prononcé quelques phrases tendant à lui faire croire que vous habitiez-là, puis vous êtes monté dans le fiacre, en donnant l'adresse du restaurant où nous voici. Quant à la femme qui vous accompagnait, c'était...

— Si vous savez son nom, dit vivement le jeune homme, il est sans utilité de le prononcer.

— Soit ! Mais puisque vous ne pouvez contester l'exactitude de ce que je viens de vous dire, vous voyez que vous perdriez votre peine à tenter de m'embrouiller.

Durant le temps que le commissaire mit à lui raconter, par le menu, ses faits et gestes du matin, le jeune homme réfléchit.

Très calme maintenant, il renonça à user de diplomatie, avec un homme qui semblait déterminé à se cantonner dans son mandat étroit.

— Monsieur, lui dit-il, libre à vous de me tenir pour telle ou telle personne. Quant à moi, sans me soucier autrement de la méprise, je vous déclare de nouveau, et je vous somme de le consigner à votre procès-verbal, que je m'appelle Eugène Duchemin, né à Louvain (Belgique), de parents français ; que je suis rentier, et que je demeure avenue des Champs-Elysées, à l'hôtel de M. le marquis Oscar de Villeré. Cela dit, j'ajoute : il ne me plaît pas de répondre à de nouvelles questions posées par vous. Mais je consens à m'expliquer avec d'autres. Voyez donc s'il vous convient de me faire accompagner, soit au cabinet du procureur de la République, soit à celui du préfet de police. D'ailleurs, si vous préférez m'arrêter tout simplement, je suis prêt à suivre vos agents, mais je refuse de signer votre procès-verbal. Voilà, je pense, qui est clair. Déci-

dez-vous promptement, je vous prie ; car je suis appelé autre part.

— Attendez ! dit sèchement le commissaire.

Et, laissant deux agents à la porte du cabinet, il sortit.

La maison était cernée ; il pensa qu'il lui serait facile de découvrir la *complice* de l'inculpé récalcitrant. Après quoi, les mettant en présence, il faudrait bien qu'on reconnût le bien-fondé de ses informations.

Il y apportait un grain d'amour-propre à la fin !

Le même jour, comme neuf heures du soir sonnaient, ce même officier ministériel, rentré, pour un moment, dans la vie privée, dégustait, en fumant sa pipe, un petit verre de chartreuse devant la table desservie.

En face de lui, madame *la* commissaire ayant tiré la lampe à elle, reprisait des bas d'enfant.

D'un côté, un garçonnet, de onze à douze ans, les cheveux brouillés, les doigts tachés d'encre, mettait au net une version du *De viris illustribus*, tandis qu'en face, une fillette de huit ans, perchée sur une grande chaise, berçait un poupard manchot, en bâillant comme une carpe dans un étang surchauffé par le soleil d'août.

On sonna. Une bonne à tout faire entra bientôt, sans frapper, et présenta un pli, disant :

— De la Préfecture. On attend.

Le magistrat rompit le cachet et lut :

« *Venez sur l'heure.* »

Il ne parut pas s'impressionner. La fonction habitue les titulaires à ces ordres concis, impératifs et sans délai.

— Mon chapeau, dit le commissaire en déposant sa pipe.

Vingt minutes après, le commissaire entrait dans le cabinet de son chef suprême.

— Ah çà ! s'écria le préfet en l'apercevant, est-ce que vous avez perdu la tête, vous ? ou bien vous amusez-vous à nous susciter des embarras ?

— A quel propos ? demanda timidement le fonctionnaire en sous-ordre.

Pour toute réponse, le préfet lui jeta son propre rapport, rédigé dans le restaurant où commence cette histoire.

— Comment ! reprit violemment le préfet, vous savez que vous avez affaire à une altesse, au fils d'un duc régnant, à un prince héritier, et vous prenez sous votre bonnet d'agir sans en référer à vos chefs ?

— Monsieur le préfet, j'étais légalement requis.

— Par qui ?

— Par le mari.

— Raison de plus pour ne pas assumer de responsabilité.

— Cependant, permettez, la loi...

— Vous êtes absurde !

— Monsieur le préfet !...

— Vous êtes absurde, je vous dis ! Vous êtes. .

insuffisant, ou vous trahissez ; à vous de choisir. Pour moi, j'incline au second terme du dilemme. Nommé par la Défense nationale, grâce à vos opinions, il vous a paru plaisant de traiter un prince royal comme un vulgaire particulier. Pas une fois vous ne lui donnez du « monseigneur »...

Cet oubli volontaire scandalisait, paraît-il, le haut fonctionnaire, car, par un coup d'audace, la réaction venait de prendre le dessus.

— Tout le temps, continua-t-il, vous avez gardé votre chapeau sur la tête. Quand Son Altesse vous offrait une échappatoire, en déclinant un faux nom, vous lui avez manqué de respect, par votre attitude. Eh bien ! S. Exc. l'ambassadeur du grand-duché sort d'ici, après avoir vu le ministre, qui m'enjoint d'escamoter cette affaire à tout prix, et de lui en apporter la nouvelle, ce soir même, dans sa loge au Théâtre-Français. Que voulez-vous que je dise, moi ?

— Monsieur le préfet, j'ai cru accomplir mon devoir.

— Eh ! mille noms du diable ! cria le haut fonctionnaire en frappant du poing sur la table, en présence de personnes de cette qualité, on demande des ordres, quand on n'est pas une brute !

Si humble que fût son rang dans la hiérarchie administrative, le commissaire redressa le front.

— Monsieur le préfet ! dit-il, requis régulièrement au nom de la loi, je n'ai vu que la loi, et j'ai procédé légalement, sans m'arrêter à des distinc-

tions en désaccord avec la constitution démocratique qui nous régit...

Le préfet, — un *honorable* de la droite, — ne daigna même pas se fâcher.

— La constitution démocratique ! fit-il, en riant de pitié. Elle en a pour longtemps, je vous assure ! Mais il ne s'agit pas de ça, « monsieur de la Défense nationale » ! il s'agit de réparer votre bévue. Asseyez-vous, et, vous bornant à consigner la déclaration du prince, faites-moi un nouveau rapport.

— Je ne saurais, monsieur le préfet.

— Vous refusez ?

— Je vous prie d'agréer ma démission.

Le préfet se mordit la lèvre. Il craignit un scandale plus grand que celui qu'il voulait éviter.

— Votre démission ? je ne l'accepte pas, dit-il d'un ton plus radouci. Comprenez donc mon embarras et ma mauvaise humeur ! Allons ! voulez-vous écrire sous ma dictée ?

— Cela ne servirait de rien, monsieur le préfet.

— Parce que ?

— Parce que le plus intéressé dans l'affaire a en main la copie du document que vous voudriez anéantir.

— Le mari ?

— Le mari.

Le préfet, accablé, tomba sur un siège.

Puis, après un silence, durant lequel il se con-

centra en lui-même, il revint à son subordonné resté debout, muet, impassible.

— Voyons, dit-il. Le prince a refusé de signer le procès-verbal, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le préfet.

— Et vous n'avez pas trouvé la personne que vous supposiez en conversation... je ne dis pas criminelle, disons — délictueuse avec lui ?

— Non, monsieur le préfet.

— Que supposez-vous ?

— Je ne suppose pas ; je sais, et j'apporte précisément un supplément de rapport.

— Dites.

— Madame la baronne de Maurlex s'est sauvée du cabinet par la cloison mobile, entraînée par le maître de l'établissement. Au restaurant est joint un hôtel à voyageurs, qui a deux entrées apparentes, plus une issue ignorée jusqu'ici de moi, sorte de couloir qui débouche dans la cour de la maison voisine, laquelle appartient au maître de l'hôtel-restaurant. La baronne est sortie par là. Un fiacre l'a conduite aux magasins du Louvre, qu'elle a traversés en commandant précipitamment de nombreux achats. Elle a repris sa propre voiture, a fait deux visites, déposé trois cartes chez des personnes absentes, est rentrée à son hôtel, a changé de toilette, s'est montrée au bois de Boulogne, et est revenue pour dîner à sept heures et demie. Le baron l'attendait. Il y a eu entre eux une scène violente...

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a nié imperturbablement.

— Comment le savez-vous ?

— Par la femme de chambre.

— Ah ! — Elle est... ?

— Elle *en est*, oui, monsieur le préfet.

— Son nom ? demanda le préfet en prenant un crayon pour prendre une note.

— Série D., n° 313 ; carte bleue ; Sophie.

Le préfet écrivit, en ajoutant :

« *Faire venir demain.* »

— Poursuivez, dit-il.

— Comme madame la baronne se moquait de son mari, et le raillait avec insolence, celui-ci s'est emporté et l'a frappée...

— Ça, c'est bon !... se dit le préfet.

— Le bruit a attiré les domestiques...

— Parfait !

— Ils ont constaté que madame la baronne avait roulé sur le tapis, que le corsage déchiré, montrait sa poitrine, où se remarquaient des égratignures...

— Allez ! allez toujours ! C'est excellent, tout ça !

— Alors, monsieur le préfet, le baron a prétendu chasser sa femme du domicile conjugal. Mais elle a ordonné au valet de chambre d'aller chercher son avoué afin de l'assister, disant — ce qui est d'ailleurs la vérité — que, séparée de biens, elle est propriétaire de l'immeuble par ap-

port dotal, et qu'on ne peut, en aucun cas, l'en déposséder. Il s'en est suivi un débordement d'injures, — qu'on est surpris de voir en usage dans un monde aussi élevé...

Malgré sa préoccupation, le préfet sentit la pointe à l'adresse de ces « hautes classes », au prestige desquelles la démocratie de son subordonné semblait décidément réfractaire.

Le trait touchant juste, ici, le haut fonctionnaire daigna sourire.

Cette concession faite au puritanisme du commissaire, le pacha de la police reprit sa gravité pour demander :

— Et comment cette scène de famille s'est-elle terminée ?

— M. de Maurlex a pris le parti de céder la place. Il s'est retiré, en jurant ses grands dieux, qu'il fera enfermer sa femme à Saint-Lazare.

— La fille d'un ancien membre du conseil privé? On lui en donnera ! fit le préfet.

Puis, se parlant moitié à lui-même :

— Je vois son jeu. Grâce à votre satané rapport, il se promet d'engager une action correctionnelle. Ça serait du joli ! Un futur prince régnant, et la fille d'un vice-amiral, grand-croix de la Légion d'Honneur, ancien ambassadeur, ancien ministre, sur le banc des *escarpes* ?... Gourmand ! Il faudra vous contenter du tribunal civil, monsieur le baron ! Et vous en paierez les dépens, mon bonhomme. Il est trop bête, aussi. La belle avance !

Sans le sou, harcelé par ses créanciers, et quels !... jusqu'au croupier de son cercle, qui veut le faire afficher dans les salons, après lui avoir fait vendre ses culottes à l'hôtel Drouot, comment pourra-t-il garder sa maîtresse, une fois qu'un bon jugement lui sera retombé sur le nez? Ce n'est toujours pas avec son maigre traitement de sénateur ! Il est archi-saisi. Quant à la pension que lui allouera le tribunal... — Maigre ! Non ! c'est sur la menace de la correctionnelle qu'il spécule pour faire chanter sa femme.

Le préfet y voyait clair en ceci. L'honorable père-conscrit était un de ces bons gentleman *gouapeurs* — excusez l'expression jusqu'à ce que l'Académie la reçoive — qui, sans intelligence, sans savoir, sans esprit, sans honneur, se tiennent pour la crême de l'humanité, fabriqués d'un limon supérieur, par la bonne raison que toutes sortes d'appétits les tourmentent.

Fils d'un président de Chambre, sous le second empire, et d'une femme dont les parents s'étaient enrichis à la Bourse, il se croyait, comme de raison, un cadet au-dessus du commun.

C'est pourquoi, papa et maman enterrés, en grande pompe (il faut lui rendre cette justice !), il avait dilapidé leur héritage à *faire la noce* — autre expression qui attend le bon vouloir des lettrés de l'Institut.

Or, quand les femmes, les soupers et surtout le jeu eurent absorbé le dernier écu de notre gaillard,

il n'avait vu d'autre ressource, pour continuer *la fête*, que de se marier à une fille, belle ou laide, sage ou compromise, bête ou fine-mouche, — qu'est-ce que ça fait, bon Dieu ! — mais riche.

En six semaines, on lui découvrit une aimable petite personne, que nombre d'officiers d'état-major avaient fait valser à trois temps, dans les salons officiels.

Gentille et même jolie, maligne et spirituelle comme un singe, elle était érudite sur un tas de choses qui ne figurent pas dans les programmes de l'Université. D'ailleurs, de la religion ; un évêque l'avait tenue sur les fonts baptismaux. Et puis, deux millions de dot !

Le baron Maurlex vous l'épousa incontinent, sans rompre avec sa maîtresse, bien entendu, car il avait beaucoup de cœur.

Sa femme, qui l'apprit peu après la cérémonie, n'en fut qu'à demi chiffonnée.

Dans la société où elle avait vécu ses premiers ans, la chose n'était point pour blesser autrement les usages. Elle en profita pour ne se point faire faute d'afficher, sans ombre de vergogne, une excentricité d'allures qui lui confirma, grâce aux journaux spéciaux, sa qualité de femme élégante, aristocratique et comme-il-faut, au suprême degré.

Pour peu qu'elle allât prendre le thé chez une amie, de même farine, elle en faisait informer les *reporters*, afin que l'Europe sût le détail de sa toi-

lette, quitte à se laisser déshabiller de pied en cap.

Le jour où l'on imprima qu'elle couchait dans des draps de soie écrue et que les ourlets de sa chemise étaient piqués à jour, par les pieuses orphelines d'une congrégation qu'elle honorait de son patronage, elle éprouva à l'amour-propre un chatouillement qui lui donna une haute opinion d'elle-même.

C'était, à n'en rien rabattre, ce qui s'appelle une « femme du meilleur monde ». Aussi, dès que l'occasion de prendre un amant se présenta, vous pensez bien qu'elle n'y fit pas ces façons bourgeoises, qui dénotent une mince éducation, une origine de petites gens. Point du tout ! Et après celui-ci un autre, sans plus de difficulté, jusqu'à s'engager avec l'un, sans avoir tout à fait rompu avec le précédent. Elle ne le faisait pas exprès, mais puisque les circonstances en disposaient ainsi, que voulez-vous ? Elle le trouvait plutôt original.

Longtemps, le mari partagea son avis, sans doute ; car en homme de haute courtoisie, il se garda d'en souffler mot. Et peut-être eût-il persévéré dans son mutisme distingué et de bon goût, sans le désir bien naturel qu'il éprouva de disposer tout-à-coup, d'un billet de deux cent mille francs.

Pas pour lui, le cher homme ! Lui, monsieur, il n'avait pas de besoins réels. La table et le logement, voilà tout ; avec un peu d'argent de po-

che pour ses cigares, son jeu — de quoi prendre une banque au baccarat, c'est d'obligation quand on tient à faire figure, — pour ses cigares donc, son jeu, et enfin pour quelques menus cadeaux de diamants à des dames qui ne lui voulaient aucun mal.

C'est pour obliger l'une de ces excellentes amies que le baron souhaitait les deux cent mille francs en question. Une personne intéressante, au superlatif. Cantatrice de son état. Mais pas une de ces dindes qui n'ont pour elles qu'une musique dans le gosier. Une artiste, celle-ci ! une véritable artiste, qui avait de l'âme à la disposition de l'univers entier !

Si artiste, que sa spécialité ne lui suffisant pas, elle peignait des tableaux, à ses moments perdus, et pas comme tout le monde, pas à l'aide de brosses achetées chez Deforges ; non, elle peignait *au pouce*. C'était beaucoup mieux.

Et pour bien peindre *au pouce*, elle se costumait en Nubien ; nue à mi-jambes, nue des bras, avec un fez à gland d'or. Elle ne pouvait peindre *au pouce* sans cela.

Elle gravait aussi ; au burin. Mais, pour bien graver au burin, elle s'habillait en Espagnol ; en graveur espagnol.

Et puis elle écrivait ! Ses mémoires nécessairement.

Il y en avait de jolies, là-dedans, quoiqu'elle reculât à dire tout. Avec un peu de protection,

on pouvait obtenir des billets (ils faisaient prime à la Bourse) pour la voir, dans son atelier, peindre *au pouce*, ou graver, ou écrire, et quelquefois — quelle surprise ! — on ne la voyait ni écrire, ni graver, ni peindre *au pouce*, mais voltiger sur un trapèze ou exécuter des sauts périlleux sur une *batoude* qu'elle avait installée chez elle.

Une nature de premier ordre, propre à tout, capable de tout, à qui il ne manquait rien, rien qu'une qualité, du reste vulgaire : un peu d'ordre.

Bien que, pour pousser quatre notes dans un théâtre, elle gagnât à l'année les émoluments de tout un conseil des ministres, dans un État républicain ; bien que ses tableaux *au pouce* lui fussent payés au poids du billet de banque et que le moindre papier couvert de ses pattes de mouches valût plus cher qu'un autographe de Jésus-Christ (qui n'a pourtant jamais rien écrit), cette étonnante artiste était, à l'habitude, criblée d'exploits d'huissier, par de plats-pieds de fournisseurs, des manants assez bornés pour ne pas sentir tout l'honneur qu'elle leur faisait en daignant consommer leur marchandise.

Et — voilà qui passe l'imagination ! — et il y avait des juges — quand donc, mon Dieu ! va-t-on épurer la magistrature ! — des juges qui donnaient gain de cause à ces putois et ordonnaient vilainement que, faute par elle de payer lesdits

putois dans un délai déterminé, bâton de trapèze, peintures *au pouce,* meubles meublants, bijoux, vaisselle et jusqu'aux nippes — des reliques, monsieur ! — tout serait vendu à la criée, au plus offrant et dernier enchérisseur, après avoir passé par les sales pattes d'auvergnats brocanteurs, qui puent l'ail à plein nez, comme vous savez bien, si jamais vous avez surmonté le dégoût d'affronter la promiscuité de telle racaille.

Pour éviter la mortification, il fallait deux cents méchants mille francs ; une misère.

On pense si, libéral comme il était, le baron de Maurlex, que l'artiste voyait d'un œil favorable, pouvait souffrir qu'un autre l'obligeât de cette bagatelle. Il n'avait pas un rouge liard à lui, c'est certain ! Mais du diable si sa femme ne possédait pas deux millions. Dès lors, quoi de plus simple que de lui demander la somme, incidemment, entre la poire et le fromage, du ton d'un mari qui, au moment de sortir, dit, en toute sécurité :

— Chère amie, avez-vous un peu de monnaie pour mon fiacre ? Je ne saurais à qui changer.

Il le fit d'un cœur calme et paisible, ne supposant pas un court moment, que la baronne tardât d'une minute, à lui complaire, pour une vétille de cette sorte. Aussi tomba-t-il, comme on dit, de son haut, en la voyant lui rire franchement au nez.

— Pourquoi faire ? dit-elle. Pour en gratifier

votre maîtresse? Ma foi ! non, mon cher. Je ne suis pas encore assez riche pour vous payer des fantaisies aussi haut tarifées.

De là, la guerre.

On a vu jusqu'où les dignes époux en étaient venus. Et le préfet de police d'alors, qui n'en était pas à l'apprendre — il faisait volontiers un doigt de cour à la baronne, — n'avait qu'un très léger mérite à deviner que M. de Maurlex entendait surtout faire chanter madame.

Après un moment de réflexion, il se tourna vers le commissaire trop zélé et lui dit :

— Ce supplément de rapport que vous m'apportez, quelqu'un en a-t-il connaissance?

— Personne encore.

— Laissez-le moi! Nous allons arranger tout ça.

— Mais...

— Oh ! vous n'avez plus à vous en mêler. Je vais faire faire un contre-rapport à opposer au vôtre. On y établira que vous avez suivi une fausse piste. Ce sera bien réellement Eugène Duchemin que vous aurez rencontré ; car le prince Freder — j'en ai ici une déclaration officielle du chargé d'affaires de son auguste père — a déjeuné à l'hôtel de l'ambassade. Venu à dix heures et demie, il a conféré laborieusement, avec les attachés, jusqu'à cinq heures du soir, sur des questions diplomatiques, dont la solution intéresse au plus haut point, le bonheur de ses futurs

sujets ; bonheur qui l'occupe constamment, comme de raison.

— Sera-ce donc avec Eugène Duchemin, que la baronne aura déjeuné ?

— La baronne n'a déjeuné avec personne, répondit le préfet en improvisant ; elle n'a pas déjeuné du tout ! Toute aux soins de son intérieur —intérieur si délaissé par son injuste mari ! — elle a passé presque toute sa journée à acheter de quoi parer, embellir le foyer domestique, par désir légitime, — et combien touchant ! — d'y ramener, d'y fixer l'infidèle !

— En sorte que l'empreinte du talon Louis XV sur le canapé ?...

— Talon d'une personne évidemment fautive, puisque, à première sommation, elle a cru prudent de se dissimuler ; mais, personne restée d'autant plus logiquement inconnue, que, n'étant saisis d'aucune plainte, à son sujet, nous ne la recherchions pas. Je ne vois pas que ceci cloche par quelque détail.

— Je n'en vois qu'un, dit le commissaire.

— Lequel ?

— Le voile ramassé au pied du divan...

— Vous avez ramassé un voile ?

— Il est annexé au rapport, comme pièce de conviction. La baronne en avait deux, l'un sur l'autre, en entrant dans le restaurant.

Le préfet sonna et se fit apporter l'objet.

Rien de particulier à ce voile ; rien qui le dis-

tinguât des voiles d'un commerce courant. Le voile de tout le monde, acheté n'importe où. Deux mille femmes pouvaient en perdre un semblable.

— On supposera donc, reprit le commissaire, que ce voile appartenait à la prétendue femme non recherchée, qui a, soi-disant, déjeuné avec le prétendu Eugène Duchemin ?

— Plus fort que ça ! fit triomphalement le préfet, qui s'amusait à esbrouffer ce commissaire vertueux. Eugène Duchemin et sa maîtresse inconnue ne furent pas les premiers à occuper le cabinet où, par une méprise regrettable, vous êtes venu les déranger. Avant eux, un ménage très légitime, très honorable ; mieux encore ; le père, la mère et la fille — voilà qui est régulier, je suppose ! — cette famille, dis-je, prit son premier repas dans ce cabinet et Madame ou Mademoiselle, — plutôt Mademoiselle — Mademoiselle donc y oublia son voile. Les jeunes filles sont si écervelées ! Mais ces braves gens sont soigneux ; ils se reprocheraient comme un acte de désordre, de reculer devant le dérangement d'une démarche, pour rentrer en possession de leur bien. Et demain, l'excellent père de famille nous saisira d'une réclamation au sujet de ce voile égaré ; réclamation relatant : *primo*, qu'une famille de parfaites honnêtes gens déjeunait dans le cabinet qu'occupa ensuite Eugène Duchemin, pris par vous, sur des renseignements erronés, pour... une illustre personnalité ; *secundo*,

qu'un membre de cette honnête et digne, et soigneuse, et ordonnée famille a perdu un voile, de tel ou tel dessin, soit dans le cabinet, soit sur la voie publique, soit dans une voiture de place, dont, bien malheureusement, le numéro ne se retrouve pas.

Le préfet composait son roman avec enchantement, s'éblouissant lui-même des ressources de son esprit.

— Et, continua-t-il entraîné, nous produirons l'honnête famille, et le père reconnaîtra *illico* le voile de son enfant, le dessin, la bordure, jusqu'au parfum préféré de celle-ci, et, si peu qu'on y tienne, il montrera une facture acquittée, avec un timbre annulé, après quoi je veux être pendu si notre baron décide le parquet à suivre l'affaire !

Il respira, triomphant.

— Nous en voilà sortis, ajouta-t-il. Allez vous coucher, monsieur. Moi, je file au Théâtre-Français, afin de rassurer le ministre. Mais, une autre fois, laissez les altesses vous glisser dans les doigts. Ça brûle !

Et, après une nouvelle pause :

— Voyez-vous, mon cher, conclut-il, comme par besoin de s'étonner lui-même de la profondeur de ses aperçus, vous aurez beau inscrire, en tête de vos constitutions, toutes les formules d'égalité que vous voudrez, vous ne ferez pas, qu'en France, on mesure un grand personnage à

la toise du premier venu. Ce peuple s'insurgera contre ses supérieurs, il leur coupera le cou, au besoin, mais, la tempête passée, il leur redonnera du « Monsieur le comte » et du « Monseigneur. » Il a *le respect* dans le sang. Voilà des siècles que le clergé le lui infuse ; je vous défie bien de l'en purger !...

— Qui sait ?... pensa le commissaire, du « 4 septembre ».

II

S. A. le prince Frédérick-Antoine était un beau gars, dans toute la force du terme. Un peu trop blond de poil, trop blanc de peau, il portait cependant assez bien une petite tête, sur des épaules d'une carrure remarquable.

Un bon garçon aussi, pas *prince* du tout avec ses amis ; gai, farceur, riant aux larmes bien volontiers ; ce qui donnait à ses petits yeux bleu-faïence une expression d'homme heureux.

Ce n'est pas qu'il manquât de tenue, au dehors. Ah ! diable ! au dehors, il s'observait, et,

sous son affabilité voulue, on sentait une hauteur de bienveillance qui tenait à distance.

Débraillé, tant qu'on voulait, dans l'intimité ; plus qu'on ne voulait, même ; mais dans un salon, une altesse pour de bon ; d'un décorum à faire pâmer d'aise les *reporters* qui l'approchaient. Mieux qu'un don de nature ; une science, pour lui ! A vrai dire, il ne savait guère que cela ; mais il le savait bien !

Ce qu'il savait encore, c'était l'escrime. Il vous avait une feinte de dégagement que, sans ombre de flatterie courtisanesque, il fallait admirer.

Pour monter à cheval, conduire un phaëton, il accordait qu'on pût l'égaler ; le surpasser, non! Le piano n'était pas son fort. Il se bornait à jouer de mémoire, les motifs des principales opérettes et à faire danser un quadrille à ses camarades, dans le « Grand Seize » du Café-Anglais.

Il regrettait de ne pas savoir suffisamment dessiner ; aussi, pour y suppléer, faisait-il de la photographie en chambre, quand la foucade lui en venait.

Il possédait par ce moyen une sorte de galerie de ses « amies » en costume léger. Mais, par délicatesse, il avait autorisé la plupart de ces dames — c'étaient surtout des dames — à poser avec un loup de velours sur le visage, qui du reste ne l'empêchait pas de les reconnaître.

Enfin, pour clore la liste de ses talents, il menait une chasse à courre comme un capitaine de

louveterie ; il ne manquait pas un faisan sous bois, mettait au commandement vingt-cinq balles dans le même trou d'une cible, et jouait au *croquet* comme un prince du sang de la perfide Albion.

C'étaient là — ou je ne m'y connais pas ! — de réelles garanties de bonheur, pour les peuples destinés à jouir un jour, de son gouvernement.

Par exemple, si jamais héritier présomptif d'un sceptre aspira peu à l'échéance de ce grand jour, c'était bien lui.

C'est que, bon gré mal gré, une fois la couronne en tête, plus moyen d'habiter Paris. Force serait de se caserner dans le grand-duché héréditaire, de présider les conseils des ministres, de conférer, et confèreras-tu, avec des diplomates, de procéder à l'ouverture des Chambres, de lire publiquement des discours, rédigés par les secrétaires d'Etat, de signer des décrets, de donner des audiences, d'organiser des réceptions officielles, etc., etc. Une *scie* majeure !

Par bonheur, on n'en était pas encore là. Le duc-régnant, son père, se portait comme le Pont-Neuf, et à peine, durant deux mois par an, monseigneur son fils mettait-il le pied à la cour, préférant de beaucoup la vie du boulevard, en toutes compagnies.

Pourtant jamais prince héritier ne fut plus officiellement adoré dans son pays. Pour peu qu'il éternuât, la presse de la principauté criait :

— « Dieu le bénisse ! » avec un ensemble parfait.

L'opposition s'arrêtait à son auguste personne, et chaque semaine, les journaux du grand-duché lui prêtaient des réparties, des *mots*, des traits qui chatouillaient l'amour-propre national. Son père en était touché. Lui, pas du tout. Son futur royaume lui faisait l'effet d'un *trou* misérable, d'un piteux centre provincial, où la cruelle destinée lui réservait de faire son purgatoire, dans un ennui à avaler sa langue.

En attendant le funeste avènement, il se passait tout le plaisir imaginable, aux frais de ses vassaux, vavassaux et manants. Il s'estimait si heureux, à son gré, dans la capitale française ! Partout et toujours, une place à part ; des égards spéciaux, jusque dans le monde galant. Toutes les plus jolies actrices le tutoyaient, l'appelaient « mon petit Fréder » ou « mon royal bébé », ou encore, par allusion aux histoires *salées* qu'il aimait à conter aux femmes : « Porcinet premier. »

Dans les coulisses de l'Opéra, au foyer des Variétés et des Bouffes, il se sentait si bien « chez lui » que des filles de portier, figurantes ou premiers sujets, s'asseyaient sur ses genoux quand les sièges manquaient.

A son hôtel de la rue de Lille, table ouverte tous les matins, à déjeuner. Artistes et *reporters* se pressaient à sa rencontre, lui tapant un peu sur le ventre, l'amusant, lui servant de bouffons, en dégustant son château-yquem.

La belle vie ! Que d'esprit gaulois dépensé ! Que de parties improvisées, à ces agapes sans façon, d'où la froide étiquette des cours était absolument bannie !

Mais, même quand il avait bu passé sa soif, et que, la langue épaisse, il lui échappait des propos incongrus, le gentleman subsistait !

De votre part ou de la mienne, bon lecteur ; de celle d'un pauvre diable, surpris par la piquette, c'eût été *sâoulographie* pure ; mais, de ce gaillard-là, autre affaire ! Aimable enjouement tout au plus. N'oublions pas qu'il était *né !*

Par une nuit d'août, une ronde de police trouva le prince à demi évanoui, prenant un bain de siège dans l'un des petits bassins des Champs-Elysées. *Rond* comme une boule, il chantait *la mère Godichon*, quand il s'arrêtait d'invectiver les agents, dans le style du catéchisme poissard. Mais le brigadier, informé de sa qualité, au lieu de le *coller* au poste, ramena son altesse chez elle, avec mille soins respectueux.

Le lendemain, le journal ayant dit : « Une indisposition passagère a empêché Mgr le prince Frédérick de présider le concours de tir aux pigeons du bois de Boulogne, etc..., » tout le faubourg Saint-Germain vint s'inscrire chez l'auguste *pochard*.

Eh bien, — « croyez-moi, ne me croyez pas »,

comme dit le Marseillais — ce n'était pas une mauvaise nature. Si, au lieu de naître sur les marches d'un trône, il eût été votre fils ou le mien, on en eût fait sans difficulté un homme comme tout le monde, laborieux, raisonnable ; un bon enfant, un bon mari, un bon père ; et, le travail et les circonstances aidant, une personnalité, peut-être ; quelqu'un.

Mais le satané décorum, la flagornerie intéressée des cours avaient empêché qu'il cultivât son intelligence. Il ne savait rien de rien, le pauvre diable, et en dehors de la vie de plaisir, c'était l'âne le plus bâté qu'on pût imaginer. Inconscient de son ignorance, il lâchait, sur tous les sujets, des pataquès à renverser les maisons. Le dernier des cancres d'une école d'enfants de boutiquiers eût rougi de laisser échapper de telles sottises, et assurément les gouailleries de ses camarades l'eussent rendu circonspect. Tandis que Son Altesse ne trouvant jamais que des applaudisseurs à gages, entonnant sans désemparer le « Monseigneur, vous avez raison », pérorait tout tranquillement, croyant mordicus que les gens de sa sorte savent tout nécessairement, sans avoir rien appris.

Comment ! voilà un garçon qui, dès le lendemain matin, son père trépassé, pouvait, sans qu'on y fît le moindre obstacle, se mettre à la tête de l'armée, et mener au combat, à son caprice, selon ses plans personnels, tous les enfants

mâles de ses sujets, et vous voudriez qu'il ne sût pas d'instinct — instinct princier ! — le fort et le faible de toutes choses ? Il lui serait loisible un jour de s'improviser général en chef, de se réserver la conduite des relations diplomatiques de son Etat, sans savoir un mot de la guerre ni de la diplomatie ; comment donc lui faire admettre que certaines questions de science, d'administration, de finance, de commerce, de législation, voire d'art, fussent au-dessus de sa compétence ? Allons donc ! Etait-il prince ou non ? Il l'était. Eh bien, alors ?...

Une seule personne le contrecarrait sur l'opinion qu'il se faisait de ses connaissances et de ses facultés : son meilleur et plus intime ami, le marquis Oscar de Villeré. Un marquis français, un tout jeune homme ; vingt-huit ans à peine, joli garçon, fin, spirituel, instruit, sceptique, méchant, sans cœur ; mais d'une morgue et d'une insolence !... qui faisaient dire de lui :

— Celui-là, il est de pure race ; un vrai gentilhomme !

Si jeune déjà, il avait abusé de tout ; de lui premièrement ; aussi sa bourse et sa santé s'en ressentaient-elles ! Joueur, *mangeur,* libertin, il ne connaissait qu'une loi : son goût du moment, et il s'octroyait le franc parler le plus cassant, le plus désobligeant à l'égard de tout le monde.

Il avait eu cinq duels malheureux ; malheu-

reux pour ses adversaires. Sur les cinq, un seul survivait, avec un bras de moins, par exemple ! Aussi, par crainte de lui passer par les mains, supportait-on tout de ce déplaisant marquis.

Une fois, cependant, quelqu'un se montra rebelle à son prestige. C'était un bijoutier, un simple commerçant patenté.

Ce boutiquier, figurez-vous, avait une femme très pimpante ; une de ces adorables parisiennes bourgeoises, dont les attraits resplendissent d'eux-mêmes, comme le soleil.

Le marquis daigna la convoiter. Il avait de ces bienveillances. Et, ma foi ! il le lui dit tout bonnement.

Le croira-t-on ? la dame y fit des façons. Mais Oscar n'en fut pas dupe. Il insista, il écrivit, et, comme il est dans la logique que tous les billets doux tombent fatalement, sous les yeux de la personne à qui on tient à les dissimuler, le mari connut l'intention de notre galant.

Ce contre-temps se produisit après le déjeuner. En bon bijoutier qu'il était, celui-ci mit sa correspondance en ordre, expédia ses commandes, fit préparer ses livraisons, puis, sur le coup de trois heures, demanda son chapeau et sortit.

Il savait qu'aux environs de la demie le gentilhomme qui le voulait coiffer se rendait à son cercle pour le baccarat *d'avant le dîner*.

Il n'eut pas longtemps à attendre. En effet,

après quelques minutes, la victoria du marquis se rangea le long du trottoir. M. de Villeré, apercevant des camarades accoudés au balcon, les salua de la main, puis mit pied à terre.

Le bijoutier vient à sa rencontre.

— Un mot, lui dit-il.

Le jeune homme ne voulant voir, en ce moment, qu'un *fournisseur* en celui qui l'accostait, répondit sèchement :

— On me rencontre le matin chez moi.

Et il fit mine de passer.

D'une main robuste, le bijoutier le harponna à l'épaule et, l'obligeant à faire face, lui administra une paire de claques qui sonnèrent comme un double coup de fouet.

Le marquis leva sa canne.

Le bijoutier la saisit, la lui arracha des mains, et, lui faisant quitter terre, en le suspendant par le collet, le fustigea de main de maître.

On accourut. Le cocher du marquis tenta de dégager son patron. Il en eut regret sans tarder ; car, d'un coup de poing en plein nez, le bijoutier le contraignit à tirer son mouchoir pour éviter de maculer son linge de goutelettes de sang.

Et après qu'on eut fait esquiver le marquis, comme les assistants demandaient au bonhomme :

— Mais enfin que vous a-t-il fait ?

— Ce jeune drôle, répondit-il, en voulait con-

ter à ma femme. Moi, je n'aime pas ça !...

Un simple manant, ce bijoutier !

Notre gentilhomme ne pouvait pourtant pas rester sur un tel affront, et encore bien moins condescendre à une « affaire d'honneur » avec « un marchand ». Du haut des cieux, leur demeure dernière, qu'en eussent pensé tous ses nobles aïeux ! Il fallait imaginer une échappatoire, un dérivatif, quelque chose qui frappât les esprits, et le remît en possession de sa dignité, pour le moment endolorie, juste autant que ses côtes.

Dans ce dessein, il rentra vivement chez lui, se fit frictionner, changea de vêtements, et, sautant en voiture, revint à son cercle, plus hautain et cassant que jamais.

— Ah ! cher ami, lui dit-on avec empressement et sympathie, que vous est-il donc arrivé ?

— Rien. Pourquoi ?

— Comment rien ? Ce malotru qui, tout à l'heure, sous nos yeux, vous a...

— Quoi ? quel malotru ?

— Eh bien ! mais cet homme qui vous a insulté, frappé ?...

— Moi ? Du tout !

— Mais nous étions là...

— Vous aurez confondu. Personne ne m'a insulté ni frappé. Ce n'est pas moi.

— Cependant...

— Je vous répète que ce n'est pas moi.

— Ah ! celle-là est forte !

— Mon cher, fit le marquis, je ne permets à personne de douter de ma parole. J'ai dit que ce n'est pas moi et votre insistance est blessante. Entre gens comme nous, c'est assez dire, je pense. Deux de mes amis iront prendre vos ordres demain.

L'autre en fut quitte pour un coup d'épée qui faillit lui faire amputer l'avant-bras, car il avait de l'âcreté dans le sang, malgré l'iodure de potassium dont il se régalait soir et matin, et tout le *high-life* déclara l'expédient du marquis « infiniment *chic !* »

— Un *chic énorme !* disaient ces messieurs du meilleur monde, qui parlent volontiers argot. Ce petit Villeré est un maître *débrouillard !*

Grâce à cette qualité de *débrouillard*, le marquis dut de recevoir le premier, la confidence de Freder sur ce qui s'était passé au restaurant.

— Que penses-tu qu'il s'en suive, et que me conseillles-tu ? demanda-t-il.

D'abord, le marquis gourmanda vivement son ami de sa faiblesse à se laisser mettre sur la sellette par un méchant policier.

— Ma foi ! dit l'autre, ça ne me touche guère, et je me sentais pris de court, me préoccupant surtout de sauver la baronne. Je crois avoir réussi sur ce point. C'est le principal. Maintenant comment étouffer cette histoire ?

— Qu'est-ce que ça te fait qu'on en parle ?

— Ici ? je m'en moque. Mais là-bas !...

— Ah ! oui ! dans ton royaume. Tu crains de scandaliser tes sujets ? *T'es* bête ! Tu oublies l'histoire. Il est vrai que tu l'as si peu apprise ! Mais, à défaut d'érudition élémentaire sur ce point, regarde autour de toi. Vois, du nord au midi, les plus grands monarques se constituer un faux ménage, jusque dans leur palais. Or, si des rois et des empereurs se passent cette fantaisie, un futur duc-régnant peut bien galantiner en ville, sans que son peuple le trouve mauvais.

— Hé ! il ne s'agit pas du peuple, bien sûr !...

— Alors quoi ? Tu appréhendes que tes Chambres ne te coupent les vivres ? Car, chez toi aussi, on jouit des bienfaits du régime constitutionnel.

— Tu m'ennuies ! fit Son Altesse. En dehors des Chambres, du peuple, de toute la boutique dont je me soucie comme de ça, il y a mon père qui m'accable de représentations ; ma mère qui m'écrit des sermons...

— Ne les lis pas, c'est si facile !

— Je sais bien. Mais ce n'est pas tout. Il y a encore...

— Oui, ta femme. Est-ce qu'elle t'écrit des sermons, elle aussi ?

— Tiens ! décidément tu m'assommes ! fit le prince. Tu as l'air de ne pas vouloir comprendre.

Oscar de Villeré haussa les épaules.

— C'est qu'aussi tu me fais pitié, répondit-il.

Comment ! toi, une espèce de prince du sang, tu débutes, tantôt, par te laisser bousculer par un infime fonctionnaire, sous prétexte qu'il représente la loi. La loi ! c'est toi qui la fais aux autres, mon garçon. En l'oubliant, tu te manques à toi-même, à ce que tu dois à tes pairs. Et, non content, tu arrives penaud, désorienté, me demander conseil, pour étouffer le bruit que peut faire cette histoire. Tu ressembles à un collégien en faute, qui craint d'être grondé. C'est misérable. Jette au feu les représentations paternelles et garde-toi de décacheter les missives de la grande-duchesse. Quant à ta femme, tu es peut-être tout simplement avantageux de supposer qu'elle prenne garde à cela. Que diable ! il n'a jamais été question d'amour entre vous. Vous vous êtes si peu choisis, que l'un de tes gros voisins a failli t'imposer une autre mère à tes enfants. L'affaire a assez traîné, je pense ; les diplomates ont assez voyagé, échangé assez de notes et assez fait valoir, à peu près publiquement, des raisons peu sentimentales, pour que la princesse qui, d'ailleurs, disait-on, avait un faible pour un des fils du czar, ne se tienne pas pour trahie, parce qu'il lui viendra aux oreilles que tu donnes à déjeuner à des baronnes de Maurlex.

— Je ne dis pas, fit le prince. Mais, si mes infidélités ne la touchent pas au cœur, je sais et je comprends qu'elles la blessent à l'amour-propre.

— Puisque tu en as scrupule, pourquoi lui en fais-tu ?

— Va te promener ! dit Fréder, décidément impatienté. Aussi bien, je m'arrangerai moi-même.

— Tu vas encore faire des bêtises !

— Ne t'en inquiète pas.

Le marquis se prit à sourire de la mauvaise humeur de son royal ami.

— Tiens ! fit-il, tu n'es pas franc ; ce n'est pas là le fond du sac.

— Qu'entends-tu par là ?

— Avoue-le ; tu te moques, en somme, que père, mère, femme, et sujets futurs, apprennent l'histoire. Tu te soucies, à peu près autant des tracas qui peuvent en résulter pour la baronne, que tu n'aimes plus. Ce qui te chifonne, c'est qu'il y a quelque part — je le parierais ! — une personne, fille, femme, ou veuve, près de qui cette escapade peut te nuire.

— Tu es fou !

— Je te connais si bien !... Au fait... Oui, ça doit être ça, cette inconnue dont tu m'as parlé en l'air... cette espèce d'Anglaise, dont tu suis la piste !... Est-ce que ?...

— Tu es fou, je te dis. Je ne sais qui elle est, où elle est, et je n'y pense plus.

— Menteur ! fit gaîment Oscar. Mais bah ! je te servirai tout de même. Tiens-toi en repos. Je me charge d'éteindre le feu. Il y a des gens à

voir, des démarches à faire, toute une besogne à entreprendre, où ton altesse serait déplacée. Dîne chez toi, et attends-moi ce soir au foyer de la Comédie-Française. Je t'y apporterai les nouvelles vers onze heures. Avant tout, je cours donner le mot d'ordre dans nos journaux, afin que demain matin, ils ne nous servent pas le scandale tout chaud avec ton nom en toutes lettres.

Il est à supposer que Villeré mit en œuvre toutes ses facultés de *débrouillard*, car, on l'a vu, l'administration avait pris à cœur d'atténuer le plus possible le retentissement de cette vulgaire aventure.

Mais que de pas et de conférences ! Ministres, ambassadeurs, sous-secrétaires d'État, préfets, etc., s'étaient démenés, comme s'il se fût agi de la paix de l'Europe.

Les Affaires étrangères avaient télégraphié à l'Intérieur, qui avait expédié messages et courriers à la Préfecture, pendant qu'à la légation (on disait l'ambassade, par politesse) secrétaires et attachés s'apprêtaient à exécuter les ordres de Son Excellence.

Et les télégrammes chiffrés s'échangeaient par douzaines entre la légation et les chefs du cabinet du Grand-Duché.

Le prince Fréder, lui, avait l'esprit libre. Un billet de la baronne lui avait appris qu'elle s'était échappée sans encombre et qu'elle avait nié *mordicus*.

Dès lors, tout était sauvé, au sentiment de Son Altesse, car il ne doutait pas de la réussite des démarches du marquis.

Il s'en applaudissait, bien qu'il eût refusé ses confidences. L'inconnue, « cette espèce d'Anglaise, » lui tenait, nous le savons, réellement au cœur.

Il avait nié, parce qu'il se trouvait lui-même un peu ridicule de *s'emballer* ainsi sur une femme dont il ne savait rien, et qui, on le répète, n'était peut-être même plus en France. Pourtant, il ne parvenait pas à en détacher son idée. C'était une obsession agaçante et, cependant, non dépourvue d'un certain charme.

« Voyons, franchement ! est-ce assez bête, se disait-il, de se monter la tête, ainsi, sur une figure aperçue dans la rue. Que diable, ai-je donc, à la fin ?... »

Et il s'efforçait de penser à autre chose. Eh bien, non ! il fallait y revenir. Alors, avec une sorte de rage, il balançait à se jeter, à corps perdu, dans la poursuite de cette nouvelle aventure.

Après tout, cela lui promettait des impressions nouvelles, qui le reposeraient des intrigues courantes, dans le grand et le demi-monde ; intrigues bien banales pour lui, depuis longtemps. Ici, à la bonne heure ! il y avait de l'obstacle. Rien que la difficulté de retrouver la trace de cette belle enfant, comportait un genre

d'intérêt original. Et il improvisait des romans, où tout un monde de police officieuse, entreprenait, sous sa conduite, une chasse d'une espèce nouvelle, et féconde en péripéties romanesques.

Par l'imagination, il s'en allait en Angleterre ; il entrevoyait quelque vieux château, dans les montagnes de l'Ecosse, des travestissements, des complots ; que sais-je ? Ces bêtises que l'amour contrarié met au cerveau des jeunes gens.

Et puis, retombant de ces septièmes ciels, il se faisait pitié.

— C'est peut-être tout platement, la fille de quelque clergyman, qui ne demanderait qu'à *flirter* en ma compagnie, et qui, dès la première heure, me paraîtra vulgaire.

N'importe, la *toquade* persistait. Aussi, tout en remettant encore de prendre parti, se félicitait-il de ce que la sotte affaire du restaurant ne pût transpirer, au point d'arriver à la connaissance de l'inconnue, où qu'elle fût, et qui qu'elle fût.

D'ailleurs, en admettant qu'on publiât une *nouvelle à la main* transparente, il y aurait toujours moyen, par quelque entre-filet officieux, de donner le change, de jeter de la confusion, de dépister la curiosité publique. N'était-il pas « bien bon » de se mettre martel en tête ?

Ah ! pourtant, qu'il eût aimé, pour le quart d'heure, n'être que vous ou moi, un monsieur ordinaire, le premier venu, — avec des rentes

cependant ; car, pour gagner sa vie, cela lui semblait difficile et maussade.

Mais, au moins, on est « comme tout le monde », se disait-il. On n'a pas la *scie* de veiller sur soi jusque dans l'intimité.

Comme tant d'autres, il « aspirait à descendre », à se confondre dans la foule, à mener la vie commune ; une vie aisée, naturellement, vie de loisirs, avec des rentes, toujours.

Il arriva au Théâtre-Français un peu avant l'heure du rendez-vous donné à Oscar.

On était dans un entr'acte. Il se fit ouvrir la galerie, afin de jeter un coup d'œil sur la composition des loges.

Quand on a quelque point noir dans l'esprit, tout semble promettre de la distraction. Peut-être découvrirait-il quelque connaissance ?

Mais ce n'était pas jour d'abonnement, et les loges étaient occupées par des personnes quelconques, des bourgeoises, rien du tout.

Comme il commençait à se tourner vers la sortie, il lui échappa une exclamation aussitôt étouffée :

— Elle !... elle !... la voilà !...

Et les battements de ses artères se précipitèrent malgré lui.

Cette « elle » qui le mettait subitement en arrêt, comme un épagneul de pure race, était une jeune fille, dont la toilette sentait son étrangère d'une lieue, mais d'un visage si joli, si

exquis, si frais, si étincelant qu'il fallait le contempler.

Oh ! la belle enfant ! — enfant par l'expression candide et confiante des traits, car les épaules et le corsage indiquaient une femme.

En dépit du cachet exotique de sa mise, il y avait en elle des élégances inouïes.

Elles eussent peut-être semblé bizarres — sans perdre pour cela de leur puissance d'attrait — à un Parisien ; mais, pour une sorte d'Austro-Hongrois tel que le prince Fréder, cette étrangère avait un caractère plutôt original.

Il braqua sa jumelle et, tendant son regard, il se répéta mentalement :

— La voilà ! Qu'elle est jolie ! Dieu ! qu'elle est belle ! L'adorable enfant !...

C'était vrai. Figurez-vous une petite tête de madone blonde brillant en clair sous l'auréole d'un chapeau dit : *à la Rembrandt*, garni de peluche noire ; tête surgissant d'une fraise de dentelle, un peu jaune, avec une cravate cerise, que mangeait le collet montant d'une robe de satin broché.

Des gants noirs à trente boutons, amincissant le poignet et effilant les doigts. Un front discrètement et vaporeusement envahi par des frisettes naturelles de cheveux follets blond-cendré. Les sourcils, arqués, comme avec un pinceau japonais, se rejoignaient presque à la racine d'un nez d'une découpure charmante, qui surplombait

deux lèvres rouges entr'ouvertes, sur des dents de croqueuse de fruit défendu.

L'ovale de la figure se dessinait, sur le noir du chapeau, par un contour juvénile à faire perdre la raison. Le menton se fendait en une mignonne fossette rosée, et l'oreille toute petite, percée d'une turquoise pâle, se détachait en rouge, sur le blanc mat d'un cou rond, flexible et gracieux.

Comme le prince se répétait pour la vingtième fois — « La belle fille! » quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

— Ah! c'est toi, dit-il au marquis de Villeré. Regarde donc cette fillette.

— Où ça?

— Aux secondes loges, juste en face de nous.

Le marquis ne put retenir un sourire de pitié.

— Tu *t'emballes* sur les femmes des secondes? fit-il avec une commisération railleuse.

— Celle-ci fût-elle aux quatrièmes, répliqua Son Altesse, que je me montrerais publiquement à ses côtés.

— Bon! bon! j'y suis! reprit Villeré; c'est l'inconnue, alors? l'espèce d'Anglaise... Voyons, passe-moi ta lorgnette, qu'on juge de ton goût.

Il examina longuement, puis, avec une nuance de complaisance:

— Pas mal, en effet, dit-il, du bout des dents. Toutefois...

— Laisse-moi tranquille! s'écria Fréder im-

patiemment. Je me moque de ton avis. Parce qu'elle est aux secondes loges, tu as des préventions !

— Pas du tout ! Je la trouve jolie, c'est vrai ; très jeunette, c'est certain ; mais, encore une fois...

— Mais quoi ?

— Quoi ?... Eh bien ! aucun *chic*, voilà tout.

— Tu n'y entends rien ! répliqua vivement le futur monarque. Pas de *chic*, ou, plus exactement, pas celui des personnes obligeantes — plutôt trop, hélas ! — auxquelles nous sommes fâcheusement habitués, je l'accorde. Mais un *chic* à elle, quelque chose d'étrange qui monte la tête au suprême degré.

— D'étrange ! tu veux dire d'étranger. Le cachet anglais domine en elle, et pour cause.

— Tu la connais ?

— Pas à lui parler. Il ne s'est encore trouvé personne pour accomplir la formalité indispensable de la présentation. Mais je l'ai remarquée au bois et rencontrée deux fois dans la cohue d'un bal quasi-officiel.

— Qui est-ce ?

— Une Américaine, fille d'une Française morte, et d'un bon Yankee qui, je crois, vend des cochons salés à Boston, ou à Philadelphie, je ne sais au juste. Des dollars à remuer à la pelle ; gentille, tu le vois, et instruite plus solide-

ment qu'un vétéran de rhétorique, en passe de préparer son *bachot* ; mais...

— Mais ?...

— Toujours la même chose, parbleu.

— Pas de *chic* ?

— Aucun !... A mon gré du moins.

— Tu es stupide ! dit le prince, en lorgnant de nouveau l'Américaine. J'en ai *plein le dos* de ton *chic*. Jusqu'aux filles de portier, tout le monde en est pourri chez vous. C'est le mot de passe, pour être admis dans votre société. Et quelle société ! De méchants barboteurs d'affaires louches, des coulissiers, des maquignons, vous admettez le tout, en tas, pourvu que ça ait un habit noir. Ils sont bêtes, plats, *rasoirs*, véreux ; mais si vous leur trouvez du *chic*, ça suffit pour que vous touchiez leur main sale, dont ils tâchent de déguiser la vulgarité, en se cerclant les doigts de bagues d'or massif à diamants, comme des marchands de contre-marques enrichis. Vous m'écœurez avec votre *chic*-critérium. Si ça continue, vous accepterez, pour camarades, des bookmakers qui auront réussi, pourvu que, fortune faite, ils affichent des sentiments cléricaux. Et toi-même, le jour où le croupier du cercle t'aura *liché* ton dernier louis, au baccarat, tu es capable d'en venir à redorer ton blason, en épousant la fille de quelque fermier de *roulette* et de *trente et quarante*. Dans vos plaisirs, même ânerie. A des filles jeunes et appétissantes, vous

préférez de vieux *panas*, qui ont parachevé l'éducation de vos oncles, parce que les galons qu'elles ont laborieusement conquis dans la *vieille garde*, leur valent, avec le *huit-ressorts* traditionnel, un brevet de *chic*, contresigné des *reporters* des journaux de *high-life*.

Dieu merci ! ajouta-t-il, je ne suis pas encore aussi bête que ça, et quand je découvre une femme jolie, d'aspect aimable, je me soucie du *chic*, comme des leçons de son Eminence, mon précepteur, que j'ai envoyé promener cent fois, en dépit du liseré violet de sa robe. Et pour conclure, que cette insulaire ait du *chic* ou non, elle me plaît et je la veux, moi, qui sans t'humilier, mon ami, monsieur le marquis, suis assurément d'aussi bonne maison que ta Seigneurie.

Quand on le taquinait, il avait de ces brutalités, ce cher prince. D'ailleurs, Villeré blessait assez souvent Monseigneur. Celui-ci amassait les mortifications dans un coin de son cœur et se soulageait de temps en temps, en le prenant avec lui du plus haut de son insolence princière ; pensant, par là, remettre chacun à son plan.

Oscar ne broncha pas, tant que dura la tirade. Puis, à la chute, il fit mine de tourner les talons.

— Bonsoir, fit-il.

— Tu t'en vas ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que tu deviens grossier.

Le prince se sentit maté.

— Et ta fameuse négociation ? demanda-t-il, avec une sorte de condescendance susceptible.

— Ah ! au sujet de ton affaire de ce matin ? Eh bien ! c'est arrangé. Je dispense ton Altesse de m'en remercier.

— Tu es rancunier ? dit Fréder, avec un sourire de conciliation, qui équivalait à ce qu'au whist on appelle *une invite à l'as*.

Malgré tout, presque malgré eux, ces deux êtres bizarres s'aimaient.

Ils s'aimaient dans la mesure de ce qui subsistait de leurs facultés affectives. L'habitude l'un de l'autre y entrait pour la plus grande part. Ils se sentaient aussi en conformité d'idées sur plus d'un point.

D'ailleurs, l'amitié du marquis se nuançait de je ne sais quelle vague précaution instinctive, qui, pour ne pas se formuler avec cynisme, n'en restait pas moins intéressée. Il considérait Fréder comme un parent qui pourra *laisser quelque chose*, donner du secours dans les vieux jours. C'est qu'en effet, comme le prince venait de le lui dire, le marquis pouvait fort bien se faire *licher* son dernier louis par le croupier du cercle. En ce cas, l'Altesse, montée au trône, ne laisserait pas son *ami* dans une position indigne. Il s'ingénierait à le gratifier de quelque poste, honorablement rétribué. Leur liaison devenait ainsi une sécurité d'avenir pour Villeré, un port

de refuge contre la misère ; contre cette atrocité qui menace les vieux viveurs *décavés :* la médiocrité d'existence, des habits défraîchis, sinon râpés, la recherche du dîner en ville, pis encore parfois : la chasse à la pièce de cent sous.

Souvent Oscar s'éveillait en sursaut, poursuivi par une vision fantastique qui lui montrait son propre fantôme, réduit à cette piteuse condition. Il éprouvait des frissons de terreur, en se voyant par l'imagination, en bottines avachies, serré dans une jaquette souillée de taches, prudemment boutonnée sur une cravate-plastron, dissimulant mal une lingerie douteuse.

Dans son hallucination, il s'apercevait longeant les maisons, en évitant les endroits où il avait brillé jadis : Tortoni, les grands restaurants du boulevard, le trottoir sur lequel s'ouvrait la porte du club, encombrée de valets de pied, de *chasseurs* et de cochers qui l'avaient servi autrefois.

Précautions inutiles. Tous ceux qui croisaient son ombre, reconnaissaient l'ancien compagnon, si cassant, et du balcon du cercle, ou, du haut d'un phaéton mené par deux belles bêtes, les ex-camarades le saluaient avec une pitié ironique.

La fièvre excitant son cerveau, il entrevoyait des scènes abominables, où il tendait la main, avec la platitude du quémandeur, à l'affût d'un repas ; où une femme, une ancienne maîtresse,

arrêtait son coupé, pour lui glisser de la monnaie.

C'étaient les cauchemars d'un système nerveux ébranlé par tous les excès.

Au jour, il se rendait compte du phénomène pathologique. Cependant l'impression d'épouvante persistait assez pour qu'il se promît d'arranger un peu ses affaires, de voir où il en était.

Certes ! il n'admettait pas qu'il pût tomber si bas ; car il n'était pas homme à trembler devant la nécessité du suicide, comme suprême ressource.

Ressource unique, à tout considérer. Quoi d'autre ? Son nom, son titre s'opposaient à ce qu'il se satisfît d'un emploi. Faire de la peinture ? Cela lui aurait plu ; il en avait le goût. Mais il était trop tard. Se marier ? Bon pour d'autres, moins susceptibles ! Epouser une dot lui répugnait. Il se serait fait l'effet d'un entretenu, d'une sorte de « monsieur Alphonse » légal.

Mais réfléchir ainsi le fatiguait très vite.

— Bah ! se disait-il à la fin, le danger est loin. Ce qui reste de mon patrimoine pour si ébréché qu'il soit, me mènera bien au bout de mon rouleau.

En se rassurant avec cette apparente philosophie, il gardait une arrière-pensée, une tristesse

contre laquelle il réagissait par une sorte de bravade.

Il se savait atteint de phthisie. Un bon rhume, en déterminant une crise décisive, lui épargnerait de mal finir. Non pas, encore une fois, qu'il appréhendât de donner à son monde le spectacle de l'être fantastique qui hantait son sommeil. Diminuer son train seulement, eût suffi à le déterminer au sacrifice de sa vie. Le voyez-vous, sans son cheval et sa voiture ? L'imagine-t-on, client d'un méchant restaurateur à prix fixe ? Il se fût tenu pour un lâche d'accepter une telle condition.

Et pourtant, si bravache qu'on veuille se faire, en face de soi-même, au point de compter sur l'aggravation d'une maladie mortelle pour se dérober à la pauvreté, l'instinct de conservation est plus fort que l'orgueil et la volonté. Il impose la contre-espérance de guérir, en dépit de la probabilité.

Il domine tout, cet instinct ! Les titres nobiliaires ne le touchent point ; il fait litière de toute dignité, de toute considération légitime ou factice, et l'animalité, qui est en vous, se révolte, criant :

— Fût-ce dans l'abjection, je veux vivre !

Il faut l'entendre, ce cri ; se boucher les oreilles ne sert de rien, et il ébranle les résolutions, les entêtements les plus obtus.

C'est pourquoi en dépit de sa vanité, Oscar se disait mentalement :

— Si la phthisie, au lieu de m'emporter, avachit mon caractère, jusqu'à me rendre peureux devant la balle dont il conviendrait que je me fisse sauter la cervelle, Fréder me maintiendra dans une situation que mon amour-propre pourra accepter.

C'est pourquoi encore, surmontant sa mauvaise humeur, il répondit à l'*invite à l'as* du prince par un haussement d'épaules conciliant.

— Allons-nous-en, dit-il, nous achèverons la soirée au cercle. Chemin faisant, je te mettrai au courant, par le menu, du résultat de mes démarches, quant au flagrant délit de ce matin. Et si l'Américaine te tient au cœur, nous verrons à trouver quelqu'un de nos amis qui puisse te présenter à elle.

Son Altesse serra la main d'Oscar.

— Merci, dit-il. Mais, le moins serait, pour le moment, de savoir où elle demeure.

— Oh ! ça, rien n'est plus simple et je m'en charge.

— Non, c'est inutile, fit le prince. Va devant. J'attendrai la fin du spectacle et je la suivrai, à distance, jusqu'à son domicile, comme un simple étudiant qui pourchasse une grisette.

— Toi ! fit le marquis scandalisé. Tu n'auras pas de honte ?...

— Mon cher, répliqua le prince sans se fâcher,

j'ai mené parfois au café Anglais des duchesses qui, au lieu de se contenter du menu extra-truffé que je m'évertuais à composer, me demandaient de la soupe à l'oignon et de la choucroute. D'autres, s'arrachant aux élégances d'un salon officiel, m'entraînaient à les conduire, en robe de laine, coiffées d'un filet, dans un *bastringue* de barrière : l'*Elysée-Montmartre*, la *Boule-Noire*, les *Folies-Mèricourt*, par appétit de faire vis-à-vis à une piqueuse de bottines ; ou bien voulaient, une fois, se vautrer sur la paillasse d'un garni, où couchent les *escarpes* et leurs *dames*... Curiosités malsaines, j'en conviens, mais qu'est-ce que tu veux ! Ça me prend à mon tour. Pousser le genou d'une femme en omnibus, faire de l'œil à des demoiselles de boutique à travers la vitrine, suivre une fillette dans la rue, et passer une heure sous sa fenêtre jusqu'à ce qu'elle ait soufflé sa bougie, — ou sa chandelle — c'est bête, c'est commun, c'est *pignouf ;* tout ce que tu voudras, mais ça change !... Et puisque l'occasion s'en trouve ce soir, laisse-moi céder à la tentation ; va-t'en. Je veux me saoûler de vulgarité, être *muffle* à mon gré. Ça m'amuse !..

III

Miss Emily Goude-Walterson, tel était le nom de la jeune Américaine que le prince Fréder avait daigné remarquer ; grâce princière dont, à vrai dire, elle ne se doutait pas ; encore qu'informée, de façon ou d'autre, elle n'en eût guère éprouvé qu'une très légitime indignation.

Bien que son sang fût archi-plébéien, elle se permettait d'être fière.

Ces *vilains* sont vraiment singuliers, par le temps qui court !

Si peu qu'Oscar de Villeré fût renseigné sur elle, il l'était du moins exactement.

Le père de cette belle enfant vendait en effet du porc salé ; mais il menait bien d'autres affaires. Grand, robuste et jeune encore, il était doué, au suprême degré, de cette activité régulière et calme qui distingue le Yankée. Il engageait des intérêts dans toutes sortes d'entreprises. Bateaux à vapeur, placers, télégraphes, colonisation, défrichement, mines de pétrole, tramways, tout lui était bon à faire produire ses capitaux.

Intelligent, il prêtait attention à toute proposition, et, s'il la comprenait, s'il y voyait des moyens pratiques d'exécution, il acceptait une affaire de plus. Les inventeurs se le signalaient comme une providence. Par exemple, s'il écoutait tout, il fallait s'expliquer net et vite : avare d'une seule chose : le temps.

Ce n'est pas que la soif de l'or le tourmentât. Il était si riche qu'il ne connaissait pas bien le chiffre de son avoir. Ce n'est pas non plus qu'il recherchât une influence dans l'Etat. Il avait l'horreur des places ; horreur de toute classification hiérarchique. Sa qualité de citoyen de l'Union lui suffisait, et, sans rabaisser personne, il se tenait pour l'égal de tout le monde, ne reconnaissant qu'une autorité supérieure : la loi.

Un très bon homme, sans rudesse, plutôt cordial et avenant. Très simple aussi et sédentaire ; grand lecteur ; fanatique joueur de whist,

et puis gai, avec une pointe de malice, à la façon des pince-sans-rire.

Sur un seul point, son esprit manquait de flexibilité : la justice. Là-dessus, il n'admettait nulle considération, non par excès de rigidité de principes, tout simplement, parce qu'il ne comprenait pas. Atténuations, fatalités, buts supérieurs, tout cela lui échappait ; de l'algèbre pour lui !

Aussi ne faisait-il pas bon le tricher. Il eût dépensé ses millions à défendre la légitime propriété d'une épingle et, s'il eût été condamné, je crois qu'il se serait fait justice lui-même, quitte à se laisser pendre ensuite. En revanche, quand il avait topé, c'était contrat passé, plus solidement que par devant notaire.

D'où venait-il ? Quel sang coulait dans ses artères ? Il n'en savait pas grand' chose.

Son père avait été courtier à la Nouvelle-Orléans ; voilà qui était sûr. Mais, comme celui-ci l'avait expédié vers douze ans, à un de ses correspondants de Boston, qui promettait de lui apprendre la banque, le fils ne revit jamais l'auteur de ses jours, attendu que ce père se noya l'année suivante, pendant un débordement du Mississipi.

Les nouvelles mettaient longtemps à parvenir à cette époque. Le jeune Thomas Goude-Walterson, n'apprit son deuil que deux mois après, en recevant le montant de son héritage, soit

huit cents et quelques dollars, en une traite à vue, sur la caisse de son patron, qui venait de faire faillite.

Thomas n'en manifesta ni désespoir ni surprise. Il était trop Américain, et j'estime qu'en ses treize années d'existence, s'il avait reçu du papa, très occupé de ses courtages, un demi-cent de baisers, c'était tout le bout du monde.

L'obligation d'éviter de crever de faim mit forcément une sourdine à la peine de l'orphelin. Bravement il retroussa ses manches, et, en attendant un emploi, il s'installa au coin d'une rue, à titre de commissionnaire, portefaix, distributeur de journaux et de prospectus, sans imaginer un moment déchoir de sa qualité de citoyen libre.

L'amour-propre des hommes, aux États-Unis, n'a pas le même objectif que celui de la vieille Europe.

Parti de là, il gravit peu à peu les degrés de l'échelle sociale, rien que par la force de ses facultés. Pas plus vaniteux à présent qu'autrefois, il s'estimait raisonnablement, bien que, si la fantaisie l'en eût pris, il eût pu, en se mettant vendeur de fonds publics, provoquer une baisse de toutes les valeurs à la Bourse.

Vaguement il se croyait d'origine française. Au-delà de son père, il entrevoyait, sur ce qu'on lui en avait conté, en son enfance, je ne sais quel ascendant (exporté ou expulsé politique;

peut-être un aventurier ; voire même un banqueroutier; on ne sait pas au juste et je vous demande un peu ce que ça lui faisait, à lui !) qui, ancien forçat évadé, ou émigrant, avait fait souche d'hommes de bien. Oh ! les ancêtres ! voilà qui le laissait froid, par exemple!

Un jour, pour une opération commerciale, il eut besoin de traverser l'Atlantique. En deux temps, il mit six chemises dans un sac de nuit, avec une provision de chocolat en tablettes, des pantoufles, un roman de Thackerai, et, muni d'un carnet de chèques dans la poche, il débarqua à Liverpool, sans avoir eu le cœur barbouillé une minute, tant il avait le pied marin.

De là, il gagna Boulogne, puis, par Amiens et Lille, le centre manufacturier de Tourcoing, où résidait un filateur avec qui il désirait s'entendre.

Or, voyez la coïncidence ! Il était garçon. Le filateur avait deux filles. L'aînée plut à Thomas. Entre la poire et le fromage, il s'en ouvrit tout tranquillement.

La fille aînée rougit jusques au blanc des yeux. On en conclut qu'elle agréait l'hommage, ce qui était la pure vérité.

Dans les six semaines, l'évêque, touché de la forte somme qu'on lui offrit, accorda dispense de marier, au maître-autel, cette catholique à ce parpaillot.

Et voilà pourquoi miss Emily vint au monde,

à New-York, au numéro 97 de la dix-huitième avenue, le long de laquelle passe un tramway qui aboutit au port.

Bien qu'Emily vît le jour sans encombre, la naissance de sa sœur cadette entraîna un double deuil. Le nouveau né ne vécut pas, et la fièvre de lait emporta la mère.

Thomas en ressentit un chagrin tel qu'il balança à suivre la pauvre femme dans l'autre monde (si tant est qu'il y en ait un, ce dont le mieux informé ne sait pas un traître mot), en se déchargeant autant de coups de revolver que de besoin dans la région du cœur.

Mais, comme il examinait l'état de l'arme, la porte, que, dans son trouble, il avait laissée entr'ouverte, fut poussée par un bébé de deux ans, la petite Emily, qui clopin-clopant, se prit le pied sous le tapis de la chambre, et, se heurtant le nez au parquet, tacha sa bavette de sang, en poussant des cris de Mélusine.

Les cris d'enfant, ça remue, si l'on a le cœur à sa place. Thomas quitta un moment le revolver, ramassa le poupard, tira son mouchoir et lui essuya le visage en lui disant des âneries de papa-gâteau, dans la langue nègre, qu'on croit plus claire pour ces petits.

Tant et si bien, que l'enfant, consolée, lui marqua sa reconnaissance en lui collant ses lèvres sur la joue.

Le veuf en fut tout retourné. Comme par un

coup de foudre, un voile se déchira, et il se tint pour une canaille d'avoir voulu se suicider, puisque ce mignon avait besoin de lui.

De ce moment, la tendresse du brave Thomas Walterson se concentra sur cette petite mioche. En elle, il résuma toutes ses facultés d'amour.

Certes, ce n'était pas peu ; pas banal ! Rien de plus profond, de plus tenace, au contraire. Pour sa fille, il eût mis le feu aux quatre coins du monde. Il est rond, et n'a pas de coins, il est vrai. N'importe ! il en eût inventé. Sans souci de lui-même, il ne vit plus d'intéressant sous le ciel, que sa fille, son Emily, que par abréviation il appelait : Lili (on prononce : Lélé ; ça leur paraît plus euphonique ; il ne faut pas les contrarier).

Quoi qu'il en soit, Emily, Lili ou Lélé, sa fille, devint et resta sa seule raison d'être. Et remarquez : elle était jolie, douce, tendre, gracieuse ; ça va bien ! mais eût-elle été laide, grincheuse, sèche, et contrefaite, c'eût été exactement la même chose : Il l'aimait !

Voulez-vous bien vous attarder un instant, à faire une réflexion philosophique et constater avec moi (c'est ce qui s'appelle tirer parti de ses lectures) comme la destinée tient à peu de chose !

Si, au plus fort de son désespoir, Thomas n'eût pas oublié de fermer la porte de sa chambre, l'enfant n'y entrait pas ; elle ne se prenait

pas le pied sous le tapis, elle ne saignait pas du nez, il ne la berçait point dans ses bras ; elle ne lui mangeait pas les joues de caresses, il se faisait sauter la cervelle ; et Lélé restait orpheline et devenait on ne sait quoi !

Quant aux conséquences à tirer du fait, suivez, je vous prie, vos préférences. Pour moi, je croirais assez que l'ange gardien d'Emily (ce fameux ange gardien dont on nous parle au catéchisme) mit la main à la pâte en cette occasion. Il m'est infiniment plus commode de le supposer, du reste ; car, du diable, si je puis expliquer la chose autrement. Autant le croire que d'y aller voir !

En somme, cela importe peu pour la conduite de cette histoire, et j'ai la probité d'ajouter que je ne tiens pas du tout à mon explication.

Ce qu'il importe d'ajouter, c'est que Thomas adorait sa fille, et que sa fille, qui n'était sotte ni ingrate, le lui rendait de tout son cœur, se sentant par là, une sécurité parfaite.

On est fort quand on sent derrière soi, une affection exclusive qui ne reculera devant aucune solidarité.

A vrai dire, miss Lélé ne voyait guère, en son pays du moins, l'occasion de jamais recourir à cette solidarité. Les jeunes filles des Etats-Unis, élevées autrement que les nôtres, se savent assez protégées par les mœurs pour avoir confiance en elles-mêmes.

D'un jugement très droit, d'un bon sens très

clair, Lélé n'imaginait pas qu'elle pût s'exposer, et, contente de la vie, elle allait librement, discrète et gaie, en suivant le courant des choses.

Or, il advint que la sœur de sa mère, la seconde fille du filateur de Tourcoing, Mme veuve Laënbroock, dut soutenir un diable de procès dont le gain intéressait également sa nièce.

Voici comment :

Le frère cadet du filateur, conséquemment l'oncle de Mme Laënbroock et le grand-oncle de Lélé, s'était fait prêtre.

La famille s'en attrista, comme de juste ; mais elle ne parvint jamais à en deviner la raison. En effet, pourquoi ?

Ce garçon-là était bien de sa personne, d'une élégante carnation, d'une bonne santé. La raison déterminante pour tant d'autres, l'horreur du service militaire, ne signifiait rien ici. Il était riche, et en ce temps-là, avec deux ou trois mille francs, on pouvait se faire tuer ou se couvrir de gloire par procuration. Quelle drôle d'idée d'entrer dans les ordres !

La vérité, qu'on ne sut jamais, est que ce bourgeois devint amoureux d'une demoiselle dont les parents se vantaient d'une noblesse sur l'authenticité de laquelle, après tout, je ne parierais pas deux sous.

Chaque année, à la Saint-Henri, ils adressaient une lettre de félicitations soumises au

roy ; lettre à laquelle un secrétaire à trois mille francs répondait de bonnes banalités, sans même incommoder Sa Majesté de ces vétilles. Et ils étaient fiers, comme des bonzes : fiers, mais taciturnes : des bonzes contrariés.

Près de ces deux rabâcheurs ennuyeux, imbéciles à les battre, s'étiolait la fille de leur fils, lequel, après avoir ruiné sa femme et l'avoir fait mourir de chagrin, avait rendu sa belle âme chez une ancienne écuyère de l'Hippodrome, qui l'aimait à crédit.

C'est de la pauvre enfant de ce noble père que le frère du filateur s'était épris.

Elle l'avait bien vu et en avait été satisfaite d'abord, puis bien triste ensuite, car au premier mot, grand-papa et grand'mère s'étaient scandalisés, l'accablant de leur indignation solennelle.

Quoi ! la fille d'un noceur, mort chez une farceuse, hébergé aux frais de celle-ci, enterré avec un argent venu d'autre part, en rémunération de l'agrément qu'elle avait procuré à divers ; quoi ! l'enfant du descendant de gaillards que la Maintenon ou la Pompadour avait honorés de sa bienveillance ; encore qu'au Moyen-Age ces cadets-là *destroussaient* volontiers les voyageurs sur les grands chemins ! quoi ! l'héritière d'une race aussi noble pensait à s'allier à un roturier, instruit, actif, honnête homme et riche ! Vous plaisantez sans doute ?

Les deux vieilles momies, entassant avanie sur

avanie, abrutirent si bien leur petite-fille que, malheureuse comme les pierres, elle écouta son confesseur, qui la détermina à prendre le voile.

Qui fut attrapé? Les deux vieux parchemins ambulants. Le succès passait leur espérance.

Ils firent feu des quatre pieds pour empêcher l'enfant de se cloîtrer. Mais l'inflexibilité des conséquences eut le dessus et, l'évêque s'en mêlant, il fallut que ces deux niais vissent la joie de la maison leur glisser dans les doigts et les planter là, navrés, confus, stupides, au point de ne pas même comprendre pourquoi ce qu'ils avaient craché en l'air leur retombait sur le nez.

Dès que leur petite-fille fut entrée au couvent, le frère cadet du filateur piocha son latin de cuisine, et se cassant la tête à comprendre saint Augustin, il se barbouilla si fort de théologie scolastique, qu'on vous le tonsura haut la main.

Ce qu'il s'en mordit les doigts peu après!... on l'imagine. Mais quand on a manqué sa vie une première fois, on devient lâche contre un second coup de tête qui ne remédierait que peu à la première bévue.

L'abbé n'osa jeter le froc aux orties.

Faisant son siège, le prêtre par surprise examina les moyens de tirer le meilleur parti de la situation où sa colère l'avait mis, et devint une sorte d'abbé mondain. Confesseur des unes, directeur des autres, il fit naître d'agréables com-

pensations, à la cruauté de son état. Puis, l'esprit de corps l'envahissant peu à peu et malgré lui, il se passionna pour tout ce qu'on dissimule sous la dénomination de « les intérêts du ciel », rêva avec d'autres la domination universelle, et, bien que le pape lui parût d'une mollesse méprisable, il travailla pour le Vatican comme un forcené.

On le remarqua, vous pensez ! Personne dans le clergé n'osait rivaliser avec lui, pour la rébellion contre les institutions civiles ; personne en chaire ne se faisait plus agressif contre l'administration qui le rétribuait ; personne n'affichait plus d'ingratitude et d'insolence.

Tant et si bien qu'un beau jour, après vêpres, comme il rentrait à la sacristie pour s'éponger, après un sermon où il avait traîné dans la boue tout ce qu'il y a de laïque sous le soleil, il but un verre d'eau trop fraîche, sentit des frissons, se mit au lit, et trépassa dans la huitaine d'une double pneumonie, sans que le Saint-Esprit, ou le Sacré-Cœur de Marie, ou l'eau de Lourdes, ou même les vésicatoires, enrayassent la maladie.

Il mourut confessé, il est vrai, pourvu de l'extrême-onction, bénit, archi-bénit, ce qui ne l'empêcha pas de se tortiller, comme un damné, durant une agonie de sept heures d'horloge, en dépit de trente francs de cierges qu'on brûla à un autel improvisé sur le marbre de sa commode.

Plus encore que la douleur physique, la dou-

leur morale le torturait. Par je ne sais quelle lucidité *in extremis,* ce malheureux voyait clairement qu'il avait gâché son existence, pris l'ombre pour la proie.

Dégagé à cette heure suprême des considérations conventionnelles de la société, force lui était de reconnaître qu'il n'avait été qu'une dupe, dupe de ceux dont il avait subi l'influence, au point de dépenser le meilleur de sa puissance au triomphe d'intérêts indifférents.

La veille de sa mort, comme le petit jour pointait, il ordonna qu'on fît venir son notaire. Quand celui-ci fut près de lui, il demanda plume et encre, se fit caler avec des oreillers et, d'une main tremblante, écrivit péniblement.

« Je révoque mon testament. »

Il signa et s'évanouit. Le lendemain soir l'Eglise perdait un de ses plus fanatiques champions.

Or, le testament révoqué ainsi à la dernière heure gratifiait de sa fortune une communauté religieuse qui a grand crédit et grandes richesses dans le Nord.

On pense qu'elle ne prit pas la chose du bon côté, et ne désespéra pas de garder l'héritage ; d'autant que la plus directe héritière du défunt abbé, Mme veuve Laënbroock était d'une dévotion exemplaire.

Pour dévote, oui, pratiquante exacte, mieux encore, zélée ; mais intéressée tout autant. On

eut beau faire agir auprès d'elle les plus hauts dignitaires ecclésiastiques, elle ne faiblit pas.

Elle les recevait avec une humilité tout à fait édifiante, les écoutait avec componction, pleurait un peu, sollicitait leur bénédiction, après quoi, elle pressait son avoué de leur envoyer du bon papier timbré.

Mais elle n'était pas seule héritière. La fille de sa sœur aînée, miss Emily Goude-Walterson, avait nécessairement des droits égaux aux siens. Il convenait que celle-ci intervînt dans l'instance.

Cependant, plaider de Boston est incommode, et puisqu'aussi bien Thomas désirait que sa fille voyageât en Europe et connût plus particulièrement la France, il fut décidé que Lélé irait rejoindre sa tante. Deux familles américaines de leurs amis faisaient la traversée ; on profita de l'occasion.

Les procès du genre de celui qu'intentaient la veuve et sa nièce, dûment émancipée pour les besoins de la cause, ne se jugent pas en un tour de main, surtout quand tout un monde religieux se remue autour et en dessous. Le litige paraît simple, clair ; on le peut énoncer en trois phrases et l'on croit qu'on en sortira sans que ça fasse un pli. Et puis, pas du tout. Il y faut tout à coup la croix et la bannière, c'est-à-dire vingt jugements *avant faire droit*, provoqués de part et d'autre, sous tous prétextes de procédure. Délais passés,

formalités oubliées, mesures conservatoires, administration des biens, purges d'hypothèques, payements d'impôts, vente des récoltes ; que sais-je !... On n'en voit pas la fin, et les référés de pleuvoir, avec levées de jugements, assignations, oppositions, le diable ! sans compter visites aux présidents, démarches, explications aux avocats, toujours et toujours *avant faire droit*.

Aussi miss Lélé avait-elle tout le temps de connaître ce Paris, dont on lui avait tant parlé.

Par sa tante, elle pénétrait dans la bourgeoisie de haut bord ; ce qu'on appelle l'aristocratie nouvelle, — la finance et l'industrie.

Très vivement, elle s'était façonnée aux allures françaises, sans altérer le caractère original de sa grâce native. Elle suivait le courant mondain de cette société polie et brillante, dont le libéralisme latent ou avoué avec éclat, selon le tempérament des individus, donne volontiers à médire à ce « meilleur monde » à la fois clérical et dépravé qu'elle a supplanté sans retour.

La jeune fille, un peu rigide sur certains points, de par son éducation de protestante américaine, se sentait à l'aise dans ce milieu.

Si, par hasard, quelque dame lui prêtait à sourire, par un étalage excessif de luxe voyant, du moins, elle n'avait pas à se garer du contact de ces « cocodettes » qui, en dépit de leur indépendance de mœurs, affichent des prétentions à

la considération du monde, sous prétexte qu'on ne les a pas encore prises sur le fait.

Les familles où Emily se montrait, ne frayaient pas avec ce centre équivoque et galant, qu'on appelle « la colonie étrangère » où les divorcées, les séparées, les prêtresses de l'amour libre dominent. On ne la voyait pas dans ces salons, où le mari de la maîtresse de la maison est le plus souvent introuvable, s'il existe, ce qui n'est pas sûr, et où l'on amène les amis du cercle, sans être bien certain d'être invité soi-même.

Voilà les renseignements qu'en deux fois vingt-quatre heures le marquis de Villeré, — un véritable ami, comme on voit, et pas regardant à la nature de la besogne — parvint à recueillir, au sujet de cette belle enfant, dont son royal ami s'était amouraché.

Mais voilà aussi ce qui embarrassait notre homme. La société de Lélé ne lui était point aisément accessible. Comment, diantre! parvenir à mettre Son Altesse en rapport avec la fille du marchand de cochons salés ?

Aucun prestige, nulles relations en ce milieu. Il désespérait d'arriver à ces honorables fins.

Tout à coup, la lecture d'un journal lui fit crier : Eurèka !

Séance tenante, il alla relancer différentes personnes qui ont de l'entregent, et Fréder, en s'éveillant un matin, lut avec enchantement le billet suivant :

« Mon cher prince,

« La générale X... organise une vente de charité au profit de je ne sais quels inondés ou incendiés — l'un ou l'autre, ça m'est égal, — dans les salons de l'ambassade des Etats-Unis. J'ai obtenu qu'il te soit proposé quelque chose comme la présidence d'honneur d'un sous-comité d'organisation ou d'inspection, afin d'avoir ton nom sur les programmes. N'appréhende point la corvée ; bénis-la, au contraire, et prends tes fonctions à cœur, car miss Goude-Walterson en est. La générale l'a fait prier de tenir un comptoir, et elle accepte.

« Çà ! messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine !

« Et ce sera justice puisque depuis deux jours je me démène comme un chambellan, pour te fournir, enfin, les moyens d'aborder l'objet de ton caprice. Quand tu auras couronne en tête, si tu ne me donnes pas la charge d'intendant de tes menus plaisirs, tu ne seras, bel et bien, qu'un royal ingrat, ce dont tu n'auras pas l'étrenne. C'est qu'en effet cette petite personne, sans se refuser ouvertement à la présentation dont Ta Grâce daigne l'honorer, avait répondu à peu près textuellement :

« — Je n'ai jamais vu le prince Fréder, et ne saurais le distinguer dans la foule ; mais je ne suis point du tout désireuse de le connaître. Sur

ce que j'en sais, je ne me sens aucune estime pour lui. On dit que sa femme est très malheureuse. En tout cas, la conduite de ce père de famille me pousserait plutôt à éviter sa rencontre.

« Tu n'en auras, cher prince, que plus de mérite à triompher de ses préventions. Mais je t'en avertis, mets toutes voiles dehors, et ne compte pas l'éblouir par ta qualité princière.

« Comme on la lui faisait sonner, lui répétant :

« — Mais songez donc, ma chère Lélé... une Altesse !

« Elle s'est mise à sourire :

« — Ah ! vous savez, a-t-elle répliqué, les Altesses ont peu de prestige chez nous. Un ouvrier instruit et laborieux nous inspire plus de considération.

« A toi, mon cher Fréder, de lui donner des idées plus convenables, sur le mérite incontestable des personnes pétries de ton noble limon.

« Cependant, si elle t'envoie promener finalement, tu ne m'en voudras pas, j'espère, quoique je te l'aie prédit en toute conviction.

« C'est égal, dis donc ! crois-tu que les temps sont changés ? Remarques-tu comme l'esprit de rébellion bouleverse à mesure, la jolie petite société qu'avec l'aide des pères Jésuites de toutes robes, nous nous étions confectionnée. Je me demande quelle tête feraient nos bons rois

Louis XIV et Louis XV, et le régent, et Lauzun, et jusqu'à l'excellent cardinal Dubois, s'ils ressuscitaient tout à coup et voyaient ce qui se passe! Ils en remourraient incontinent d'indignation.

« Enfin, c'est vraiment drôle, avoue-le. Une fille de marchand de cochons (salés, il est vrai !) qui hésite à se laisser présenter un prince du sang ! C'est à faire bondir jusqu'au plafond. Crois-tu qu'il n'y a pas un siècle, cette petite eût fait ces façons ? Et si elle en eût eu l'impertinence, penses-tu, mon bon ami, si, après nous en être tenu les côtes, ton fidèle Oscar, marquis de Villeré, se fût fait un devoir étroit de l'enlever à la barbe de tous les marchands de cochons, salés ou non salés, pour te la servir, sur un plat d'argent, docile, parée et soumise, dans tes petits appartements ?

« Mon bon Frédéric, rends-t'en compte, c'est urgent : nous marchons aux abîmes. Ces truands, au-dessus de la tourbe desquels nous nous placions si haut, pour les avoir rossés et conquis autrefois par la grâce de Dieu, nous rendent aujourd'hui la pareille, par la grâce du diable et de Voltaire, aggravant l'humiliation jusqu'à ne pas nous tailler à merci. Vaincus à notre tour, poussés dehors par ces fils de serfs révoltés, il nous faut plier notre orgueil sous leur loi.

« Vois : pendant que Sa Majesté ton père, réduit avec d'autres, à subir pour ministres des cadets que, jadis, il eût donnés à bâtonner à ses

laquais, les prie avec politesse une fois l'an, de lui octroyer de quoi faire bouillir la marmite royale; pendant que de saints religieux, confits en leur dévote crasse, ventrus, paillards et dévotement assoiffés, eux qui jadis, tondaient ces ignobles à ras, sont invités maintenant à descendre au rang de simples citoyens, à payer l'impôt et à obéir à des « civils », toi-même, ô mon prince, te voilà « enrouté » dans un chemin, au bout duquel — j'en ai peur pour ta seigneurie — la fille d'un charcutier en gros pourra fort bien (révérence parler !) envoyer ton altesse « à la chasse à l'ours ».

« Et cela sans risques, remarque ! sans que tu aies à souffler « bouf » ; encore que les rieurs seraient de son côté, si, oubliant en quels temps curieux nous vivons, tu faisais mine de te draper dans le peu qui subsiste de la loque de pourpre qui pend à tes épaules de César maté !

« Il faut en prendre ton parti, mon cher. Le sacerdoce du trône et de l'autel ? Métier perdu, déconsidéré, sans avenir décent ! Le droit divin ne vaut plus tripettes dans l'opinion, et si Ta Grandeur ne t'attachait au rivage, je te conseillerais, moi, le Blondel de ton Cœur-de-Lion (cela dit sans te « raser » d'une romance !) je te conseillerais, dis-je, de pousser ton fils aîné vers les mathématiques, afin d'en faire un lauréat de l'Ecole centrale ; ce qui lui vaudrait plus de profit moral et autre que la sinécure énervante,

ridicule, piteuse d'une royauté constitutionnelle, où l'on ne joue guère qu'un rôle de magot, de bouche-trou, ou de « tête de turc » à l'usage des candidats aux suffrages de leurs « chers concitoyens » dont, une fois le vote acquis, ils se soucient comme de Colin-Tampon.

« Cet avis donné d'un cœur sincère, si, une fois le sceptre en main, tu veux jouer la partie d'un coup d'Etat ; — mais d'un vrai, qui consterne et permette de respirer durant quinze ou vingt ans, — parles-en à

« Ton ami

« OSCAR, marquis DE VILLERÉ.

« *P.-S.* — Je t'écris tout cela, en sortant de souper, pendant qu'une comtesse, qui disait me vouloir du bien, m'agace les nerfs à ronfler comme une toupie. Ne t'attache qu'au principal, c'est-à-dire à ceci :

« 1° Que miss Goude-Walterson sera abordable, pour toi, à huitaine ;

« Et

« 2° Que je t'aime bien.

« De ma main, en mon manoir des Champs-Elysées, ce je ne sais pas combien de décembre.

« O. »

Quoique Fréder fût à jeun, quand il reçut la

missive de Villeré, il la trouva *amusante*, touché seulement de l'occasion qui se présentait d'aborder l'Américaine.

Pour la suivre à distance au bois, et y penser avec l'obstination d'un enfant gâté qui rencontre un obstacle à son caprice, il se persuadait qu'il en était amoureux comme un fou. Or, comme il ne doutait pas de sa puissance de fascination, il tenait Lélé pour conquise.

La veille du grand jour, le jour de la fête de charité, comme Fréder, un peu débraillé sous son pardessus de fourrure, rentrait à huit heures du matin, chez lui, après une nuit agitée, en se promettant de dormir jusqu'au dîner, son valet de chambre lui apprit que le docteur Maurice Berlave l'attendait, au salon, depuis le petit jour.

A ce nom, le prince fit un haut le corps, et le pressentiment d'un violent déplaisir l'envahit subitement.

C'était pourtant un charmant homme que ce docteur, un savant, un philosophe d'une grande tolérance, un homme de bien rigidement, et par cela même jovial. De plus, ce docteur Berlave était parrain de Frédéric, une sorte de second père, un vrai dévoué de la famille grand-ducale.

Fils d'un ancien ministre du grand-duché, sous le règne du grand-père de Fréder, il avait été élevé avec le duc régnant actuel, et ne l'avait jamais quitté.

Là dessus, on pourrait supposer qu'il fût le plus haut dignitaire de l'Etat ; tout au moins conseiller intime, pourvu de forts émoluments. Pas du tout. Il n'émargeait pas un centime au budget. Ni conseiller, ni chambellan, ni écuyer, ni secrétaire ; pas même sénateur !

Tout ce qu'il acceptait se bornait à un logement dans le château : une antichambre exiguë, un salon-cabinet de travail, une chambre à coucher au quatrième, juste au-dessous des domestiques, et voilà tout.

Plus fort ! Il se chauffait à ses frais et il salariait sa servante de sa poche.

Aucun titre non plus ; car ce n'en est pas un que celui par lequel on le désignait dans le peuple : « l'ami du roi ». Par exemple, il le méritait !

Situation étrange, dans une cour. Si inusitée qu'on en causait de cent façons.

Pour les uns, le docteur était une sorte d'Eminence grise qui menait toute la politique, du haut de son quatrième étage.

Pour d'autres, au lieu de « l'ami du roi », il eût mieux convenu de l'appeler « l'amant de la reine ».

En tout cas, on lui attribuait une influence irrésistible.

Il y avait du vrai et du faux en tout cela. Pour amant de la grande-duchesse, il ne l'avait jamais été. Mais il est certain qu'il l'avait aimée d'un

amour assez élevé pour qu'il durât encore.

L'avait-elle su ? Oui, si deviner équivaut à savoir. Mais sûre d'elle, et de lui, elle ne s'était pas indignée. Au contraire. A mesure, elle poétisa cette passion secrète, qui ne se manifestait que par une dévotion, toute de nuances. Aussi respectueuse qu'involontaire, cette adoration la toucha, et elle y répondit de cœur ; contente de se sentir une sorte d'appui, dont souvent elle appréciait le secours, dans la condition à son sentiment humiliée, où la destinée l'avait placée.

Qu'on ne s'étonne pas de ce mot « humiliée » appliqué à une personne quasi-royale. La royauté de ce pays-là, nous l'avons dit, était constitutionnelle, et pour la grande-duchesse, fille d'un monarque absolu, d'un souverain dont l'unique loi était « le bon plaisir », il n'y avait rien au monde de plus cruel que de voir son époux subordonné aux votes de plats bourgeois, à qui son père à elle n'eût permis de parler qu'à genoux.

Que de larmes de rage elle avait versées, d'une âme sincère ! que de révoltes, il avait fallu étouffer ! Et quelles mortifications surtout quand, devant un ordre du jour qui jetait bas des ministres dont elle approuvait la politique, son mari, au lieu de balayer, par quelque coup d'autorité, ces insolents plébéiens, sanctionnait leurs décisions en abandonnant ses amis, pour distribuer les portefeuilles à ces mêmes arrogants qui, dans

leurs discours, traitaient le chef de l'Etat par dessous la jambe !

En ces occasions, il n'y avait que le docteur Berlave qui pût amener la princesse à la résignation. Et, en réalité, voilà à quoi se réduisait cette fameuse influence dont tant de courtisans se montraient jaloux, au point d'en déshonorer le caractère.

Oui, le docteur disposait d'une influence qu'aucune autre n'eût ébranlée ; mais une influence en quelque sorte familiale, circonscrite étroitement aux intérêts intimes des membres de la famille souveraine.

Or, si le brave homme avait fait le voyage, de la principauté à Paris, quitté ses augustes amis, suspendu ses travaux, abandonné ses bouquins et la solitude laborieuse de son quatrième étage, pour venir parler à Fréder, c'est que des considérations supérieures étaient en jeu.

— Que diable me veut-il ? se demanda le prince héritier, sans songer une minute à éluder l'entrevue, tant il était habitué à marquer de la déférence à « l'ami du roi » que d'ailleurs il considérait comme une espèce de père spirituel.

Cela tombait pourtant bien mal ! Fréder ne se trouvait même pas présentable ? Son linge, roussi, froissé, ses habits imprégnés d'une atmosphère de fumée de tabac, ses traits tirés et flétris par l'insomnie le mettaient en mauvaise

attitude en face d'un ami, d'une sorte de Mentor, venu nécessairement pour le gronder.

— Tonnerre de Dieu le patafiole ! se dit-il.

Néanmoins, poussant brusquement la porte du salon, il y pénétra, à tous risques.

Le docteur, qui lisait les journaux, leva la tête, et, sans quitter son siège, tendit la main au jeune homme.

— Bonjour, cher enfant, dit-il. Assieds-toi, et ne suppose rien de fâcheux, quant à la santé des tiens. J'ai laissé tout le monde vaillant. Chacun m'a recommandé de t'embrasser.

— Merci, parrain, répondit Fréder. Mais, si tu prends la peine de passer deux nuits en chemin de fer, c'est qu'il y a quelque pilule amère à me faire avaler, n'est-ce pas ?

Le docteur sourit bonnement.

— Tu t'en méfies ! reprit-il. Eh bien ! ton flair n'est pas en défaut. Frédérick, je viens tout simplement te chercher.

— Me chercher ?

Ah ! mais non ! s'écria le jeune homme. Je n'ai rien à faire là-bas. Outre l'ennui magistral qui y règne, et que je n'ai pas encore le devoir de supporter, la jolie politique libérâtre qu'y mène le nouveau cabinet de mon père, m'est particulièrement irritante. Si j'y étais présent, ce serait miracle que mon dégoût de ces plats-pieds ne se trahît pas. Autant vaut, à tous égards, qu'on me laisse où je suis.

— Ce n'est pas possible, mon cher ami, répondit tranquillement le docteur. Le gouvernement français demande qu'on te rappelle, du moins pour un certain temps.

— Le gouvernement français ? Pourquoi ça ? Est-ce que je le gêne ? Ce n'est pas vrai !

— Cependant...

— Ah ! çà, me prend-on pour un imbécile ?

Le prince poursuivit en s'animant : Messieurs du ministère paternel ont à cœur de déconsidérer à mesure le souverain, de l'humilier, de le réduire à la condition la plus méprisée. Que mon père ait la faiblesse de supporter ces vilenies, c'est affaire à lui. Nous verrons jusqu'où ira sa patience. Mais, quant à moi, je ne suis encore rien dans l'État. Que ces messieurs se contentent de s'en féliciter, et, attendant que je leur montre que le proverbe « tel père tel fils » ne se vérifie pas toujours, j'entends qu'ils me f...ichent la paix.

Le docteur laissa passer l'éclat de colère de son filleul.

Puis, avec la même tranquillité :

— Mon cher ami, répondit-il, tu dis des enfantillages. Quand tu tiendras la queue de la poêle, tu verras qu'elle est fort difficile à manier. Tu reconnaîtras surtout que tu accuses injustement ton père. Ton père est un homme de haute probité, qui tient à honneur d'observer une constitution librement acceptée et sanction-

née par lui. Cette constitution lui donne des ministres qui lui déplaisent assez souvent, impriment aux affaires publiques une direction qu'il n'approuve pas toujours ; mais, monarque irresponsable, il se borne à suivre attentivement les résultats de leur politique, prêt à intervenir de toute sa haute autorité, s'il en naissait un danger pour la patrie. Voilà quelle est la véritable attitude de ton père, et ce n'est pas à toi qu'il sied d'y trouver à reprendre.

Et, après un silence, Berlave conclut :

— Quant à supposer que le cabinet actuel entreprenne de te molester, en exigeant ton retour, tu te trompes. Si je te dis que le gouvernement français souhaite ton éloignement momentané, c'est que je suis en mesure de te le prouver.

Le docteur tira une sorte de dossier de sa poche, et en mit les pièces sous les yeux du jeune homme.

C'étaient des rapports confidentiels de l'ambassadeur au chef du cabinet du grand-duché. Ils relataient des conversations officieuses, provoquées par le ministre des affaires étrangères de France ; conversations d'où il ressortait qu'on avait tout fait pour étouffer le scandale dont le sénateur baron Maurlex menaçait sa femme.

On n'avait réussi qu'à moitié. Celle-ci était définitivement assignée au tribunal civil pour s'entendre condamner à la séparation de corps ;

d'où suit que les débats promettaient, disaient les journaux, des révélations piquantes.

Déjà le président succombait sous les demandes de places réservées à l'audience. Grandes dames, fonctionnaires, gens du *high-life*, députés et collègues du plaignant, avec deux ou trois auteurs dramatiqués, en quête de péripéties *naturalistes*, sollicitaient éperdûment des entrées de faveur qui les mîssent au moins sur le pied des *reporters*.

Cependant on soupçonnait que la curiosité de l'auditoire serait déçue sur certains points délicats. Le ministre, assurait-on, entendait que, non-seulement le nom du prince ne fût pas prononcé, de part ou d'autre (les avocats s'inclinant devant les hautes convenances s'y étaient engagés), mais encore que le procureur de la République s'évertuât à donner le change, en entraînant l'attention sur une autre piste.

Seulement, aux Affaires Étrangères, on croyait utile, qu'au moment du procès, Son Altesse le prince Fréder ne se montrât pas en plein Paris.

Malgré toutes précautions et ententes préalables, tel incident d'audience pouvait soulever un coin du voile, faire glisser les masques. Il n'eût pas convenu qu'après quelque article de journal trop transparent, Fréder se trouvât le point de mire d'une salle de spectacle, par exemple.

Tant et si bien que le gouvernement français insistait, respectueusement bien entendu, pour

que Son Altesse prît un peu de large, en attendant que l'affaire entrât dans le domaine de ces vieilleries, dont les Parisiens, trop occupés par le scandale du jour, ne se souviennent que vaguement la semaine d'après.

A lire ces papiers, Fréder passait de la colère à la consternation.

Songez donc, aussi! c'était demain soir que miss Lélé allait devenir — enfin! — abordable pour lui!

Et puis, vraiment, les ministres de son père le prenaient sur un ton, et avec un sans-gêne à révolter! Autant les hommes d'État français entouraient de sucre les paroles rapportées par l'ambassadeur, autant ceux de là-bas traitaient la question sans précaution.

« Donnez l'assurance à Son Excellence, disaient-ils, que le prince recevra l'injonction de rentrer dans sa famille... »

« L'injonction! » Ces libérâtres, ces méchants députés, qu'une majorité de quelques voix gratifiait de portefeuilles, se permettaient de parler d'injonction. Injonction à qui? A lui, le prince-héritier, une altesse, encore une fois! Sentez-vous bien l'inconvenance, bon lecteur?

Une « altesse! » Il y paraissait, ma foi! Pas à une ligne, le mot n'était écrit dans ces dépêches ministérielles, lancées au chef de la légation. Oh! la gangrène révolutionnaire! Conçoit-on cela!

De chétifs bourgeois, affranchis d'hier, puant encore la glèbe, gardant leurs pattes massives comme stigmates indélébiles de leur antique servage, se passaient l'impudence de parler d'un prince-héritier, sans lui donner son titre d'altesse ! Où allons-nous, mon Dieu !

Ah ! cette France ! Oh ! ce Paris ! — où l'on s'amuse tant, il est vrai ! — la boue de ses pavés imprime au talon de qui les foule, un ferment de révolte irrespectueuse, qui germe jusque dans les neiges moscovites.

Oh ! ce peuple français, que rien n'écrase, qui rebondit sous l'effort des barbares les plus sauvages, et insulte, sans même y tâcher, par sa sève native, par sa prospérité incarnée, à la misère de ses vainqueurs, plus misérables après qu'avant leur triomphe illusoire, on ne le supprimera donc jamais radicalement ! Il ne se trouvera donc pas une race assez puissante pour assujétir ces Gaulois qui, depuis que le monde est monde, ont absorbé, ont conquis leurs conquérants, romains, ou francs, ou saxons, leur insufflant à tous un esprit révolutionnaire qui a bouleversé les deux hémisphères !

Quitte à dire des bêtises, Son Altesse donnait carrière à sa rage ; rage d'autant plus expressive, qu'il en sentait l'impuissance finale.

Que faire en effet ? Pas à s'illusionner ! « L'injonction » offensante, mais précise et irrésistible, était là, signée d'un piètre manant, parvenu au

rang de chef de cabinet, contre-signée de Sa Hautesse, le grand-duc régnant, d'avoir à quitter Paris dans les vingt-quatre heures.

Vingt-quatre ! Vingt-quatre alors qu'il en fallait trente-six, au bas mot, pour que notre ami Fréder se rendît à la vente de charité, où la fille du marchand de porcs salés serait, enfin ! accessible à ses galanteries ! Mettez-vous à la place de ce prince, et dites-moi si vous ne sympathisez pas à sa mauvaise humeur.

Elle atteignait au paroxysme de l'exaspération. Il lui prenait des envies d'envoyer tout aux cinq cents diables : l'héritage présomptif d'un trône, si exigu qu'il fût, la couronne, le prestige de sa future majesté, la gloriole d'être le premier de son endroit !

— Singulière majesté ! pensait-il, qu'une majorité d'anciens corvéables, de serfs, de vilains, mettait en échec, contraignait à composition !

Le métier de monarque lui apparaissait, à cet instant, comme la dernière des conditions sociales. Quoi donc ! Une sorte de sinécure, dont le titulaire ne valait guère mieux qu'une machine à signer, moyennant finance. Un emploi discrédité, pitoyable et sans honneur.

Il se tenait à quatre d'abdiquer par avance.

Le docteur, qui ne le quittait pas des yeux, suivait mentalement les combats de son âme, mais sans s'épouvanter.

Il en avait bien vu d'autres ! Croit-on que le

père de Frédérick prenait de gaîté de cœur le pli du sacerdoce effacé que la Constitution lui infligeait? Croit-on, de même, que la grande-duchesse, élevée sur les marches d'un trône archi-absolu, n'avait pas vingt fois jeté les hauts cris, récriminé, vociféré, poussé son mari à quelque résolution extrême qui, à tout le moins, sauvegardât la dignité souveraine? — j'allais dire : professionnelle.

Que de fois « l'ami du roi » dut prêcher et reprêcher les uns et les autres, pour les dissuader d'un éclat capable de provoquer la révolution dans ce petit pays indépendant!

Par bonheur, la répétition de ces crises lui valait la connaissance du caractère de ses augustes amis. Des gens vifs, des emportés qui, sous l'empire d'une affluence de sang au cerveau, jetaient d'abord feu et flamme, tempêtaient, élevaient la voix en donnant de grands coups de poing sur la table, allant parfois jusqu'à briser à leurs pieds quelque faïence de prix; de préférence des porcelaines de vieux Saxe qui abondaient sur les étagères du palais. Mais pour peu qu'on ne les excitât pas et qu'on leur laissât quelques heures de réflexion, la lassitude les prenant, ils cédaient, mous et dociles comme des moutons séquestrés à l'abattoir, sentant la parfaite inutilité de parlementer avec le boucher.

— Mon cher enfant, dit le docteur, en se levant, tu me parais avoir passé la nuit au jeu.

Tu as les nerfs surexcités par l'insomnie. Moi-même, j'ai mal dormi, dans le wagon-salon, qui m'a débarqué à Paris, au petit jour. Allons nous allonger dans notre lit, chacun de notre côté. Je viendrai te prendre vers cinq heures, et, sur une promenade hygiénique, au grand air, nous irons dîner dans quelque restaurant, après quoi nous tâcherons de conclure. Bonsoir, Fréder.

Les prévisions du docteur Berlave se réalisèrent au mieux de son désir.

Il le devina, rien qu'à l'air dont le prince l'accueillit, quand il vint le chercher pour la promenade hygiénique projetée.

Certes! Fréder montrait une mine longue! Mais, sous son apparence rébarbative, on sentait la mauvaise honte de l'homme, fatigué de la lutte, qui préfère se rendre, par paresse de vouloirs insurgés.

On se promena. On dîna. Et, au moment de se séparer, sur le coup de minuit :

— Eh bien, as-tu réfléchi à ce que je t'ai dit ce matin? As-tu pris parti? Rentres-tu avec moi, là-bas?

— Il le faut bien! répondit Fréder d'un ton bourru, puisque les rois de ce temps-ci sont ravalés au point de subir la volonté de gens qui, autrefois, sollicitaient l'insigne faveur de leur cirer les bottes!

Berlave se tut. Puis, après un silence prolongé :

— Il est tard, reprit-il. Je rentre à la chancellerie. Si tu m'en crois, tu n'iras pas au cercle ce soir ; car nous prenons le train à neuf heures du matin.

— Bonne nuit, fit Fréder.

— Au fait, désires-tu que j'aille te chercher ?

— Ne te dérange pas, parrain, je serai à la gare avant toi, mes ordres sont donnés.

Le lendemain, au premier coup de neuf heures, le wagon-salon, qui avait amené le docteur l'avant-veille, se remettait en route, ramenant le futur monarque à son peuple.

IV

La principauté dont Fréder était l'héritier présomptif est enclavée entre deux grands États d'Europe qui, depuis longtemps, n'en auraient fait qu'une bouchée, n'eût été que jamais ils ne parvinrent à tomber d'accord sur les conditions du partage.

« L'empereur Charles-Quint, rapporte Louis Blanc, avait coutume de dire : — « Mon cousin « François Ier et moi, nous nous entendons à « merveille au sujet de Milan ; il veut l'avoir et « moi aussi ! »

Ces deux grands États étaient dans le même cas. Mais loin d'en convenir avec autant d'esprit, ils affectaient un désintéressement dont personne, d'ailleurs, n'était dupe; d'autant que, par tous moyens en dessous, ils s'évertuaient, chacun de son côté, à imposer leur influence exclusive, sur les destinées de ce petit peuple.

Tout leur était bon à se tendre un traquenard, et les diplomates de la principauté peinaient à éviter de « couper dans le pont » et à faire que la population conservât son indépendance.

Oh ! cette indépendance ! qu'ils en étaient jaloux et fiers, les habitants de ce petit pays ! Bien qu'elle ne tînt qu'à un fil, ils la faisaient sonner si haut que, parfois, les deux voisins, y trouvant de l'inconvénient, arrivaient à deux doigts d'une entente qui l'eût supprimée radicalement. Mais toujours, au dernier moment, des susceptibilités de détail surgissant, assuraient le salut de cette « nationalité ».

D'autres souverains qui n'avaient aucun intérêt direct et immédiat dans la question, se faisaient un malin plaisir de contrecarrer l'ambition des deux grands Etats qui convoitaient le duché. Non pas qu'ils tinssent le moins du monde à ce que la principauté continuât, ou non, de garder sa fameuse indépendance. Mais, à l'exemple du traditionnel chien du jardinier, ils ne voulaient point souffrir que l'on se régalât d'un chou dont ils ne pouvaient manger eux-mêmes. A tout le

moins réclamaient-ils des compensations de celui-ci comme de celui-là.

« Prenez la principauté, disaient-ils, soit ! Mais cédez-nous cette île, ou cette colonie. Cette méchante vallée, tenez et nous topons ! »

En somme, c'était une *question* qui durait depuis des siècles, toujours pendante, parfois brûlante, telle que, périodiquement, des centaines de mille hommes qui s'en souciaient comme de leurs premiers souliers, ne sachant seulement pas bien où diable campait la peuplade érigée en brandon de discorde, se tenaient prêts à s'entr'égorger pour le bon plaisir de potentats en humeur de reteindre leur pourpre royale dans des flots de sang humain, pourvu, comme de raison, que ce ne fût pas le leur.

Mais, au plus fort de la crise, quelque médiateur survenait. Après un échange interminable de notes diplomatiques, des gens graves, et grassement payés, s'assemblaient dans une capitale, parlementaient des mois, pour se disputer telle ou telle place, autour d'une table couverte d'un tapis vert. Puis, une fois assis, ils s'accablaient de compliments, dont ils ne pensaient pas un traître mot, se lisaient des discours, se bombardaient d'arguments, notifiaient réserves sur réserves, pour aboutir à un protocole, qui, jetant provisoirement un peu de cendre sur le feu, sans contenter personne, laissait la porte

ouverte à toutes les compétitions, rivalités et haines engagées.

Après cela, on allait dîner, en cérémonie ; non pour dîner agréablement, mais pour toaster à l'amitié inaltérable de monarques qui, à l'égard les uns des autres, se disaient *in petto :*

— « Toi ? Je te repincerai !... »

Et les bons contribuables ravis n'avaient plus qu'à payer la carte ; bien que dîner, protocole et discours n'eussent fait chaud ni froid à la situation.

Et voilà comment la principauté, que deux voraces Etats se promettaient constamment de dévorer, n'était avalée par aucun des deux et se maintenait dans l'indépendance.

Mais, si cette indépendance nationale poussait à la fierté le peuple et la bourgeoisie du grand-duché, il en allait autrement pour ce qui s'appelle « le meilleur monde » dans tous les pays de l'Europe ; c'est-à-dire, pour ce qui subsistait de la noblesse.

C'est qu'à l'abri de cette indépendance, le souffle démocratique avait balayé les antiques privilèges de cette classe qui, réduite à ses propres mérites, ne brillait guère.

Elle avait beau y suppléer par une insolence superbe, il lui fallait rester à son plan, voir les *vilains* gravir à sa barbe, les degrés de la hiérarchie sociale ; il lui fallait subir la volonté de « ces gens-là », observer leurs lois, leur obéir !

Partout où, jadis, quelque descendant, plus ou moins authentique, de preux, parvenait, rien que par la vertu de sa naissance, un fils de serf affranchi tenait la place, et commandait, de par la force de ses talents.

Longtemps on avait pu lutter, grâce au pouvoir occulte d'un monde clérical qui, pour plier le dos au plus fort de l'orage, reparaissait toujours avec le beau temps. Cependant le crédit de cette pieuse et silencieuse armée se ruinait peu à peu, tant par des scandales fâcheux que par sa levée de boucliers contre la Constitution elle-même.

Sans appui désormais, dépouillés du prestige conventionnel qui, durant tant de siècles, avait masqué l'insuffisance de cette caste, les nobles reconnaissaient l'impossibilité de reprendre d'assaut, à eux seuls, les positions d'où la plèbe les avait délogés. Certains, le plus grand nombre, se retranchaient dans une obscurité susceptible et maussade, se désintéressant de la patrie et faisant des vœux secrets pour qu'un cataclysme effondrât tout un édifice politique et social qui les *ravalait* au rang des citoyens.

D'autres, moins malhonnêtes et plus pratiques, sans abdiquer leur prétention à la supériorité native, s'efforçaient de reconquérir de l'influence, dans la direction des affaires publiques ; ne fût-ce que pour mettre des bâtons dans les roues.

Enfin, un petit clan de maladroits, les sots du

parti, profitaient de toutes occasions pour braver les institutions. Impudents et braillards, ils allaient, jetant des cris de rage impuissants, insultant les hommes et les choses, vociférant des menaces comiques, un bête sabre de bois à la main.

Les boudeurs s'en montraient enchantés dans leur trou taciturne. Les habiles les vouaient aux dieux infernaux, sentant que les adversaires tiraient profit du mépris que ces compromettants amis infligeaient à l'aristocratie tout entière.

Malgré leur diplomatie, ces habiles, autant que les autres, manquaient de confiance dans un revirement de l'esprit public, assez puissant pour les ramener au pouvoir, et leur permettre d'entreprendre, légalement, une restauration de l'ancien ordre de choses.

Sur qui compter ? Le clergé, sans être maté tout à fait, devenait timide. Songez qu'un ministre avait osé arrêter un évêque en plein palais épiscopal, l'avait incarcéré dans une citadelle, et, après un vote des Chambres, l'avait banni du territoire, sans que les populations fussent sorties de leur indifférence. A peine la police eût-elle à disperser une centaine de piaillards, quelque peu soudoyés.

Certes ! le grand-duc avait fait difficulté d'apposer sa signature au bas du décret de bannissement. Mais, devant la démission du ministère, devant le grondement d'émeute qui

s'élevait sous les fenêtres du château, il avait surmonté ses répugnances.

Du même coup, il fallut qu'il consentît au rappel de son ambassadeur près du saint-siège, tandis qu'on remettait ses passeports au légat du pape.

Rien à espérer de l'Eglise ; rien non plus de ce pauvre grand-duc qui, dit-on, avait pleuré, quand, se contraignant à signer les décrets, il avait vu sa femme indignée blémir, en plein conseil privé, et s'écrier :

— « Si la peur du sort de Louis XVI vous fait pactiser avec les jacobins, faites; mais, du moins soyez assuré que la destinée de Marie-Antoinette n'est pas pour m'intimider !... »

Une nature cette grande-duchesse Antonia ! Et remarquez qu'elle appartenait à l'Eglise grecque, et que, pour elle, ce même Très Saint-Père le Pape ne valait pas mieux qu'un évêque quelconque ; encore qu'elle le tînt pour légèrement hérétique. Mais, fille d'un monarque absolu, elle portait haut le respect du principe d'autorité.

Avec la grande-duchesse, la noblesse aurait pu s'entendre, si seulement elle eût consenti à comploter, quitte à mettre son royal époux dans sa poche.

Hélas ! pas moyen de tabler là-dessus. Capable d'une rebuffade, oui ; mais, par souci précisément du principe d'autorité, qui lui était si cher,

elle ruinait l'espoir de l'amener à s'insurger de fait contre celui que le hasard des convenances diplomatiques lui avait donné pour maître et seigneur devant Dieu. Eût-il manifesté cent fois plus de mollesse et de débonnaireté, elle se fût mise de son bord, envers et contre tous, — son impérial père compris, — par rigoureuse et aveugle observation des devoirs de sa condition et de la solidarité conjugale.

Pour dernière ressources, la noblesse ne voyait que l'étranger, c'est-à-dire l'annexion du duché à l'un de ces grands Etats, entre lesquels il jouait le rôle d'un tampon.

Ah ! quand donc, celui-ci ou celui-là, dût-il provoquer une guerre générale, mettrait-il la main sur cet Etat, devenu un foyer révolutionnaire, où la subversive égalité minait tout respect ; où les plus hautes fonctions, loin d'être réservées aux personnes nées, restaient accessibles au dernier des croquants, pourvu que, par son savoir et ses aptitudes, il l'emportât sur ses concurrents ; où les femmes faciles, je veux dire aimables et galantes, ne jouissaient d'aucune influence ; où, enfin, un homme de qualité était exposé à passer devant un tribunal, en cas de méfait, au même titre que le fils d'un sale boutiquier ! Ah ! quand viendrait ce jour espéré, attendu comme l'arrivée du Messie ?

Qu'il se levât donc ! On verrait ensuite si un gentilhomme essuierait la mortification d'être le

secrétaire d'un ambassadeur plébéien, l'officier d'ordonnance d'un général dont le père mesurait du drap dans un magasin des bas quartiers de la ville.

Tous les descendants de l'ancienne aristocratie tombaient d'accord là-dessus. Tous ne voyaient le salut que dans l'absorption de la patrie par l'un des voisins limitrophes.

Mais, ce point acquis, la dispute naissait, partageait les amis en subdivisions opposées.

C'est que, de ces deux voisins sauveurs, l'un était protestant, l'autre catholique romain. Auquel en appeler? Et l'on se chamaillait à perte de vue, s'envoyant des aigreurs, des quolibets, des accusations infamantes, de part et d'autre ; d'où des coups d'épée qui, pour trouer la peau de celui-ci ou de celui-là, au lieu d'apaiser le débat, l'envenimaient outre mesure, au grand plaisir de la galerie, qui faisait : « Kiss, kiss, » comme à des chiens hargneux, sur le point de jouer des crocs.

Allez donc prendre point d'appui sur une classe de la société ainsi divisée ! Le grand-duc en désespérait, tant il sentait le terrain mouvant.

Ce n'était pas un jacobin, ce grand-duc ! Dieu de Dieu! qu'il éprouvait, au contraire, d'amertume, à se voir en contact forcé avec les libéraux que les votes des Chambres lui imposaient. Ah ! les truands ! Quelle tourbe que ces grossiers par-

venus, qui, pour avoir poussé leurs études aussi loin que possible, l'obligeaient à s'observer jusque dans ses conversations, crainte de laisser percer l'insuffisance de son instruction.

Croirait-on que certains secrétaires d'Etat se permettaient, parfois, de lui remontrer, avec mille précautions, sans doute, des erreurs historiques et autres, quand il daignait leur communiquer le brouillon de quelque déclaration, aussi grand-ducale qu'officielle ?

A ces heures-là, Sa Hautesse se sentait des velléités furibondes et héroïques de mettre les pieds dans le plat, de faire coffrer ministres, députés ou sénateurs, et de confier à quelque baron militaire le soin de sabrer exemplairement tous mécontents du populaire qui oseraient protester, si timidement que ce fût !

Mais, la foucade lui en passait, trop vite au gré de son entourage intime ; quoique la grande-duchesse Antonia, poussant à la roue, prêchât pour les résolutions énergiques et extrêmes, se déclarant prête à tout, pourvu qu'on châtiât la canaille, et qu'on remît à son plan cette bourgeoisie insolente.

Et pourquoi échouait-elle finalement, en ses velléités de lutte à outrance ? Pourquoi la colère du souverain fondait-elle subitement ? Pourquoi, après l'avoir laissé enflammé, déterminé, furieux, le retrouvait-elle résigné, abattu, lâche ?

C'est que le docteur Berlave, « l'ami du roi »,

intervenait, et qu'en quelques phrases il dissipait les illusions de son camarade d'enfance, en lui faisant apercevoir les choses sous leur aspect véritable.

Alors la grande-duchesse donnait libre carrière à des révoltés frénétiques. S'abstenant par principe de s'en prendre au mari, au père de ses enfants, elle s'abandonnait à l'exaspération de son ressentiment contre le docteur.

Celui-ci, loin de se dérober, allait à elle. Il ne servait de rien qu'elle défendît sa porte et qu'elle le fît éconduire par ses gens. Il laissait passer la bourrasque et revenait jusqu'à ce que, lasse, Antonia lui donnât audience.

Mais avec quelle brusquerie hautaine elle le recevait ! Tout ce que l'irritation féminine peut improviser de cruel, de dur, de sanglant, elle le lui jetait au visage avec un emportement qu'elle ne voulait pas tempérer.

Lui restait impassible, bien que parfois ses yeux se voilassent. Et puis, quand elle avait tout dit, il prenait doucement la parole.

Quelles raisons faisait-il valoir ? A quels arguments recourait-il ? On ne sait ; car ces entretiens se passaient à huis-clos, et en tête-à-tête.

Mais le soir, après le dîner familial, quand la princesse Sophie, sœur de Fréder, et la princesse Catherine, sa femme, se retiraient, emmenant les enfants du prince héritier (deux garçons, Auguste-Frédéric-Antoine ; plus la petite Jo-

sèphe encore aux soins d'une nourrice sèche) ; le grand-duc et sa femme restant seuls, au coin du feu, celle-ci approchait son siège, et, prenant la main de son mari, elle en appelait à lui, avec plus de déférence et de douceur.

— Pardonnez-moi mes éclats, mon ami, disait-elle. Mais ma raison a beau me montrer l'humanité en rébellion contre ses maîtres, depuis un siècle bientôt, s'enhardissant jusqu'à nier toute autorité, ou, ce qui est pire, à mes yeux, jusqu'à prétendre contresigner les volontés d'un monarque, je ne parviens pas à comprendre ! En réalité, ne sommes-nous pas des rois ; c'est-à-dire des êtres à part ; à qui la divinité a dévolu le pouvoir et le droit de diriger les peuples ?

Si oui, pourquoi ces tempéraments ? Si non, que faisons-nous ici ? Pourquoi ne renonçons-nous pas à une majesté illusoire ? Si vous êtes souverain et sacré, d'où vient-il que vous vous relâchiez de ce « bon plaisir » qui est votre apanage ? Si vous ne l'êtes pas, que faisons-nous sur le trône ? Autant nous en aller !

Le grand-duc répondait aux raisons de sa femme, avec un profond étonnement:

— Nous en aller ! Où donc ? Quelle est la place, le coin où nous puissions nous retirer sans que notre dignité succombe ? Passe encore si la révolution nous renversait brutalement. Une sorte de martyre nous conserverait le prestige, indis-

pensable à notre existence. Mais « nous en aller » de nous-mêmes ? Ce globe, si vaste qu'il soit, n'a pas un abri pour nous. En dehors du trône, nous ne sommes point ; la majesté nous rive sur un siége spécial, nous place à un rang qui nous exclut de cette humanité dont vous parlez. Que savons-nous faire, autre chose que régner ? Rien. Découronnés, que sommes-nous ? Des individualités fantasques, sans rapports ordinaires avec le reste des hommes. A nous seuls, la qualité de citoyen est refusée. Régner, ma chère Antonia ; nous n'avons pas d'autre raison d'être ; nous ne sommes bons qu'à cela ; c'est, pour nous, le « *to be or not to be* » de Shakespeare. Descendus du rang suprême, non-seulement la vie propre nous est impossible ; mais encore nous devenons un embarras, même pour les autres souverains ; même pour votre père, si absolue que soit sa puissance.

— Mais, objectait la grande-duchesse, est-ce régner que subir la volonté de députés qui, par un simple vote, obtenu, Dieu sait par quels hasards, par quelles alliances, souvent d'une immoralité flagrante, vous infligent des ministres dont le programme va ouvertement contre la tradition monarchique, contre tout ce qui constitue votre qualité même ?

— C'est régner, en effet, répondit le père de Fréder ; mais ce n'est pas gouverner. C'est subir, comme vous dites, la fatalité d'une situation

troublée. D'ailleurs, quoi ? continuait-il en s'animant. Examinons tout. Résister ? c'est-à-dire tenir tête à l'opinion publique, et prétendre la soumettre ? C'est la guerre civile. Qui marchera avec moi, je vous prie ? Les prêtres ? Bien trop prudents pour se compromettre ! La noblesse ? Pour combien compte-t-elle dans la masse de la population ? Et que vaut-elle aujourd'hui ? Qui encore ? L'un de nos voisins ? Ce serait assurer l'appui de l'autre à la nation. Abdiquer, ma chère, ne serait-ce pas déserter ? Ai-je le droit de déshériter mon fils, par lassitude du combat ? Qui vous dit que, plus habile que moi, ou favorisé par un courant d'idées de réaction, il ne lui est pas réservé de relever le pouvoir royal ? Ah ! je le sais, la noblesse et vous-même, Antonia, vous me tenez pour pusillanime, parce que je répugne à un coup d'État ou à quelque complot du pouvoir qui consterne et opprime, durant... combien de temps ? Le savez-vous ? Eh bien ! soit !

Oui, je suis pusillanime, à ce sujet, si vous voulez. Oui, j'ai peur, là, est-ce assez dire ? J'ai peur des suites du triomphe même, croyant fermement que des luttes intestines peuvent anéantir l'indépendance de mon pays. Le jour où le sceptre de mon père est tombé en mes mains, ils étaient libres et maîtres chez eux, mes compatriotes ; je mets mon honneur à ce que mon successeur les retrouve tels, et non point asservis, soit à l'étranger, soit à de prétendus compa-

triotes qui, sous prétexte d'unité nationale, leur infligeraient un joug avilissant, l'abaissement et la misère...

Sur le moment, la grande-duchesse se rendait à ces raisons. Mais bientôt, son éducation de fille de monarque absolu reprenait le dessus, lui ramenant en l'esprit de vagues aspirations à des conjurations de salon qui, par un coup de surprise ou de force, eussent remis son époux en meilleure posture.

C'est qu'aussi, il y avait des choses qui la faisaient bondir; par exemple, l'obligation d'accueillir, d'avoir à ses côtés, de frôler les femmes et les filles des hauts fonctionnaires de l'État. Et qui donc, mon Dieu ? Pas une qui fût *née !* Se figure-t-on cela ?

— Des « madame Chose, Machin... » disait-elle, avec un dédain dégoûté, dont le père vendait on ne sait quoi ! des banquiers, des usuriers, des gens de rien ; pis encore : des juifs !

Ah ! des juifs ! Pour elle, princesse d'un pays où la race israélite n'avait pas encore conquis droit de cité, voir un juif pénétrer dans les salles du palais grand-ducal, c'était un crève-cœur indicible.

Non que les filles de vilains ou de juifs la heurtassent par leurs façons. Loin de là. Et voilà ce qui l'exaspérait. Ces *espèces* avaient du monde ! Au nom près, on eût dit « quelqu'un ».

Plus elles se montraient élégantes, distinguées,

plus la pauvre Antonia se scandalisait. Il lui semblait s'agiter dans un cauchemar, voir un clan d'esclaves paternels envahir le sanctuaire, où *ces gens* ne pouvaient décemment se présenter qu'à plat-ventre. Il lui prenait des envies affolées d'appeler des hommes de garde pour leur ordonner d'administrer la schlague ou le knout à ces êtres sans nom qui osaient se déguiser en personnes comme il faut !

Il fallait au contraire, recevoir les hommages de *ces femmes*, leur répondre, les accepter dans son cercle ! L'horreur !...

A certains jours, elle s'y préparait, en passant des heures dans son oratoire, suppliant son Dieu de lui donner la force de se contenir, lui offrant son sacrifice en rachat de ses péchés, lui demandant ce qu'elle lui avait fait, pour qu'il la soumît à de telles tortures.

La plus abominable, c'était la contrainte qu'elle éprouvait à l'approche du premier ministre, le chef du cabinet. Sa présence lui faisait courir des frissons. Elle voyait en lui un reptile ; quelque chose de visqueux et d'horrible, dont le contact la tuait. Quelle haine elle lui portait!

Il faut avouer que l'extérieur de Son Excellence... (ça, une excellence ! Elle se tordait les doigts à la pensée de lui donner ce titre), n'était point fait pour séduire.

Grand, sec, laid ; si cravaté de blanc qu'il fût aux réceptions officielles, il avait l'air, non point

d'un rustre endimanché, mais l'air mâle jusqu'à la brutalité, d'un forgeron qui est de noces. Rien de *galant* dans ses façons ; rien d'impudent ; rien encore de cette finesse diplomatique, riche de sous-entendus et de mots pointus, plus ou moins dissimulés sous une rondeur de commande.

Le caractère général du ministre, c'était la fermeté. Une fermeté très calme, régulière, uniforme ; la puissance d'une machine mise en action, qui accomplit son œuvre mathématiquement, sans s'arrêter à rien. Etant donné un but, il y allait, quoi qu'on dit, quoi qu'on fît, écartant les obstacles par le seul fait de son passage, dédaignant de convaincre ses adversaires et mettant en pratique la maxime de Michelet : « L'économie des paroles profite à l'énergie des actes. »

Ce n'était pas faute d'éloquence, pourtant ; il possédait, de nature, d'instinct, une grande facilité d'élocution. Mais de quoi eût servi d'ergoter, avec des gens aussi déterminés que lui-même à ne faire aucune concession ? De quelle utilité surtout, entreprendre de se concilier la grande-duchesse ? Il se savait détesté par elle.

Il ne s'en souciait guère, à vrai dire.

— Ça l'occupe ! faisait-il, en goguenardant, à ceux qui lui en parlaient.

Mais, qu'à l'une des Chambres, il eût à monter à la tribune, alors, oui, il montrait de l'élo-

quence. C'était utile, et il n'épargnait rien. Qu'il lui fallût un vote, une sorte de confirmation de mandat, par le moyen d'un ordre du jour de confiance, il partait, suivant son chemin sans dévier d'une ligne, trouvant, dans les interruptions furibondes, un trait, une répartie frappés au coin d'une cruauté déconcertante, qui lui valait, de sa majorité, des applaudissements enthousiastes, et finalement le gain triomphal de sa cause.

Les dilettantes le déclaraient monotone. Ses périodes n'avaient rien d'académique, aucune rondeur, nulle élégance. Peut-être. Mais le mot disait nettement sa pensée ; la phrase était claire, précise, et, quand il s'agissait de voter, chacun du moins se prononçait en connaissance de cause.

Pas d'équivoque avec lui, dans la forme ni dans le fond. On savait où il tendait : il voulait que le peuple fût seul arbitre de ses destinées ; il voulait que ceux qui furent si longtemps ses maîtres, reprissent avec bonne foi, leur véritable rôle, celui de serviteurs empressés et dévoués, sans plus.

— L'avilissement des fonctions publiques ! lui criait-on.

— Leur unique honneur ! répliquait-il posément.

— Et l'aristocratie, qu'en faites-vous ?

— Je n'ai rien à en faire, reprenait-il du même ton. On ne fait rien de ce qui n'est plus.

Et citant les paroles du général Foy :

— « L'aristocratie au dix-neuvième siècle ! ajoutait-il, c'est la ligue, c'est la coalition de ceux qui veulent consommer sans produire, vivre sans travailler, tout savoir sans avoir rien appris, envahir tous les honneurs sans les avoir mérités, occuper tous les emplois sans être en état de les remplir ; voilà l'aristocratie ! »

Et l'on hurlait d'un côté de la Chambre, tandis que la majorité poussait des hurrahs frénétiques, qui retentissaient par delà les frontières.

On lui prêtait des intentions secrètes, qui dépassaient son programme avoué.

— Il veut extirper la royauté, disait-on.

— L'extirper ! faisait-il gaiement. Eh ! bon Dieu ! pourquoi faire ? Allez, ça tombera tout seul !

Un jour, après avoir travaillé tout le jour avec le grand-duc, celui-ci le retint à dîner. Antonia hésita d'abord à lui faire les honneurs de sa table. Mais changeant brusquement d'idée, poussée par je ne sais quel espoir de pénétrer la conscience du « monstre », elle voulut le voir de près.

Les femmes ne croient pas aux natures de toute pièce, et elles comptent sur leur perspicacité instinctive pour trouver le défaut de la cuirasse.

Elle l'accueillit avec une grâce simple et quasi-cordiale. Il y répondit avec aisance. Puis, au

salon, la grande-duchesse éleva et élargit la conversation, ayant l'air de faire bon marché de ses préjugés royaux, manifestant le désir de comprendre la situation.

— Je l'avoue, dit-elle, je ne parviens pas à croire que l'état de lutte, où nous vivons en Europe, depuis bientôt cent ans, soit autre chose qu'une crise passagère. Elle pourra se prolonger, sans doute ; mais force sera d'arriver à une solution, qui satisfasse tous les intérêts, tous les droits, et je ne vois pas que cette solution puisse être autre qu'un retour à l'organisation passée, à ce principe d'autorité paternelle et divine, qui nous a tirés de la barbarie.

— Vous le croyez, madame, répondit le premier ministre, et vous le croyez sincèrement, c'est certain. Votre éducation le veut. C'est plus qu'une croyance, c'est une sorte de foi. La foi ne se discute guère. Ecoutez pourtant.

Le ministre tira de sa poche un papier, et se mit à lire gravement :

« Tout ce qui militait, il y a cent ans, pour le maintien de l'ancien régime : religions, lois, mœurs, usages, propriétés, classes privilégiées, corporations, n'existe plus.

« Les royaumes sortis des circonscriptions territoriales tracées par les derniers traités, sont d'hier ; l'attachement à la patrie a perdu sa force, parce que la patrie est incertaine et fugitive pour des populations vendues à la criée, brocantées

comme des meubles d'occasion, tantôt adjointes à des nationalités ennemies, tantôt livrées à des maîtres inconnus. Défoncé, sillonné, labouré, le sol est ainsi préparé à faire fructifier la semence démocratique.

« Les rois croient qu'en faisant sentinelle autour de leurs trônes, ils arrêteront le mouvement des intelligences ; ils s'imaginent qu'en donnant le signalement des principes, ils les feront saisir aux frontières ; ils se persuadent qu'en multipliant les douanes, les gendarmes, les espions de police, les commissions militaires, ils les empêcheront de circuler.

« Mais ces idées ne cheminent pas à pied ; elles sont dans l'air, elles volent ; on les respire. Les gouvernements absolus, qui établissent des télégraphes, des chemins de fer, des bateaux à vapeur, et qui veulent, en même temps, retenir les esprits au niveau des dogmes politiques du quatorzième siècle sont inconséquents ; à la fois progressifs et rétrogrades, ils se perdent dans la confusion. »

— Qu'est-ce c'est que cela ? fit la grande-duchesse impatientée. Qu'est-ce que c'est que ce papier ? Une page de votre prochain discours, je suppose ? Quel est ce langage de jacobin ?

— Madame, reprit respectueusement le ministre, c'est un passage de la « Lettre de Chateaubriand à la Dauphine », que j'avais fait copier par mon secrétaire.

Le ministre parlait simplement, sagement, sans animation, et Antonia, oubliant son projet de découvrir le pied d'argile de cette statue de pierre, sentait un froid d'épouvante la pénétrer lentement jusque dans les moëlles.

— Mais nous ?... s'écria-t-elle avec une véhémence d'anxiété éperdue. Nous ! les personnes royales, les personnes sacrées, que devenons-nous dans tout cela ?

Le ministre, décontenancé pour la première fois de sa vie, la regarda et se tut.

Evidemment, le sort des rois ne le préoccupait pas. Le : « Ça tombera tout seul, » résumait ses convictions à cet égard ; mais ce n'était pas à une princesse qu'il pouvait répliquer ainsi.

Le grand-duc intervint en déplaçant le sujet de conversation, pendant que la princesse Sophie, entourant de ses bras les épaules de sa mère, l'embrassait en dépit de l'étiquette.

On se sépara.

Vers onze heures et demie du soir, le grand-duc entra dans les appartements de sa femme. Il la trouva abîmée dans ses pensées sur un fauteuil, devant le feu.

Tristement, elle lui sourit, et tendit le front à son baiser amical, puis d'un accent mélancolique et résigné :

— J'ai beaucoup réfléchi, dit-elle doucement, aux paroles de votre ministre, mon cher Auguste. Est-ce que vraiment nous serions de trop

dans l'humanité contemporaine ? Vous et moi, encore, nous durerons peut-être, comme éléments de transition. Mais quelle destinée pour Fréder ! Quelle aussi, pour son fils ? Le *métier* de roi, fit-elle, en appuyant sur le mot, est perdu. Et il semble que les souverains eux-mêmes, fassent litière de leur majesté, se dégradant comme des idoles animées, auxquelles on ne croit plus. Voyez d'une part, notre fils, à quels écarts ne se livre-t-il pas ! On dirait qu'il aspire à la vulgagarité d'existence du commun. Voyez d'autre part mon père...

Elle ne poursuivit pas, suffoquée par les larmes.

Son père, vieux déjà, après avoir, durant de longues années, contraint sa femme à supporter, dans la résidence impériale, la présence d'une maîtresse, dont il avait des enfants, venait, une année de veuvage expirée, d'épouser morganatiquement la rivale de l'impératrice défunte, la vénérée mère d'Antonia.

Et comme le grand-duc entreprenait de la rassurer :

— Non, mon ami, dit-elle en se penchant sur son cœur, ne cherchez pas, dans votre tendresse et votre pitié, des raisons auxquelles vous ne croyez pas vous-même. Couvrons-nous de cendres, mon époux, mon maître, mon roi ; nous sommes perdus, vous dis-je ; perdus par la faiblesse des uns, par l'excès de pouvoir des autres. Si votre premier ministre a dit vrai, mon ami,

tenons-nous pour vaincus, et, sans nous insurger contre la volonté céleste, recevons les coups qui nous frappent sans baisser la tête, sans larmes dans les yeux. Mourons puisqu'il le faut, mais mourons comme il nous convient, debout!.. et fidèles au poste, l'âme haute, et enveloppés des derniers lambeaux de notre majesté!

C'est dans cette cour fort peu gaie, comme on voit, que, tout à coup, Fréder se trouva transplanté.

Il était deux heures du matin quand le train, qui le ramenait directement de Paris, s'arrêta dans la capitale de son futur royaume.

Il dormait à poings fermés, étendu sur l'un des canapés du wagon-salon.

L'avis de l'arrivée le surprit en plein rêve. Et quel rêve! Il se croyait à la fête de l'ambassadrice des Etats-Unis, près de miss Emily, éclatante de jeunesse. Il lui parlait, et, en l'écoutant, elle prenait des attitudes de la Marguerite de *Faust*. Sous les paroles échangées, il percevait vaguement les broderies d'orchestre de Gounod. L'aimable illusion!

Si aimable, que le brusque réveil lui fut très pénible. Que lui voulait-on? Quoi? Où était-il?

Il fallut qu'il se frottât les yeux pour se ressaisir, pour comprendre que Paris était bien loin, et que la belle Lélé était à peu près perdue pour lui.

On pense s'il se sentit de belle humeur.

Sur le quai de la gare, mal éclairée, il soufflait un vent glacé. Les employés et serviteurs, qui s'empressaient à sa rencontre, lui faisaient l'effet de fantômes lugubres. Leurs vagues contours, traînant après eux une ombre démesurée, aggravait sa maussaderie.

Le front chargé de soucis confus, les sourcils froncés, il promenait autour de lui un regard presque farouche, et des grelottements lui faisaient presque claquer les dents. Le temps lui durait ; il lui venait des susceptibilités, des impatiences de maître. On n'en finissait pas !

Un tapis déroulé au bas de la portière de son wagon, lui indiqua la marche à suivre, à travers des salles d'attente, dont le public était exclu. Il les traversa, le buste raide comme un piquet, répondant aux saluts des personnes présentes, par un mouvement tout militaire.

Dehors, un coupé attendait. Il s'y jeta, faisant place au docteur, et les chevaux partirent comme un trait.

A travers la vitre, Son Altesse reconnaissait les larges rues mornes, froides et bêtes de la capitale paternelle. Pas un être animé, pas une fenêtre éclairée à l'une de ces maisons symétriques et proprettes, qui bordaient la voie. A chaque rue transversale, une enfilade de becs de gaz, à perte de vue, éclairait le vide, le silence sépulcral, l'ennui, la mort !

On grimpa une côte, en haut de laquelle s'ou-

vrait une vaste place, ornée d'une statue en bronze. Un grand homme du crû. Qui ça ? Un joli cadet, comparé à ceux dont Paris consacre la mémoire ! « Une espèce d'imbécile » au sentiment de Fréder.

C'est sur l'un des côtés de cette place, que s'élevait le palais grand-ducal.

Le drôle de palais ! Un boursier heureux n'eût pas voulu habiter cette bicoque.

Quand le coupé tourna, à angle droit, pour enfiler la porte cochère, le poste de garde formait double haie. Un lieutenant commanda :

— Présentez armes !

Puis la voiture *stoppa* devant un vestibule encombré de laquais et de fonctionnaires de *la maison*. Pas un mot ne fut prononcé. C'est à peine si, en quittant le docteur, Fréder lui dit :

— Bonne nuit, parrain.

Il était furieux ; furieux contre l'Univers entier. Aussi rudoya-t-il son valet de chambre, le pressant de s'en aller. Il lui semblait éprouver le besoin de réfléchir, de se résumer exactement la situation, afin d'adopter un plan de conduite.

Cependant, soit fatigue physique, soit confusion d'idées, il ne réfléchit à rien du tout, se bornant à jurer comme un cocher qui s'est attiré un procès-verbal, et, à peine couché, il s'endormit profondément.

V

Quand on apprit le départ du prince, ce fut un deuil dans le *high-life* parisien.

Sur un entrefilet publié par les journaux mondains à l'article: *Déplacements et villégiatures*, on s'en occupa au cercle, sur le turf et chez Bignon, tout près de quarante-huit heures.

— Pauvre Fréder ! disait-on. Il doit avaler sa langue, là-bas !

On colportait différentes raisons de son départ. Ceux qui sont toujours informés mieux que personne, à haute source nécessairement, parlaient d'un terrible complot nihiliste qu'on venait de

découvrir dans la principauté. Freder était parti pour aller mettre ordre à cela.

Quelques-uns contaient bien une histoire de commissaire de police, survenant mal à propos dans un cabinet particulier. On les traitait de *commères*. Il y avait une sorte de consigne occulte pour donner à l'absence de Son Altesse un motif politique de grande importance, et honorable au premier chef.

Du reste, la semaine suivante, on n'y pensait plus, et, quand le nom de l'héritier présomptif du grand-duché revenait, par hasard, dans la conversation, c'était comme s'il y eût eu des années qu'il eût quitté Paris.

Les boulevardiers se blasent vite.

Ce qui agitait l'opinion maintenant, l'opinion de ce monde-là, c'était le procès des époux Maurlex, d'une part, et, d'autre part, la belle Américaine miss Emily Goude Walterson.

A la vente de l'ambassadrice des Etats-Unis, Lélé avait fait littéralement sensation.

Dès le lendemain, une demi-douzaine de reporters s'étaient consacrés à cette originale personne ; tant et si bien, que par le *Journal des Journaux* des feuilles du soir, on pouvait savoir exactement comment elle avait le nez fait, son âge, son origine, sa parenté, ses habitudes, et, pour un peu, le nombre de ses grains de beauté.

Le lendemain, trois rectifications dans les gazettes du matin ; trois lettres de fournisseurs, qui

se plaignaient de ce qu'on eût attribué à d'autres la façon et la confection de telle partie du costume ou de la lingerie de la gracieuse miss.

Un succès fou ! Tel, que la jalousie mordit au cœur la plupart des grandes mondaines, et que plus d'une rêva à quelque bon moyen de *démolir* cette réputation foudroyante.

Ce fut de la peine perdue ; car il arriva que tout ce bruit, ce tapage indiscret, formalisèrent Emily et sa tante. A se voir *détailler* aussi minutieusement, Lélé devint colère, outrée, et, prononçant un « shocking » péremptoire, elle pria Madame veuve van Laënbrook de quitter sur l'heure cette capitale incongrue, où l'on se permettait de déshabiller les gens d'une façon aussi inconvenante.

L'étoile se changea en météore. Sitôt vue, sitôt disparue. Où est-elle ? Cherche !

Plus personne, aucun vestige. Aussi, grand émoi dans le cercle restreint de ceux qui, modestement, s'intitulent la « haute classe ». Qu'était devenue la belle enfant ?

On télégraphia à Nice, à Monaco, à Vienne, à Londres, à Pétersbourg, puis à New-York, Philadelphie et Boston.

Sauf de cette dernière ville, rien.

« Miss Emily Goude-Walterson, inconnue. »

Mais de Boston, la dépêche suivante, qui coûta six cent soixante-onze francs, fit tout bonnement florès.

« Lélé Goude-Walterson, fille de Thomas, marchand de cochons salés, première marque, grandes références, capital deux millions et demi de dollars, *limited*. Absent de Boston pour tournée d'affaires. Peut-être à Chicago.

« Candidat échoué dernières élections, pour cause de séparatisme, contre comité démocrate. Papier de première valeur sur tous marchés de l'Union. Devait rejoindre fille, venue en Europe pour procès succession. Retenu pour parer à faillite de deux banquiers de Cincinnati. »

Si précieux que fussent ces renseignements, ils ne disaient rien de l'endroit où se cachait miss Lélé. Mais ils coûtaient si cher qu'on les publia tout de même.

Un supplément fut envoyé d'office, par la poste. Il en ressortait que :

« Thomas Goude-Walterson est gros et petit. Républicain déterminé. Musclé comme un Hercule, doux, poli, avenant, ainsi que le plus grand nombre des hommes qui ont conscience d'une force physique extraordinaire. Assailli un soir, dans New-York, par quatre malfaiteurs, il en tua deux, en les heurtant l'un contre l'autre à bout de bras.

« Veuf, adorant sa fille, il jetterait son immense fortune aux quatre vents, pour lui être agréable. Il ne voit qu'elle au monde ; aussi son gendre fera-t-il prudemment de se bien comporter avec elle. Il est de caractère à l'étrangler, si

jamais il s'avisait d'affliger la belle miss Lélé. Devant une larme de sa fille, Thomas ne connaîtrait ni lois, ni dieux ! Par charité chrétienne, prévenez les Parisiens ; on ne sait ce qui peut arriver ! »

Après la signature, on lisait, en *post-scriptum :*

« Miss Emily n'est point rentrée en Amérique. Informez-vous d'une sœur de sa mère défunte, Madame van Laënbrook, qui habite ordinairement l'extrême nord de la France. »

Le correspondant américain indiquait la bonne piste. En effet, la nièce et la tante, fuyant Paris subitement, s'étaient réfugiées chez celle-ci, à Tourcoing, dans une obscurité si étroite, que ce qui fut publié sur la jeune Américaine, ne parvint pas à leur connaissance.

La veuve était abonnée à l'*Echo du Parlement*, de Bruxelles, et se croyait, ainsi, suffisamment renseignée sur ce qui se passe d'important dans les deux mondes. Dès dix heures du matin, elle apprenait chaque jour, grâce à cette honorable publication, le mouvement du port d'Anvers, le prix courant des céréales à Liège, à Tirlemont, etc., et puis les naissances, mariages et décès de la capitale belge, sans compter les accidents, suicides, filouteries, en un mot, tout ce qu'il y a d'intéressant.

Pour la politique, elle ne s'en occupait point, car c'était de l'algèbre pour elle ; c'est pourquoi elle ne lisait jamais la *Correspondance parisienne*.

Mais elle se tenait au courant des faits et gestes du roi Léopold et de la reine, ainsi que des autres personnes de la famille royale. Cela lui suffisait.

Miss Lélé, grâce à son piano et aux livres nouveaux qu'elle faisait venir de Paris et de Londres, se donnait patience jusqu'à la fin de ce damné procès qu'il faudrait bien arriver à plaider.

Mais alors, perdu ou gagné, elle entendait retourner en Amérique, dût-elle faire la traversée toute seule ; ce qui épouvantait Madame Laënbroock.

Emily souriait de ces frayeurs, qu'elle ne concevait guère. Les Américaines, qui se savent protégées par les mœurs nationales, plus encore que par la loi, n'ont point les timidités françaises. D'ailleurs, qu'il y eût ou non risques, son idée était formellement arrêtée.

C'est qu'elle se déplaisait maintenant en France; son séjour à Paris lui avait laissé l'impression la plus désagréable. L'empressement extra-courtois, dont elle avait été l'objet de la part des hommes, la froissait. Elle y voyait un manque de respect. La tenue des femmes, dans le monde qu'elle avait traversé lui faisait pitié. Et quelles sottes idées, à son gré ! Les plates conversations !

Sans jurer de ne plus y revenir, — on ne sait jamais ce que demain nous garde et nous impose, — elle se promettait du moins, au cas où les événements l'y ramèneraient, de se créer un

intérieur et des relations en dehors de ce monde, soi-disant aristocratique, qu'entraînée par les circonstances, elle avait fini par entrevoir, dans les derniers temps de son séjour.

— Presque tous gentilshommes, pourtant ! disait sa tante, qui la trouvait un peu susceptible.

— Gentilshommes peut-être ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'est-ce que ça fait ? Un malotru *né* n'en reste pas moins un malotru, je pense ! Et, pour la plupart de ces messieurs, tout gentilshommes qu'ils soient, je les préférerais gentleman.

— Mais enfin, que t'ont-ils fait de si grave ?

— Ils m'ont fait la cour — d'autorité.

— Eh bien ?...

— Eh bien ! ma tante, chez nous, faire la cour à une jeune fille, sans en avoir obtenu permission, est d'un homme mal élevé. Au fait, de quel droit ? Suis-je donc à la merci du premier venu, à qui les traits de mon visage agréeront ? De ce que je lui semble à son goût, résulte-t-il qu'il ait licence de m'informer des impressions que ma vue lui procure ? Suis-je une *chose*, disponible, accessible à qui je plais ? Pour moi, je ne comprends pas ces façons. Libre de moi, c'est-à-dire de mes sentiments, de mes penchants et de mes préférences, telle que je suis, et vaille que vaille, je prétends qu'on respecte d'abord ma personne, et qu'on ne m'humilie pas d'hommages dont je n'ai point autorisé l'expression.

La tante n'osait riposter ; mais en son for intérieur, tenait Emily pour « un peu drôle ».

Différence de milieu et d'éducation. Si âgée qu'elle fût, la veuve Laënbroock n'avait point cette horreur pour la galanterie française. Il lui semblait tout simple, que dis-je ? élémentaire, qu'une jolie personne fût flattée de s'attirer l'attention des jeunes gens.

Elle se souvenait du temps où, svelte, rose, gentille, nombre de valseurs lui débitaient des compliments à l'oreille. Elle ne s'était ni scandalisée ni fâchée. C'est l'usage. Aussi, sa nièce lui paraissait-elle bien puritaine et fort exagérée.

Que Lélé se formalisât d'être couchée toute vive dans les papiers publics, passe, et même à la bonne heure ; mais qu'elle exigeât qu'on sollicitât son autorisation avant de lui faire des compliments sur sa gentillesse !...

— Vrai ! disait gaîment la tante, les jeunes filles sont bizarres chez vous !

— Cependant, expliquait Emily avec conviction, ma gentillesse, si gentillesse il y a, est à moi, je pense. Me reprocherait-on ma laideur, si j'étais laide ? Non ! Pourquoi donc le contraire constituerait-il un droit d'usage à des inconnus, de l'opinion de qui, je ne me soucie point, et qui ne m'ont pas été *présentés ?*

C'était plaider bien inutilement, car chacune, la française et l'américaine, tenait à sa manière de voir et ne pouvait rien concéder.

— Mais enfin ! disait la veuve, explique-moi ces idées bizarres, comment donc penses-tu te marier, si tu ne souffres pas que les jeunes gens te fassent la cour ?

— Eh mais, si, parmi les personnes avec qui je puis être mise en relations régulières, il se rencontre un gentleman qui ait dessein de m'épouser et qu'il me fasse connaître ses intentions, directement ou par des tiers honorables, je verrai s'il me plaît qu'il me courtise, et si, en effet, cela me plaît, je le lui déclarerai loyalement.

— Comme ça ?... Tout de go ?

— Tout de go, ma tante, si « tout de go » vous semble plus net que « loyalement ».

— Eh bien, eh bien, et tout ce petit manège préalable d'œillades, de propos détournés, d'allusions discrètes, de préférences marquées ? Tout ce joli mystère des débuts d'un penchant, qu'est-ce que vous en faites ?

— Peuh ! fit Lélé, avec une petite moue dédaigneuse.

— Ah ! pardon ! fit la veuve, n'es-tu pas du pays où fleurit ce que vous appelez la « flirtation » ? N'est-ce pas chez vous que, sans souci de l'approbation de père et mère, les demoiselles s'en vont des jours entiers, voire des semaines, en compagnie de cavaliers, dans les restaurants, lieux publics, campagnes et bosquets, filer un « parfait amour » plus ou moins sans conséquence ? N'est-ce pas dans l'Union, qu'à l'exem-

ple de l'Angleterre, les filles de famille reçoivent, chez leurs parents, une compagnie de godelureaux que papa et maman n'ont jamais vus ni connus, et qui prennent le thé, et qui dansent, et qui content fleurette tout à leur aise?

Lélé répliqua en souriant :

— Je vous en supplie, ma chère tante, ne jugez pas de nos mœurs sur les relations de certains voyageurs en chambre ! Par nécessité de provoquer l'intérêt, ils ne s'attachent qu'aux côtés excentriques des usages d'un peuple, puisque tout ce qui est régulier est nécessairement ordinaire. Il en est un peu de la *flirtation* comme du divorce. Vous croyez que les Américaines changent de mari pour un oui, pour un non. Le *oui* ou le *non* n'y suffisent pas, je vous assure, et telle qui a pu gagner son procès reste en instance devant l'opinion publique. Il n'est pas plus juste de juger des mœurs anglaises et américaines sur les échantillons tapageurs qui se produisent dans vos stations balnéaires, qu'il ne serait équitable, de notre part, de prononcer sur la famille française, d'après les procès scandaleux que tous vos journaux tambourinent.

« Pour moi, d'ailleurs, ajouta gracieusement Lélé, — je le dis afin de vous rassurer, — si américaine que je sois, je n'agréerai jamais les hommages d'un prétendant que du consentement de mon père et de vous. Et j'aurai la joie de vous ren-

dre par là, un tribut de respect et de soumission que je suis heureuse de vous devoir.

Si Lélé péchait par un point, c'était assurément par l'excès de franchise. Madame Laënbroock eût été vraiment mal avisée de manquer de confiance dans l'esprit de conduite de sa nièce.

— C'est égal ! se disait-elle mentalement, les filles américaines sont singulièrement élevées ! Je vous demande un peu la mine que des parents français feraient si une de leurs filles traitait un tel sujet avec une désinvolture et une précision semblables. Je sais bien, quant à moi, que si Émily était ma fille, au premier mot de sa tirade, je l'eusse rembarrée d'importance.

En somme, ce n'était surtout pas à Tourcoing qu'il y avait lieu de s'inquiéter. La vie retirée que menaient ces dames ne comportait aucun risque pour la fille du marchand de porcs salés. A peine si, par quinzaine, un dîner en ville leur faisait quitter le coin du feu ; encore bien que miss Lélé ne s'y rendît que par condescendance, avouant avec une sincérité un peu excessive, que ces réunions lui procuraient des bâillements spasmodiques insurmontables.

L'intérieur lui plaisait mieux. Le silence presque sépulcral qui y régnait d'habitude, ne l'accablait aucunement, pourvu que les libraires lui eussent fourni sa provision, et qu'elle eût reçu de Paris les partitions d'opéra nouvellement éditées.

Elle avait une intelligence assez cultivée et une assez haute raison pour que la solitude ne lui fît pas peur.

Ainsi, les jours passaient, se succédant à peu près identiques les uns aux autres, à cela près que, de vingt-quatre en vingt-quatre heures, la terre s'inclinant dans sa course procurait à mesure un peu plus de soleil à la zone tempérée, et, conséquemment, une température plus douce, qui permettait d'aller à l'air libre et de songer, en regardant le ciel, les coudes appuyés à la barre de la fenêtre.

Malgré tout, je ne vous dissimulerai pas que la belle Emily s'ennuyait ferme à Tourcoing. Elle ne cherchait pas du reste à se donner le change là-dessus ; car plus les mois succédaient aux mois, plus elle aspirait à ce que le procès, toujours au rôle, toujours remis à quinzaine, fût enfin appelé, jugé et terminé de façon ou d'autre.

Oh ! ce jour-là !... Avec quelle joie intime, elle se promettait d'embrasser sa tante, et, sa malle faite, de monter dans le train qui la conduirait au Havre, pour s'embarquer sur le premier paquebot à destination de New-York.

Soit intuition, soit nostalgie, la terre de France lui était dure à fouler. Sans méconnaître la sécurité parfaite qui l'entourait, elle éprouvait des impatiences indéfinies de s'en éloigner. Il eût été bien inutile de lui en demander le pourquoi.

Elle n'eût pu répondre. Est-ce qu'elle savait! Est-ce que ces impressions-là s'expliquent? Mais, de fait, je ne sais quel pressentiment exaspérait son désir de partir. Elle eût donné le bout de son petit doigt à couper, pour en être libre.

Devant le raisonnement, cela sans doute ne tenait pas une minute. Et pourtant, il y avait des heures nocturnes et solitaires, où la peur la prenait. Elle rêvait de dangers fantastiques. Des cauchemars, à n'en pas douter, des crises de nerfs, que quelques gouttes de laudanum eussent calmées, c'est bien certain.

Au matin, assise sur son lit, en buvant une tasse de café à la crême, à la clarté du jour levant, dont les rideaux de mousseline tempéraient à peine l'éclat réjoui, elle n'en doutait pas. Cependant, le temps lui paraissait bien long! Et dire que sa partie adverse venait encore d'obtenir un sursis! Ah! ces magistrats et ces prêtres! Compères et compagnons, vous savez bien!

L'appréhension latente persistait si fort, que parfois la jeune fille se sentait vaincue.

Après tout, tenait-elle tant à la succession de son oncle? Elle, point. Eh! mon Dieu! que les jésuites prissent tout, et que cela finît. Oh! oui, qu'on en finît!...

Ce fut au point qu'elle en écrivit à son père. Thomas répondit :

« Chère enfant,

» C'est ton argent; fais ce que tu voudras et

j'en ai assez pour que tu ne sentes pas la perte. Mais, est-il bien digne de tolérer la consécration d'une iniquité, d'un déni de justice, par lassitude de la lutte ? Je ne puis approuver ce manque de caractère.

» L'objet n'est rien relativement. Fais-en bon marché, abandonnes-en le profit si tu triomphes, j'y consens ; mais triomphe, et ne déserte pas de crainte que tes adversaires, non contents de te frustrer, ne disent :

» — Voyez ! cette jeune fille avait si peu confiance en ses prétendus droits, en la légitimité de sa réclamation, qu'au moment décisif elle s'est dérobée à la honte de la défaite.

» Voilà mon sentiment, ma chère fille. Néanmoins, si cela ne te touche point, et si tu t'ennuies trop, lâche tout.

» Ce serait, en fait, plutôt agréable à ton père qui t'aime, qui ne voit que toi dans tout l'univers, et qui n'aspire qu'à te serrer dans ses bras. Le plus tôt possible sera le mieux, pour

» Ton vieux

» TOM. »

— Attendons ! se dit Lélé avec un soupir résigné, en lisant cette réponse. En somme, papa a raison.

Et dominant ses impressions, elle attendit, en effet, des jours, des semaines, des mois...

Pendant ce temps, Son Altesse, monseigneur

le prince Fréder faisait, comme on dit, plus d'une école.

Et pourtant à son réveil, le lendemain de son retour au palais paternel, son humeur se trouva la plus riante du monde. Il avait dormi sept heures d'un seul somme, sans faire « bouf » ! sans ronfler, sans même se retourner dans ses draps de batiste, brodés aux coins de l'écusson grand-ducal. Tout le temps, couché sur le côté droit, le bec ouvert, les jambes ramenées sous lui en chien de fusil, il avait fait des rêves gracieux.

Quand il ouvrit l'œil, l'éclat d'un jour faux, produit par le reflet des rayons d'un soleil lymphatique, sur la nappe de neige qui couvrait le pavé, l'éblouit. Puis sa vue s'habitua à ces clartés crues et anormales, qui laissaient le bas des panneaux dans la pénombre, tandis que le plafond étincelait. En promenant un regard incertain sur ce qui l'entourait, il ressentit d'intimes et confuses émotions quasi-attendrissantes.

Ces gros meubles massifs, dont le cachet premier-empire manquait d'élégance, lui rappelaient force souvenirs d'un « autrefois » non sans charme pour lui. Le silence de cette vaste chambre à coucher poussait à la réflexion. Par la pensée, il remontait le cours du temps, et le grand feu, qui pétillait, avec quantité d'étincelles retombant en pluie magique sur les cendres, tandis que les bûches, suintant une mousse

blanche à leurs extrémités, chantaient la ballade du « chez soi », rassérenait les esprits de Monseigneur.

Que Paris, quitté par ordre l'avant-veille, lui paraissait lointain ! Et quelle misère, après tout, que l'existence qu'il y menait ! Il lui semblait que cela datât d'un grand nombre de mois. Il riait de lui-même, en se souvenant qu'il en était parti dépité, vexé comme un dindon, violet de colère impuissante. Pourquoi donc ?

En somme, quels attraits à l'existence boulevardière ? Se lever passé midi, déjeuner chez Bignon, en compagnie de « gens d'esprit » qui ont, depuis longtemps « vidé leur sac », épuisé leur répertoire farceur, et se battent les flancs sans succès, pour improviser du nouveau ; puis deux bonnes heures d'ennui formidable, employé à faire la sieste, ou à « aller voir des femmes » jusqu'au moment de monter en phaéton pour tourner, au pas, à cause de l'encombrement des « berlingots », autour du lac.

Et, après dîner, au cercle ou chez le même Bignon, avec les mêmes « gens d'esprit » qui rabâchent ; paraître à l'Opéra ou à la Comédie-Française, s'il n'y a pas une *première* affichée chez Bertrand, Koning ou Cantin, voire dans un bouiboui, ou encore au Cirque, où l'on retrouve, nécessairement, des vieilles dames de mauvaises mœurs maquillées à outrance, des boursiers, des camarades du cercle ; tout un « tout

Paris » fade, grincheux, bête « à couper au couteau », à qui les journalistes font le mauvais tour de prêter des reparties, des *mots* plus ou moins plaisants, mais toujours cyniques, qui les ravalent au rôle de bobêches méprisables autant que méprisés.

Alors quoi, minuit sonnant, rien que le baccarat du club, ou une fantaisie érotique, dont on a quelque honte un jour après, ou le banal souper au Café Anglais dont il ne résulte encore et toujours que de l'ennui ! Une vie bête !

Et dire qu'il avait failli pleurer de rage, en se voyant contraint d'y couper court. Il n'y comprenait rien, en ce moment où l'inspection de sa chambre le rendait à lui-même.

De fait, le côté « monarque » qu'il y avait en lui se réveillait peu à peu. Il se retrouvait, il se ressaisissait, et rien qu'en posant pied sur la peau d'ours qui s'étalait devant son lit, il se tint droit, ferme, majestueux, posant en face de sa propre personne.

Le prince avait reparu.

Les hommages qu'il reçut ce même jour, — hommages officiels, de tout ce qui avait charge à la cour, — le confirmèrent dans la haute idée qu'il reprenait de sa qualité. Les journaux y aidèrent. Ceux qu'on lui laissa lire du moins, car on en dissimula quelques-uns qui plaisantaient sur son retour avec beaucoup d'irrévérence.

Le grand-duc et la grande-duchesse lui firent littéralement fête, ainsi que sa sœur, l'archiduchesse Sophie.

Sophie aimait tendrement son frère. Elle s'applaudissait doublement de son retour, car, outre la satisfaction que lui causait sa présence, elle caressait l'espoir de pacifier enfin les choses, entre la princesse Catherine et lui, aspirant à lui ramener sa femme.

Mais voilà qui n'était pas facile !

La princesse Catherine était une de ces femmes du Nord, qui, en dépit d'une apparence anémique, ont une âme trempée, une volonté inébranlable.

Honnête et probe, elle avait épousé Frédérick dignement, sans amour, mais avec la ferme intention de se consacrer à lui, de s'associer à ses devoirs, de partager ses luttes.

Longtemps elle ignora les infidélités de son mari ; le soin qu'elle donnait à ses trois enfants l'empêchaient d'y voir bien clair. Le jour où la vérité lui fut dévoilée, sans pleurer plus que de raison, elle se reprit tout entière, et, se confinant dans sa fierté, elle rompit le lien d'un seul coup.

— J'ai cessé de vous plaire. Je vous rends votre liberté. Si mon fils aîné n'était pas héritier d'un trône, je me retirerais dans ma famille, avec mes enfants. Mais la raison d'Etat s'impose, et je reste. Seulement, toutes relations doivent

cesser entre nous. Vous m'avez méconnue, froissée, je ne vous le pardonnerai jamais.

Dès lors, la conduite de son mari lui fut de la dernière indifférence. Froide, austère, elle tenait à la cour la place qui convenait à son rang, mais, occupée uniquement de l'éducation de ses fils et de sa fille, elle ne se mêlait de rien.

Quand elle sut que Fréder était revenu de Paris, elle lui fit demander quand il lui conviendrait de recevoir ses enfants. Il répondit qu'il les attendait. Elle les lui amena sur l'heure.

Etrange entrevue ! Les aînés vinrent tendre le front à leur père, sans dire un mot. La petite, le voyant s'approcher, tourna la tête, et se blottissant dans le sein de la nourrice, poussa des cris stridents, de peur ou de répulsion.

Le mari et la femme ne se donnèrent même pas la main.

Le projet de réconciliation dont se berçait Sophie ne paraissait avoir aucune chance de réussite. Cependant, une semaine au plus après le retour du prince, la jeune fille n'en désespéra pas.

C'est qu'en différents entretiens, Fréder s'était montré à elle sous un nouvel aspect.

— Ma chère, lui dit-il un jour, je n'ai rien à dissimuler ou à atténuer avec toi. Crois-le donc, mes folies, mes erreurs, disons tout, mes écarts, ont leur cause première en dehors de moi. Ils sont le fait d'un découragement profond. La faiblesse avec laquelle notre père se laisse à mesure

dépouiller de l'autorité souveraine ; les empiètements, de jour en jour plus audacieux et insolents, de la classe bourgeoise ; l'approche, enfin, d'un péril social qui menace tous les Etats européens, et surtout mon impuissance à réagir, voilà les véritables raisons de ma conduite. Réduit au silence, à la passivité, mais épouvanté du spectacle que j'avais sous les yeux, j'ai tenté de m'étourdir. J'ai eu tort, Sophie. Je n'aurais pas dû désespérer. Je le reconnais et m'accuse. Cependant, rassure-toi, me voilà revenu. J'ai beaucoup vu, beaucoup réfléchi, et, que mon père m'appuie ou non, il va falloir compter avec moi. Autrefois, ma jeunesse pouvait servir de prétexte à m'écarter. J'ai mûri, j'ai pensé ; j'ai l'âge et l'expérience d'un homme, et je revendique la part qui est due à ma qualité dans les affaires du pays. Qu'on le souffre ou qu'on s'y oppose, j'ai voix au chapitre, et je ferai entendre ma parole. Tu verras !

La pauvre Sophie ne demandait pas mieux. Non pas que le « péril social » l'épouvantât fort ; c'était de l'algèbre, pour elle, mais elle eût été si heureuse que son frère brillât dans le monde, se plaçât au rang qu'il semblait ambitionner.

Cependant, elle eut beau ouvrir les yeux, attendre qu'il se montrât, qu'il fît acte d'homme, elle en fut pour sa tension d'esprit.

Fréder manifesta bien quelques velléités de se mêler de la chose publique ; il se laissa même aller à plusieurs manifestations qui eurent du re-

tentissement. Seulement, le cabinet y coupa court si fermement que Son Altesse en resta décontenancée. Quelque réclamation qu'il élevât, jamais il ne lui fut permis d'assister, fût-ce comme auditeur, aux conseils des ministres.

Les choses en vinrent au point qu'il sentit le ridicule le gagner. Ces gens, à qui il s'était promis de tenir tête, le mettaient en pénitence, comme un galopin indiscret qui parle trop haut sur ce qui ne le regarde pas. Pouvait-il supporter une situation pareille? Non, jamais! Il se résolut à un éclat.

Rien ne lui semblait plus facile. Il voyait la scène par avance. C'était superbe. D'un mot, prononcé avec cet air grandiose qu'il se connaissait bien, il écrasait tous ceux qui lui résistaient. Il le prononçait, ce mot, à la fin d'un discours sobre, mais clair, net, et d'une dignité sans égale.

Il prévoyait des tentatives de réponses; réponses déjà timides; victorieusement il en faisait justice. Comment en eût-il pu être autrement? Il se contemplait dans la glace, et son aspect l'éblouissait lui-même!

Eh bien, tout cela, qui faisait si grand effet quand il se le répétait tout seul, il fallait l'aller dire à son père. Quand? Tout de suite? Non, demain. Aujourd'hui, il y avait dîner de gala; le moment serait mal choisi. Demain donc. C'est décidé.

Pas encore. Le lendemain, on donnait à chas-

ser à un royal voyageur, de passage pour une semaine, dans la principauté. Eh bien, à huitaine, comme on dit au Palais.

En attendant, Fréder ne pouvait se garder d'essayer, pour voir, l'effet de ses fameux arguments. Il détaillait son discours, il en débitait des parties, à ses amis, qui approuvaient, vous pensez comme ! Aussi, par légère gloriole de donner la mesure de l'intimité dont les honorait Son Altesse, allaient-ils colporter, — en confidence, parbleu ! — tout ce que Fréder leur avait confié sous le sceau du secret.

Tant et si bien qu'un beau matin, l'aide-de-camp du grand-duc, se présentant par ordre, à l'appartement du prince-héritier, lui apporta, respectueusement, l'invitation de ne pas sortir de chez lui.

Quoi donc ! le mettait-on aux arrêts !

Une heure après, le grand-duc, lui-même, vint trouver son fils.

— On me rapporte, de différents côtés, dit-il, que vous devez provoquer une explication décisive entre nous. Me voilà. Parlez.

Fréder aurait dû être enchanté. Pourtant le trouble le prit.

Dame ! là aussi, la mise en scène était changée, les rôles étaient intervertis. Néanmoins, acceptant la bataille, il commença de débiter son affaire.

Il ne put poursuivre bien loin. Son père l'arrêta d'un geste.

— Il suffit, dit-il. Je vois par ce début, que les rapports qui me sont parvenus relatent la vérité. Je sais la suite. Ma réponse sera courte.

Fréder, si mortifié qu'il fût de se voir ainsi couper la parole — et remarquez : juste au plus bel endroit de sa harangue ; alors qu'il semblait prendre du champ pour lancer le mot irrésistiblement écrasant de sa période ! Fréder n'osa pourtant pas tenir tête.

— Que mon règne vous paraisse misérable, continua le grand-duc, il se peut. Mais vous n'êtes rien dans l'Etat, et je vous enjoins de vous tenir en silence à votre place. Pour le surplus, vous voudrez bien attendre de m'avoir succédé.

Le jeune homme n'y put tenir.

— Permettez ! fit-il.

— Rien ! répliqua vivement son père. Vous n'avez qu'à obéir à votre souverain. J'ai conscience de ma responsabilité, et, pour n'avoir pas étudié le gouvernement dans les cabarets, en compagnie de gens sans mœurs, pour n'avoir pas affligé votre mère de déportements indignes, je crois y voir aussi clair que vous.

Si la part d'autorité que je dois vous transmettre ne vous paraît pas suffisante, vous serez libre alors, de chercher à l'augmenter au risque de pousser vos sujets à s'égorger dans les rues. Pour moi, jamais, entendez-vous, jamais je ne

m'exposerai à une telle horreur, et j'entends descendre au tombeau dans un linceul qui ne soit pas souillé du sang de mon peuple.

Le grand-duc sortit là-dessus.

Quand la porte se referma sur lui, il fallut un moment à Fréder pour secouer l'étourdissement qui paralysait ses facultés mentales.

Puis, rendu à lui-même, il entra dans une colère homérique. Bouffi de rage, l'œil injecté, la bouche contractée, il se répandit en injures et en menaces.

Certes, il gouvernerait autrement quand le sceptre lui viendrait aux mains ! On s'en apercevrait dès le premier jour, et les sales bourgeois, dont son père avait la coupable faiblesse de subir la pression, feraient bien de se tenir en repos.

Ah ! Dieu ! ce n'est pas lui qui s'arrêterait à ce que son linceul fût maculé de sang ! Le sang de qui ? De rebelles, d'énergumènes, d'anarchistes, *partageux*, nihilistes, etc.?... Voilà-t-il pas un joli sang ! La milice aidant, il mettrait bon ordre aux folies pernicieuses de cette populace ; troupeau d'imbéciles, dont les chefs seraient, tout d'abord, *bouclés* et claquemurés, dans quelque bonne forteresse. On verrait si la cellule et les haricots rouges n'en auraient pas vite raison !

Jour de Dieu ! mes amis, quelle revanche, ce jour-là ! Quand donc se lèverait-il ?

Là était le point délicat. Quand ?

Rien que se le demander avait une portée pis

que grave. Autant compter les jours de son père. Mais non ! il ne s'agissait pas du père ou de sa mort. Il s'agissait d'un souverain trop débonnaire, dont la politique menaçait de désagréger le pouvoir.

En politique, les principes priment tout, comme vous savez. Eh ! qu'il vécût tant qu'il voudrait ce père, mais que le monarque insuffisant disparût. On veut ou l'on ne veut pas sauver la société, que diable ! Le sentiment n'a rien à faire là dedans. L'hydre de l'anarchie ! — la hideuse hydre de l'anarchie, — commande aux personnes sacrées (c'est-à-dire marquées par « le doigt de Dieu » — c'est bien connu !) de dominer les affections naturelles, afin de gouverner la plèbe et de contraindre le petit monde au respect de l'autorité divine.

Assurément, Fréder ne souhaitait pas la mort prématurée de son père ; assurément, il eût eu en horreur l'idée de le faire disparaître par un crime, bien que l'expédient soit assez conforme à la tradition royale. Mais enfin, à défaut d'une bonne épidémie, ou de quelque maladie constitutionnelle qui, par un coup du sort, enlèverait le prince régnant, un revirement d'opinion, une intrigue de cour, un mouvement populaire ne pouvaient-ils ôter la couronne à ce souverain trop scrupuleux et trop bonasse pour la planter sur la tête d'un gars capable de remettre toutes choses à leur place ?

Parti de là, il rêvait je ne sais quel vague complot. Ah ! par exemple, cette fois il serait discret ! Il s'en garderait, des mouchards paternels ! Tous les propos tenus par lui ici et là, en ces derniers temps, ils les avaient rapportés ! Eh bien, qu'il régnât, on verrait un peu de quelle belle destitution il saluerait le préfet de police dès la première heure de son avènement !

Hélas ! on n'en était pas encore là. Les moyens manquaient pour le quart d'heure. En dépit de sa révolte intentionnelle, il fallait bel et bien garder les arrêts, avec un officier en sentinelle à sa porte.

Ah ça ! pour combien de temps le tiendrait-on en chartre privée ? Pouvait-il recevoir, lire les journaux, correspondre ?

C'est inouï, vous m'avouerez ! Un prince du sang, un futur grand-duc régnant, pour tout dire : une Altesse, mise au pain sec dans un coin ! Il n'y manquait qu'un pensum.

— Un comble ! répétait-il en riant... en riant jaune et du bout des lèvres, pâlissant de temps à autre, sous l'effort de spasmes d'amour-propre blessé, qui lui valaient des étourdissements.

Comme la lassitude commençait à le prendre, on lui apporta une lettre timbrée de Paris. Elle était de son camarade le marquis de Villeré. Elle disait :

« Mon illustre et royal ami,

» Le prononcé du jugement entre ta complice, la tendre Hortense de Maurlex, et son digne mari, vient d'être rendu.

» Ils triomphent tous deux, et tous deux perdent également.

» Monsieur gagne, en cela que la nichée lui est adjugée, — ce dont il se soucie fort peu.

» Madame gagne, en ceci qu'elle n'a pas un sou de capital à constituer à son époux, condamnée seulement à fournir une pension, non à lui, mais à leur progéniture.

» Quant aux dépens et aux honneurs de la guerre, on les leur partage très exactement.

» Je serais fort embarrassé de te dire au juste qui des deux fait le nez le plus long. L'heure du courrier m'empêche d'aller mesurer.

» Je tiens avant tout à ce que tu saches que cette sotte affaire est finie, et que, dans la quinzaine, tu pourras, sans inconvénient, fouler de nouveau notre asphalte, pour la plus grande satisfaction d'un tas de personnes sensibles, que leurs créanciers tourmentent vilainement.

» En hâte,

» Le plus affectueux des laquais de

» Ta seigneurie,

» Oscar, marquis de Villeré. »

Ce jeune homme était gai ! C'est du moins ce qu'en pensa Fréder.

En tout cas, la nouvelle lui mit du baume en

l'âme et fit diversion à ses rages impuissantes.

Du premier coup, il entrevit une échappatoire et se sentit soulagé.

En somme, il lui devenait bien plus commode de sauvegarder sa dignité en face des autres et de lui-même.

On est en colère. On dit: — « Je me vengerai, je mettrai le feu aux poudres, je comploterai, je ferai tout sauter en l'air ! ah ! l'on va voir le gaillard que je suis !... »

Et puis, le calme revenu, force est de remarquer qu'on s'est donné là une diable de besogne ! Se venger, passe ; ça va bien ! Mettre le feu aux poudres, oui ; mais encore convient-il de préparer la mine de façon à ce que les éclats de ce qui doit sauter ne vous retombent pas sur le nez.

J'incline à croire que si Samson s'était méfié de l'écrasement qui l'attendait en renversant les colonnes du temple, il eût laissé les Philistins en paix.

D'autre part, à moins de conspirer tout seul, c'est se préparer bien de la tablature que de se confier à un tas de gens !

Cependant on se l'est juré avec énergie ; on s'est promis de montrer son « caractère. » Peut-on s'en tenir là ; s'avouer qu'on n'a fait que crier des mots, durant une crise nerveuse ? Piteux !

Tandis que, si une porte de sortie s'ouvre tout

à coup, autre affaire ! D'excellentes raisons s'improvisent sur-le-champ.

— La lutte serait trop terrible, se dit-on en s'efforçant de frémir. C'est l'auteur de mes jours que je combattrais. Oh ! qu'il en coûte à mon cœur rien que d'y penser ! ... Non ! J'ai dit tout ce que ma conscience et mon patriotisme me dictaient. Remettons-nous-en à la grâce de Dieu. Pauvre pays ! (ce « Pauvre pays » fait toujours le meilleur effet) — je t'abandonne à la fatalité de tes destinées, prêt, quand même, au jour marqué par la Providence — la Providence est de même en situation — au jour où je serai ton guide, à te ramener dans la bonne voie et les saines traditions.

Sur quoi, l'on soupire profondément.

Fréder n'y manqua pas. Or la profondeur de ce soupir lui donnant la mesure d'un chagrin auquel il eût été anti-patriotique de succomber, il changea son fusil d'épaule et décida qu'il serait grand, digne et urgent, en premier lieu, de s'en étourdir, en allant recommencer la « fête » dans la capitale du monde civilisé.

La solution du retour à Paris paraissait à Fréder non seulement agréable, mais facile. On devait s'applaudir d'un départ qui débarrassait tout le monde.

Sur le moment, il écrivit dans ce sens à son père. Il pensait qu'aussitôt ses arrêts seraient levés, et même qu'on lui faciliterait les moyens

de s'éloigner en lui fournissant un prétexte officiel.

Tout le lendemain, silence absolu.

Il allait écrire de nouveau, et cette fois de la bonne encre, quand le valet annonça le chef du cabinet, ce premier ministre qu'il vouait aux dieux infernaux.

En le voyant pénétrer chez lui, le prince, dont le sang reflua violemment au cœur, se leva, raide, pâle, impertinent, et, sans répondre au salut, d'ailleurs sommaire de l'homme d'Etat :

— Je ne sache pas vous avoir fait demander, lui dit-il avec brusquerie.

— Aussi, répliqua tranquillement le ministre, est-ce au nom du conseil que je me présente.

— Et que me veut le conseil ?

— Le conseil, d'accord sur ce point d'ailleurs avec votre auguste père, demande à Votre Altesse de vouloir bien aller passer quelque temps dans son château de Grunwald.

— Ah ! ah ! on m'exile ! fit le prince avec un dédaigneux sourire. MM. les libérâtres ont donc bien peur de moi.

— Votre Altesse se fait là une fausse idée.

— Comment l'entendez-vous, monsieur ?

— Comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Altesse et, selon mon habitude, le plus simplement qu'il m'est possible, croyant qu'il serait au-dessous de moi de procéder par allusions ou sous-entendus.

— Soit ! fit Fréder. Au surplus, monsieur, je n'ai que faire de vos professions de foi. Répondez-moi donc simplement, puisque la simplicité est dans vos habitudes. Si je refuse de m'exiler, qu'adviendra-t-il ?

— Nous viendrons à cela tout à l'heure, répliqua le président du conseil ; car j'ai à compléter d'abord ma communication.

Sans prendre garde au froncement de sourcil du jeune homme, il poursuivit :

— En la résidence où Votre Altesse aura la bonté de se rendre, et où elle pourra organiser des chasses et donner des fêtes...

— C'est charmant ! s'écria Fréder. Continuez, de grâce.

— Dans cette résidence, Madame la princesse Catherine, accompagnée de ses enfants et de sa maison, consent à faire les honneurs du château, et Son Altesse l'archiduchesse Sophie a désiré se joindre à elle.

— Assez ! s'écria Fréder. Dites à mon père que je veux le voir.

— Votre Altesse a des messagers pour cet office dans sa maison. Qu'elle me permette de me renfermer dans les attributions de ma charge.

— Eh bien ! il est, je crois, dans ces attributions de me fixer sur la proposition que j'ai faite officiellement de retourner en France. Ma lettre a été communiquée au conseil ?

— Dès hier, monseigneur. Aussitôt, on a télégraphié à Paris. La dépêche reçue va contre le désir exprimé. Les causes premières...

— Laissons les formes officielles. Le gouvernement français a souhaité mon éloignement, en raison d'un procès. Ce procès est jugé maintenant.

— Oui, mais l'une des parties a interjeté appel. C'est à recommencer.

— Bien ! fit le prince. Je comprends. Pour le surplus, monsieur, je réfléchirai, et dans vingt-quatre heures on aura ma réponse. Allez.

Sur cet « allez ! » le ministre, qui s'inclinait pour saluer, se redressa de toute sa hauteur.

— Vingt-quatre heures, sans plus ! fit-il.

Et il sortit.

La pauvre Altesse en resta ébaubie.

Puis, avec une lucidité singulière, ce futur monarque apprécia, pour la première fois de sa vie, sa véritable situation. Sans colère, mais avec un étonnement extrême, il se demanda si on ne l'avait pas trompé en lui mettant en tête des prétentions que rien ne sanctionnait en apparence.

— Ah ça ! se dit-il naïvement, il n'est donc pas vrai que nous soyons des êtres à part, supérieurs au surplus de l'humanité ? Nous n'avons donc pas, de droit divin ou autrement, une majesté hors de conteste, un prestige inné qui oblige les autres à plier devant nous ? Nous ne

sommes donc pas, enfin, sacrés par une émanation d'en haut qui nous assujettit la masse? En ce cas, pourquoi nous élever dans des idées fausses ? Pourquoi nous préparer des désillusions, des déceptions, à tout prendre inutiles, troublantes et mauvaises ?

Il ne parvenait pas à comprendre la susceptibilité de ce ministre, en se voyant congédier par un « allez ! » que Fréder estimait tout simple et naturel, de la part d'un prince à « un homme » quelle que fût sa charge. Celui-ci ne sentait donc pas la différence ; ou bien se rebellait-il contre le principe ?

Fréder ne savait que prononcer. Cependant en dépit de sa majesté, il lui fallait obéir aux ordres de ce bourgeois en place. C'est lui qui le confinait dans ses appartements, lui qui l'exilait, lui, enfin, qui exigeait la présence de Catherine et de Sophie à Grunwald, afin qu'il ne pût s'y produire de scandales galants.

— Ainsi ! se disait-il, blessé dans son orgueil, c'est ça une altesse !

Mais au fait (il y songeait tout à coup), la majesté de son père était-elle en bien meilleure attitude ? Le grand-duc n'essuyait-il pas des humiliations tout aussi rudes ?

Et de nouveau il se dit :

— C'est ça la souveraineté ! Comme mon père, mon tour venu de régner, j'aurais à compter avec ces hommes de rien, à m'incliner devant le vote

d'un ramassis d'individus sortis des basses classes ! Il faudra peut-être, comme aujourd'hui, qu'ils me parquent dans tel ou tel château, que je leur soumette mes résolutions, que je leur laisse réglementer jusqu'à ma vie intime ? Ma foi, non ! Cet abaissement me répugne. Sans le principe du « bon plaisir », la royauté n'est qu'une fiction misérable. Je suis trop fier pour descendre au rôle d'exécuteur passif des résolutions de hasard d'une majorité tantôt blanche, tantôt rouge. Maître ou rien, pas de moyen terme ! La fonction de roi constitutionnel ne saurait me convenir : bon pour les femmes !

S'animant à mesure, il arpentait son cabinet en vociférant des injures à l'adresse du conseil et du Parlement.

Cependant, quelle solution ?

— Ah ! ciel, bien simple, j'abdique !

Abdiquer ! A vrai dire, Fréder ne supposait pas qu'il n'eût qu'à faire son paquet et prendre le train. Le moins qu'on lui dût, c'était une dotation honorable : des rentes, pour appeler les choses par leur nom.

Mais qui sait ? Ces va-nu-pieds d'hier, aujourd'hui députés, sénateurs, ministres, etc., étaient bien capables de les lui marchander, comme des goujats. Il y avait quantité de juifs dans « le tas ! » Tous gens assez dépourvus de « sens moral » (il entendait le mot à sa façon) pour le

planter là, comme un saint jean, sans sou ni maille.

Il importait de prendre garde à cela ; diable ! Voyez-vous son Altesse réduite à gagner sa vie, ou seulement à compter, obligée d'écrire sa dépense comme un vulgaire particulier !

D'ailleurs, abdiquer, c'était laisser le champ libre à la partie adverse, donner gain de cause à la Révolution, reculer devant la fameuse « hydre de l'anarchie. »

Subsidiairement, il lui parut qu'il y aurait là, une sorte de défection, de lâcheté.

Mieux valait faire bonne contenance ; attendre l'heure de saisir le sceptre, et, du premier moment, s'en servir, comme d'un balai, pour nettoyer la place de toute cette... (excusez son expression, il ne lisait que les journaux du « meilleur monde ») pour balayer, dis-je, toute cette *fripouille* démagogique, qui s'attache aux flancs des rois comme une vermine à écraser !

Ah ! que son père lui faisait pitié, avec son scrupule de s'envelopper d'un linceul que le sang de son peuple ne souillât pas ! Stupidité pure ! Idéalité d'une âme molle, inférieure à sa mission. Que le moment vînt de lui succéder, on verrait si le fils partageait les pusillanimités paternelles.

Mais, encore une fois, quand viendrait-il ce moment ? Quand sonnerait l'heure de l'avènement de Fréder ? Sa soif de vengeance la lui

montrait bien éloignée. Le dépit lui troublait le cerveau de pensées, dont il ne parvenait pas à se défendre.

Le souvenir d'une crise de goutte, qui avait mis le grand-duc en passe grave, se présentait à l'esprit du jeune homme sous les couleurs d'une espérance. Certaines pages d'histoires consignant la disparition subite et mystérieuse de quelques czars, se retraçaient de nouveau en tableaux fantastiques, à son imagination enfiévrée.

Haletant, la sueur froide au front, frissonnant et les yeux hagards, il se débattait en vain contre les fantômes d'une sorte de délire maladif. Il avait envie de crier, d'appeler au secours, de se lever pour ouvrir la fenêtre, afin d'aspirer un air rafraîchissant. Sa volonté, paralysée, torturée, le laissait là, inerte, muet, la gorge étranglée, comme fou, le regard attaché sur une rosace du tapis, dont le dessin figurait des spectres tournoyant dans une mare de sang qui l'éclaboussait.

La princesse Catherine, en entrant brusquement, rompit le charme odieux dont le malheureux ne pouvait se dépêtrer.

Un moment, il la contempla avec une stupéfaction hallucinée, et machinalement il lui demanda ce qu'elle voulait.

— Je viens prendre vos ordres, répondit-elle. Permettez-vous que je vous suive ou vous rejoigne, avec vos enfants, à Grunwald ?

Rappelé à la réalité, Fréder eut un sourire amer.

— Des ordres ? fit-il. C'est moi qui en reçois, madame. Oui, j'en reçois, et force est de m'y conformer... jusqu'à nouvel ordre du moins !

Elle voulut répliquer. Il la devança.

— Pour vous, dit le prince, ne consultez que vos convenances. Tous liens sont anéantis entre nous ; je vous laisse libre.

— Mon devoir est de partager votre exil, répondit Catherine. Du moment que vous ne me le défendez pas, je tiendrai votre maison là-bas.

L'archiduchesse Sophie était entrée sur ces derniers mots.

Elle vint à sa belle-sœur, lui entoura la taille de son bras, puis, tendant la main à Fréder, elle s'efforça de l'attirer tout doucement.

— Rendez-moi heureuse, dit-elle, esquissant un sourire qui contrastait avec l'humidité de ses paupières. Oubliez et embrassez-vous !

Il y eut un silence plein de gêne glaciale, puis Catherine fit un pas vers son mari et lui tendit son front.

Quand S. A. le prince Frédérick-Antoine se retrouva seul, je ne sais quelle fausse honte le rendit piteux à sa propre estimation. Puis, comme nous éprouvons le besoin de légitimer nos actes et nos revirements d'idées, par des raisons, bonnes ou mauvaises, mais à tout le moins

spécieuses, il se demanda si, tous comptes faits, les choses n'étaient pas mieux ainsi.

Bah! la lassitude était trop grande aussi ! D'ailleurs, de ses divagations de rébellion poussée à l'extrême, il lui restait encore une fois dans l'esprit, un sentiment de peur qui l'obsédait.

Eh bien ! oui, il cédait. La lutte entraînait trop de difficultés, trop d'énergie à dépenser, et des conséquences tragiques auxquelles son tempérament et ses habitudes répugnaient.

Capable d'un coup de tête, sous l'empire d'un éclat de colère, la paresse le prenait vite, si l'on n'en finissait sur l'heure.

Comploter, préparer tout un plan de conjuration, c'était si compliqué pour lui ! La trahison des complices, la délation des faux frères, et la diable de police à déjouer, que d'affaires, mon doux Jésus !

Au surplus, qui sait ! Qui peut dire si la Providence (elle ne pouvait manquer d'entrer en scène) n'avait pas décrété ces épreuves pour des fins insondables ! Voyons, là, entre nous, n'y eût-il pas eu folie à aller contre ses desseins ! C'eût été une sorte de sacrilège. Tandis que s'en laver les mains, en disant avec piété : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » était bien plus orthodoxe et surtout plus commode.

Comme il en était là de ses réflexions philosophiques, on lui apporta son courrier.

Dans le tas des paperasses qui jonchaient le

plateau d'argent, sur lequel on les lui présentait, il aperçut une enveloppe couleur chocolat-clair, dont le mignon chiffonnage le fit tressaillir.

Il le saisit, rompit vivement le cachet et lut :

« Si son Altesse, monseigneur le prince Fréder honore d'un reste de souvenir une de ses plus humbles servantes, il pourra la rencontrer, hôtel de Manchester, sur la plage, à Ostende.

» Qui en serait enchantée ? C'est :

» Sa complice affectionnée, et aucunement repentante,

» HORTENSE. »

Le visage du prince s'illumina d'un sourire triomphant.

Puis, serrant nerveusement le chiffon de papier dans ses doigts crispés :

— Eh bien ! s'écria-t-il, ravi, la voilà, la vengeance !

VI

Aussitôt après avoir pris son parti, sur lecture de la lettre de la baronne Hortense de Maurlex, le prince appela son domestique.

Un bon gros père de cinquante-trois ans, ce valet. Un Français de Toulouse, malin comme un singe, sous un aspect bonasse, et doué d'un esprit de ressource d'autant plus actif, que la plus élémentaire notion du bien et du mal lui manquait absolument.

Avare jusqu'à la filouterie, retors comme un avoué de Normandie, sans ombre de scrupule, il se sentait fort, par cela surtout, qu'à l'extérieur,

on l'eut pris pour un naïf, un simple et timide homme.

Vieux garçon, détaché de tous liens naturels, il aimait les vices de son maître, qu'il *savait* sur le bout du doigt.

Friand de batailles ténébreuses, il entrait dans le jeu de son Altesse par dilettantisme d'intrigue. Fréder pouvait tout lui proposer. Plus c'eût été canaille, plus le Toulousain se serait piqué de réussir.

— Que désire monseigneur? demanda-t-il en se présentant sur un coup de sonnette.

— Panserade, lui dit le prince (c'était le nom du valet), t'amuses-tu ici ?

Panserade sourit.

— Juste autant que son Altesse, dit-il.

— Si nous filions ?

— Avec plaisir, monseigneur.

— Tu sais que je suis aux arrêts ?

Panserade sourit de nouveau.

— Quand votre Excellence veut-elle partir ? fit-il.

— A quelle heure y a-t-il un train pour la Belgique ?

— A minuit et quart.

— Peux-tu t'arranger pour que je le prenne ?

— C'est mon devoir.

— Comment faire ?

— Tout simple.

— Dis voir.

— Monseigneur, traversant la salle des Etats, voudra bien descendre l'escalier d'honneur. Une fois en bas, il ouvrira la petite porte des huissiers et se trouvera dehors. Le temps est beau, le pavé sec. Son Altesse gagnera à pied les abords de l'embarcadère. Là, je lui remettrai son billet de place, avec son bulletin de bagages, et, la conduisant par la gare des marchandises, j'aurai l'honneur de la mettre en wagon avant tous autres voyageurs. Si Son Altesse daigne tenir son chapeau rabattu sur ses yeux, les conducteurs du train ne la reconnaîtront pas. D'ailleurs, voyant que Monseigneur n'occupe pas un wagon-salon, ils se feront scrupule de trahir son incognito.

— Bien, fit le prince. Cependant, il y a impossibilité d'enlever les malles du palais sans éveiller l'attention ?

— Ce détail me regarde. Les magasins de la ville ne ferment qu'à dix heures. Votre Excellence trouvera tout ce qu'il faut dans d'autres malles, au débarqué.

— Tu pars avec moi ?

— Autant vaudrait envoyer votre itinéraire à la police.

— C'est juste.

— Pour moi, je resterai ici, j'essuierai l'orage. Après quoi, faisant semblant de me tenir pour congédié, je me retirerai ostensiblement dans ma maison de campagne. Un temps passé, si

monseigneur veut bien me faire connaître ses ordres par une annonce dans le *Times*, à l'initiale P, je m'empresserai de le rejoindre, sans qu'il y ait inconvénient pour personne.

Ainsi dit, ainsi fait. A minuit et quart le train s'ébranla, emportant Fréder.

Nul incident jusqu'à la frontière. Mais là tout parut perdu, par le fait d'un fonctionnaire subalterne.

Il était cinq heures du matin. Le soleil déjà levé, éclairait crûment les êtres et les choses. A la dernière station de la principauté, la douane opérant une visite générale, tous les voyageurs devaient quitter leur place et attendre, dans une salle, que les *gabelous* eussent fait leur office.

En descendant sur le quai, le prince se trouva nez à nez avec le chef de la police locale.

Du premier coup d'œil, celui-ci reconnut l'auguste héritier présomptif. Or, une circulaire confidentielle de la division centrale ordonnait de s'opposer à ce que Son Altesse quittât le territoire.

— Monseigneur, fit le policier, en se découvrant, j'ai la vive contrariété de m'opposer à ce que Votre Altesse poursuive son voyage.

— J'en suis au regret, répliqua sèchement Fréder, mais je vous déclare que je passerai outre à votre consigne.

Le fonctionnaire joua sa place du coup.

— Je supplie Votre Altesse d'abandonner cette résolution.

— Et pourquoi donc, monsieur ?

— Parce qu'il m'est commandé d'assurer le respect de la loi.

— Et comment, je vous prie ?

— N'importe comment, Monseigneur.

— Vous oseriez m'arrêter ?

— Mes instructions m'y contraignent formellement.

— Même par la force ?

L'homme fit un signe affirmatif, qui pouvait cependant ressembler à un salut.

Fréder voulait encore douter.

— Je suis curieux de voir cela, dit-il.

— Monseigneur persiste ?

— Vous le verrez bien, fit le prince en lui tournant les talons.

Le policier fit un geste. Cinq agents en bourgeois approchèrent, et, le couvre-chef à la main, entourèrent leur futur souverain.

Fréder, blême d'humiliation, leva sa canne sur celui qui lui faisait face.

— Monseigneur, s'écria douloureusement le commissaire, je vous en conjure, ne résistez pas. Nous devons obéir aveuglément, nous sommes des soldats.

Fréder, frappé de l'accent du policier, fit l'effort de se dominer.

— Au fait, dit-il d'un ton dédaigneux, ce

n'est pas à vous, en effet, qu'il convient de m'en prendre. Mais puisque vous avez des ordres, j'exige que vous les exécutiez dans toute leur rigueur. Nous verrons ensuite. Allons! mettez-moi la main au collet, car, je vous le répète, si peu que vous me laissiez de liberté, j'en userai pour continuer ma route.

Il n'y avait qu'un témoin à cette scène, le chef de la gare.

C'était un homme de cinquante ans, veuf, dont les enfants suivaient leurs études dans un collège. Il approcha du commissaire, et, très ému, lui dit tout bas :

— Si vous devez arrêter le prince, mon appartement est à sa disposition.

— Soit! fit le commissaire. Je prie Monseigneur de me suivre.

— Je n'en ferai rien, répondit vivement Son Altesse, si l'on ne fait au moins, le simulacre de m'appréhender au corps. Je veux que la main d'un argousin salisse mon habit!

Le commissaire jeta un coup d'œil au brigadier des agents.

Celui-ci posa un doigt de sa main gantée sur l'épaule du prince, en prononçant le sacramentel: « Au nom de la loi, je vous arrête. »

Fréder ne fit plus ombre de résistance.

On entra dans les bâtiments de la gare. On monta un étage, et le prisonnier fut installé dans une sorte de salon.

— Rédigez votre procès-verbal, dit Fréder au commissaire. Je veux le lire et le signer.

Le fonctionnaire s'exécuta.

Puis, toutes choses régularisées, le policier sortit en plaçant, avec quelque ostentation, un agent en faction sur le carré, devant la porte de l'appartement.

Sur quoi, revenant à son cabinet, il passa dépêche sur dépêche en chiffres, par le fil électrique.

Un seul télégramme lui fut répondu, et en langue vulgaire.

Ce télégramme ne portait qu'un mot, qui le fit pâlir d'abord. Puis, ayant réfléchi un moment, il prit son chapeau, parut sur le quai au moment où le train des voyageurs reprenait sa marche vers la Belgique, et serrant la main du chef de gare :

— Merci, dit-il. Je vais chercher des ordres à la sous-préfecture.

La sous-préfecture était séparée de la gare par un ruban de route de sept kilomètres. Une heure trois quarts pour s'y rendre. Au bas mot, vingt-cinq minutes de conférence avec le sous-préfet, puis une heure trois quarts pour le retour.

Le chef de gare en fit mentalement le calcul ; en tout, trois heures cinquante-cinq minutes, durant lesquelles le commissaire serait absent.

— Bon ! se dit-il.

Il conduisit le policier au dehors, le vit

monter dans un cabriolet et lui souhaita bon voyage.

Il grimpa alors à son appartement.

— Monseigneur, dit-il au prince avec émotion, dans dix minutes j'expédie un train de marchandises qui, moins d'un quart d'heure après, aura passé la frontière. Si vous voulez partir, je vais vous apporter un costume d'employé. Vous monterez dans la guérite du garde-frein, et vous serez libre.

— Je suis touché de votre offre, répondit Fréder. Mais vous serez révoqué.

— La place est de minime profit, monseigneur. Je me caserai aisément à l'étranger à de meilleures conditions. Au surplus, il ne s'agit pas de moi.

— Mais, reprit encore Fréder, il y a un factionnaire à la porte.

— Du grand escalier, oui; mais l'escalier de service est libre.

Monseigneur parut rentrer en lui-même, peser le pour et le contre, mettre sa dignité en balance avec sa frénétique envie de reconquérir sa liberté.

Tout à coup, il sourit, et tendant la main au chef de gare :

— J'accepte, dit-il. Donnez-moi votre nom.

— Son Altesse m'honorerait en ne l'exigeant pas, répondit doucement l'employé.

Fréder fut presque ému d'un désintéressement qu'il n'avait guère rencontré jusque-là.

Emu, mais plus encore étonné de voir une de ces *petites gens* se compromettre de gaieté de cœur, avec autant de simplicité.

D'ailleurs, il songea qu'il lui serait facile, un jour, de retrouver son homme et de lui marquer sa gratitude.

Le costume de garde-frein fut vite endossé. Puis, sur les indications du chef de gare, son Excellence descendit sur le quai, traversa les voies, et après un semblant d'inspection sur les wagons, monta dans la guérite indiquée.

Le cœur lui battait un peu.

Mais qu'était-ce, auprès des appréhensions du chef de gare qui favorisait son évasion.

Celui-ci ne vivait plus. Les mains enfouies dans ses poches, pour en dissimuler le tremblement, la bouche sèche, les narines serrées, le visage verdâtre, il arpentait le quai d'une allure fébrile.

Une seule idée en tête : quand viendrait le moment de donner le signal du départ ?

Il s'en fallait de trois minutes. Oh ! la dure attente ! Combien longues à passer, ces secondes qu'il comptait aux battements de ses artères ! Son regard se brouillait, la sueur lui coulait du front. Il se crispait.

Enfin la troisième minute s'écoula !... Ouf !...

De la main, il fit un geste nerveux. La ma-

chine siffla pour demander la voie à l'aiguilleur. Un son de cornet à bouquins répondit bientôt.

Puis, nouveau coup de sifflet de la machine ; un silence, suivi de la formidable toux de la vapeur, s'échappant du cylindre, dans la cavité de la cheminée.

Le train démarrait !

Le malheureux chef de gare rentra précipitamment dans son cabinet.

Là, seul, épuisé, il se laissa choir sur son fauteuil de cuir à oreillettes et faillit perdre connaissance, sous le coup d'un refoulement subit du sang au cœur.

Presque aussitôt une nouvelle et douloureuse crainte le saisit. Le prince n'était pas encore hors d'atteinte. Il fallait un quart d'heure environ avant qu'il eût passé le poteau frontière. S'il allait se produire un retard, un accident, on ne sait quoi ?

L'inquiétude fait admettre toutes les suppositions de contretemps.

D'autre part, qu'allait dire, qu'allait faire le commissaire à son retour, en apprenant la fuite de son auguste capture ?

La notion du temps échappa bientôt à l'employé. Une sorte de lassitude engourdie l'empêcha de penser.

Tant et si bien qu'à l'annonce d'un nouveau train, il se leva brusquement, comme un homme qui s'éveille.

Il regarda l'heure. Dieu merci ! le prince était libre !

Quant au commissaire, on avait le temps de se préparer à le recevoir. Tout au plus, devait-il à présent prendre congé du sous-préfet.

Bravement le bonhomme sortit de son cabinet. Mais au premier pas sur le quai, il devint livide.

Le commissaire de police était là.

Comment cela se pouvait-il ?

Il n'eut pas le loisir d'y réfléchir, car le policier l'apercevant, vint droit à lui, et lui tendant la main :

— Ah ! mon cher, lui dit-il, vous m'avez tiré une terrible épine du pied !..

— Moi ? fit le chef de gare, plus mort que vif. Comment ?

— En faisant filer le prince.

— Qui vous dit que j'aie ?...

— J'ai tout vu.

— Ah ! vous?...

— Il était très bien en graisseur.

L'agent du chemin de fer restait étourdi.

Pourtant il se méfiait encore. Le commissaire ne lui tendait-il pas un piège en vue de lui arracher un aveu ?

Sans doute, l'autre pénétra sa pensée, car, lui passant le télégramme laconique, reçu en réponse à ses dépêches chiffrées :

— Voyez, dit-il, vous comprendrez.

On l'a dit, le télégramme ne portait qu'un mot :

« Maladroit !... »

— Le diable vous emporte ! fit le chef de gare. L'émotion rentrée est capable de me mettre au lit.

— Une promotion d'avancement vous guérira vite, fit le commissaire en riant.

Le surlendemain, le marquis Oscar de Villeré recevait la lettre suivante, dont le style peu princier, ne laissa pas de le frapper, malgré l'habitude qu'il en avait :

« Ostende, le 12 juillet.
« Hôtel de Manchester.

« Cher ami,

» J'en avais mon sac. J'ai tout lâché. Ah ! là, vrai ! ils m'embêtaient trop ! Je te conterai ça à ton arrivée ici, car tu vas venir, n'est-ce pas ? J'ai besoin de toi.

» Je me suis sauvé de la souricière à l'improviste, emportant une somme d'argent qui ne pourra durer longtemps, et toi seul peux aller là-bas parlementer en mon nom, sur la question financière. Je t'attends.

» Seulement, pour dépister les mouchards à papa, j'ai pris ton nom.

» Me voilà ton frère, si tu veux bien ; frère aîné ou cadet, à ton choix ; mais pour le moment Frédérick de Villeré, gros comme le bras.

» Viens vite. Quelque précaution que je prenne, tu penses bien qu'on finira par me découvrir, et que le gouvernement du cousin Léopold, ne refusera pas plus que le cabinet de France, de m'expulser avec tous les honneurs dus à mon rang.

» Arrive, je te dirai mes intentions pour éviter la scie de retourner là-bas. J'ai tout un plan.

» Tu ouvriras les négociations, et pendant ce temps on me laissera tranquille.

» Vite, ta valise, et viens retrouver

» Ton

« FRÉDER.

» *P. S.* — Une nommée Hortense t'envoie ses urbanités. »

Quarante-huit heures après l'envoi de cette lettre, Oscar, le vrai marquis de Villeré, descendait à l'hôtel de Manchester.

Le soir même, quittant avec lui le Casino, Fréder lui exposait ses idées, et le constituait son plénipotentiaire.

— Mon cher, dit-il, tu commenceras par déclarer de la façon la plus formelle, qu'il est au-dessus de mes forces d'assister, plus longtemps en spectateur muet, à la débâcle de l'autorité paternelle. Je l'ai essayé par déférence ; mais le chagrin m'étrangle et je ne puis répondre de mon indignation. Plus je l'étoufferai, plus le risque d'un éclat grandira ; plus on pourra redouter,

enfin, quelque protestation violente, en parolos ou en actions, juste au moment où l'on me croira acclimaté. Par là, je blesserais mon père; je lui créerais des difficultés. Autant vaut éviter le danger. Qu'en dis-tu ?

— Va ! va ! fit Oscar. L'argument est présentable. Il n'y a que la conclusion qui importe.

— Comment ?

— Godiche ! Ton père et ses ministres ne tiennent pas plus que toi à ce que tu séjournes là-bas. Seulement si, après ce bel exposé, j'ai à dire : « Donc, donnez-nous beaucoup d'argent pour que nous continuions de *faire la fête* », je me méfie du résultat de ma négociation.

— Il ne s'agit pas de *faire la fête*, reprit le prince. Aussi bien, j'en ai mon compte. Si je ne visais qu'à reprendre mon train passé, je ne te dérangerais pas. Mes revenus personnels y suffiraient au besoin, et tu crois comme moi, qu'on ne laisserait pas ma signature en souffrance.

— En ce cas ?...

— Ecoute.

Fréder parut un instant se concentrer, et le prenant d'un ton quelque peu grave :

— Mon cher Oscar, dit-il, l'ennui m'a fait réfléchir, fût-ce malgré moi, et je t'avoue que la vie parisienne, dont j'ai sans doute abusé, ne m'attire plus. D'autre part, c'est en toute sincérité que je déclare éprouver de la tristesse et de la peur, à voir ce qui se passe là-bas. De jour en

jour, l'élément bourgeois et populacier empiète sur le pouvoir du grand-duc : de jour en jour, le souverain se laisse entamer dans ses prérogatives. La position devient humiliante à un degré insoutenable...

— Ah ! diable ! fit Oscar, tu m'as donc fait venir pour causer politique ? Est-ce que nous allons conspirer ?

— Nous n'allons pas conspirer, mon ami, et je t'ai appelé afin de te parler uniquement de moi.

— J'aime mieux ça.

— Mon cher, reprit Son Altesse, le jour où je succéderai à mon père, ce jour-là, oui, nous causerons peut-être politique. Je serai forcé d'en faire, et si tu en as le goût, nous arrêterons, je te le jure, la marche de la décomposition sociale, à laquelle le grand-duc n'oppose aucune barrière. Cela, je le veux. Seul ou avec d'autres, je l'entreprendrai coûte que coûte ; dussé-je entrer en lutte ouverte avec la nation tout entière, dussé-je y laisser ma couronne et ma tête !

— Tu es grand ! fit Villeré goguenard.

— Ra lle tant que tu voudras, cher ami. Tu verras, en ce temps-là, qu'il n'y aura pas toujours sujet de rire !

— Tant pis ! Mais nous n'y sommes pas.

— Par bonheur ! puisque je ne suis pas en situation de me mettre à l'œuvre.

— Ah ! ça, voyons, s'écria sérieusement le marquis, toi, bon vivant, philosophe au bon sens

du mot, tu aspires à te donner tout ce tracas? Au lieu de te laisser vivre comme un bon chrétien, doté, puissant, aimé, recherché, adulé, tu veux te mettre une telle besogne sur les bras? Tu es donc fou? Qu'est-ce que ça te fait, tout ça? Ton peuple veut se gouverner lui-même. Eh! Seigneur! bon débarras! Il veut voter, ton honorable peuple; il veut envoyer aux assemblées, des gens, tantôt malins, tantôt naïfs jusqu'au suprême du comique; il veut confectionner ses lois et consentir ses impôts! Eh! bêta, laisse-le donc faire; pourvu qu'il les paie et que tu en aies ta part!

Quand bien même tu parviendrais par tes efforts à imposer bonheur et prospérité à tes sujets, tu sais bien qu'ils préféreront être malheureux par leur fait. Laisse donc tout ça! Ce sont des imbéciles qui veulent patauger; eh bien! qu'ils pataugent. Regarde-les de ta fenêtre, et les pieds chauds, le ventre libre, des louis en poche, de gais camarades dans ta manche, fais-toi du lard en leur riant au nez.

— Non! répliqua vivement Fréder. Jamais je ne subirai le partage de mon autorité légitime avec des manants parvenus, des ergoteurs de bas étage, des fils de croquants et de laquais, dont le contact me répugne. Non! je ne tolèrerai pas que la noblesse du pays où je règnerai, soit réduite à un rôle effacé. Non! encore, je ne subirai pas la tutelle de gens dont le père aura été de mes fournisseurs!

Si c'est la bataille, bataillons ! Le rôle de roi-soliveau ne saurait suffire à ma taille ; je m'y sens à l'étroit ; je veux mes coudées franches ; je suis né le maître, et le maître je vivrai, ou je m'engloutirai sous les ruines d'un effondrement général !

Le prince croyait produire un grand effet sur son ami, car le son de sa parole l'avait échauffé ! Mais Oscar était un sceptique.

— Sans parler de Charles Ier, répondit-il avec une indifférence frappante, et pour me circonscrire dans l'histoire de mon pays, Louis XVI, avant toi, s'est essayé à la résistance contre l'opinion publique des fils de ses fournisseurs et autres croquants, manants, laquais, etc. On lui a coupé la tête. Charles X s'est mis en travers du mouvement ascensionnel de ces « gens-là », et il a été obligé de filer comme un lièvre, devant l'émeute. Louis-Philippe, porté au trône par un escamotage, a été destitué, comme un directeur de banque, dont les actionnaires n'approuvent pas la gestion. Quant à Napoléon III, sa déconfiture est encore trop récente pour que j'aie à te la rappeler...

— Eh bien ?... demanda Fréder.

— Eh bien ! fais ce que tu voudras ; car, pour moi, je m'en soucie comme de ça ! Si tu succombes, je te pleurerai un bon moment, c'est sûr, et tu peux compter de ma part sur un discours très correct, où je dirai, en tenant mon

mouchoir à la main, que tu étais le plus aimable viveur des deux mondes. Cependant, permets une observation à ma sollicitude. Si tant est que le diable te possède, au point de ne pas reculer à faire étriper tes partisans et toi-même, au nom de principes que je tiens absolument (excuse ma franchise) pour démodés, encore faudrait-il te recommander à tes fidèles, (qui y engageront un enjeu considérable !) par des titres de quelque poids. Ta naissance peut compter à leurs yeux, je l'accorde ; mais est-ce assez pour les entraîner au combat? Si tu n'as pour les éblouir que tes succès galants, ta maëstria à l'escrime, ta supériorité incontestée à conduire un attelage pur sang, je pressens de l'hésitation de leur part.

Le prince se taisait.

— Je t'aime beaucoup, Fréder, ajouta le marquis, et je serais, à tout le moins, très contrarié du mal qui pourrait t'advenir. Aussi m'enhardirai-je à te mettre les points sur les *i*. Résister aux envahissements de la démocratie me plaît certainement. Tu le veux, et je t'approuve ; je fais plus encore, je t'admire... je t'admire, dans la mesure de mes moyens et de ma méfiance générale. C'est pourquoi je te prie de souffrir que je te fasse entendre le langage de la vérité.

— Dis ! fit le prince, avec une nuance d'impatience, qu'Oscar saisit fort bien, mais dont il voulut ne tenir aucun compte.

— Ma chère Altesse, reprit-il, je te le déclare,

en ami, ton prestige ne me paraît pas en rapport avec les nécessités de l'entreprise. Tu as de l'*estomac*, j'en suis certain. Une fois embarqué, tu iras jusqu'au bout, quel qu'il soit, et, crois-le, avec ou sans conviction, je suivrai ta fortune. Mais, entre nous, rien que pour ta correspondance et tes proclamations, pour les harangues à lire en public surtout, précautionne-toi d'un secrétaire diplômé qui sache sa langue, l'histoire, un peu de législation, et généralement tout ce qu'on exige d'un bachelier ès lettres.

Fréder était pâle et tremblant, comme un malade dont le chirurgien sonde la plaie.

Oscar regretta sa franchise, mais dans l'impossibilité de battre en retraite, il exagéra la brutalité.

— C'est que, mon auguste ami, il est assez souvent visible que tu as mal profité des leçons de ton précepteur. Tu es ignorant comme une carpe, et il t'échappe parfois des pataquès volumineux. Encore une fois, pardonne à la probité de mon cœur. Vois-tu, Fréder, quand on fait son bilan, pour entreprendre une opération chanceuse, il est de la dernière imprudence de négliger le compte « profits et pertes », l'article « non-valeur ».

— Concluons, fit sèchement le prince. Tu me désapprouves et me refuses ton concours? Est-ce cela ?

— Tout le contraire ! Je suis à toi de corps et

d'âme. Toutefois, je voudrais te voir mieux armé avant de risquer l'aventure d'un branle-bas dont l'issue m'inquiète pour toi !

— Eh ! s'écria Fréder, c'est bien parce que j'en sens de même la nécessité que je t'ai fait venir. D'ailleurs, il ne s'agit pas, pour l'instant, de livrer bataille. Il faut simplement s'y préparer.

— Bien ! Mais par quel moyen ?

Ce fut le tour de Fréder de se camper en face d'Oscar, et fièrement il lui dit :

— Mon cher, veux-tu faire le tour du monde avec moi ?

— Le tour du monde ?

— Oui.

— En touriste ?

— En prince héritier présomptif.

Oscar daigna approuver.

— Ça, fit-il, ce n'est pas bête ! D'abord, les voyages forment le cœur, c'est bien connu. Et puis, ça clôt un chapitre dans ta vie. Le *cocodès* enraie, l'homme sérieux apparaît. Seulement, il faudrait une étiquette à cette partie de plaisir, par exemple : un but scientifique.

— Naturellement !...

— Tu y avais songé ? fit le marquis avec une surprise un peu bien impertinente. Réparation ! Ah ! Diantre ! Quoi ! de toi-même, tout seul, comme un grand garçon, tu as compris que, pour six à huit mille francs, un bon fort en thèmes, pris à bord, fournira le rapport final, que tu

seras censé avoir rédigé?.. Ah ! mais je te fais mes excuses, dis-donc ! Tu deviens pratique. Décidément, si l'on ne t'a pas soufflé, c'est malin ! Tu pars, tu disparais ; tu envoies des dépêches, des extraits de journaux, lettres, notes, relations, qu'on publie dans la partie officielle du *Moniteur* de là-bas, et te voilà transfiguré. Au retour, joie de ton peuple, fêtes, feux d'artifice, réception des grands corps de l'Etat, discours, bouquets, distributions de croix, etc. Allons ! ça y est ! Encore une fois, c'est malin ! Je suis ton homme. Quand partons-nous ?

— Doucement ! dit gaîment le prince, qui fit semblant de ne pas sentir la raillerie. Il faut d'abord le consentement de mon père.

— Trop heureux, ton royal père ! Sois-en tout-à-fait convaincu, mon prince.

— Celui du cabinet...

— Ravi de se débarrasser de Ton Altesse, l'excellent cabinet !

— Un vote des Chambres...

— Pourquoi faire ?

— Et l'addition ?

— C'est juste !

— Tu penses bien que je ne puis voyager comme un particulier. Il faut un yacht, un équipage, une maison, des délégués de nos Instituts scientifiques...

— Et un bon cuisinier ! Ne néglige pas le bon cuisinier !

— Tu en embaucheras un à Paris, dès que tu auras fait agréer mon projet.

— Moi?

— Toi, oui, sans doute. Voilà l'objet de l'ambassade dont je veux te charger.

Son Altesse poursuivit avec complaisance :

— Dès demain, tu te mets en route. Tu vas droit à mon père. Tu lui dis... tout ce que ton imagination te fournit. Tu lui démontres l'impossibilité, pour moi, de continuer à mener une existence oisive, dont le moindre inconvénient est de me pousser à « l'abus des plaisirs, » de compromettre ma personnalité, de... de...

— Je vois ça d'ici. Continue.

— Cela établi, tu lui fais part de mes intentions...

— Il y applaudit. Ta mère pleure, ta sœur est enchantée, ta femme respire. Ça va tout seul. Continue, va, va !..

— Alors, tu dis mes conditions.

— Le yacht...

— L'état-major.

— Les délégués des Instituts.

— Et le bon cuisinier!

— Sur quoi...

— Sur quoi, reprit Oscar en interrompant son ami, sur quoi le chiffre de la somme à payer se dessine et...

— Et?

— Et l'on fait la grimace.

Fréder parut inquiet.

— Tu crois ? demanda-t-il.

— Ça ne fait rien ! continua le marquis. On y arrivera. Il faut qu'on y arrive ! Je plaiderai jusqu'à extinction de salive. Je démontrerai qu'un refus équivaudrait à te replonger dans la noce, jusqu'à provoquer des troubles de famille, désastreux pour l'avenir de la dynastie.

Ah ! cher ami, ne crains pas que je reste court. j'en ai pour des mois avant d'arriver au bout de mon rouleau. Je demanderai audience au conseil ; je verrai sénateurs et députés ; je promettrai sinécures et décorations à tout le monde, et je subventionnerai quelques journaux. Je réponds du succès, je te dis. Toutefois, si l'on me demande des garanties, lesquelles offrirais-je ? Puis-je aller jusqu'à promettre qu'avant l'embarquement, tu passeras un temps quelconque à la cour et que tu embrasseras ta femme devant tout le monde ?

— Ça, c'est dur ! fit le prince en riant. Mais enfin...

— Assez ! s'écria le marquis. Je pars demain matin.

— Bien ! répliqua Fréder. Pourtant si contre toute raison, tu te heurtais à un refus, ne dévoile pas le lieu de ma retraite.

— Pas si bête !

— Car, en ce cas, je m'embarque en simple

passager pour l'Amérique, dont on ne pourra *m'extrader*, et j'attends les événements.

Comme Oscar allait répéter qu'il répondait du succès, la femme de chambre de l'hôtel heurta légèrement à la porte, entra sur la permission qui lui en fut donnée, et remit à Fréder une carte pliée sur laquelle, au dessous de son nom gravé, Mme de Maurlex avait tracé, au crayon :

— « *Je m'ennuie.* »

— Faisons-la lever, proposa Oscar ; j'ai faim, nous souperons.

— Bonne idée, répondit le prince. Viens avec moi.

— Dans sa chambre ?

— Puisque tu es mon frère.

— Je n'y pensais plus, dit Villeré. Mais au fait, si tu pars, que vas-tu en faire, de la bonne Hortense ? Est-ce que tu l'emmènes ?

Le prince sourit, puis avec un léger haussement d'épaules :

— T'es bête ! fit-il.

Il n'avait pas été question une seule fois de l'Américaine, cette miss Lélé, dont, à son départ forcé de Paris, le prince avait l'imagination si éblouie. Il y avait déjà si longtemps de cela : des mois ! Fréder et son ami n'y pensaient pas plus que, sans doute, elle ne songeait à eux.

Après de nouvelles conférences, où la mission de l'ambassadeur fut définie en détail, on se sépara.

Le marquis s'embarqua le matin. Mme de Maurlex, contrainte de rentrer à Paris, prit le train du soir.

Le prince resta seul à Ostende.

En attendant les premières nouvelles, il observait une grande prudence, évitant le Casino, où l'on eût pu le reconnaître. Après tout, le marquis pouvait échouer dès le premier jour, se briser à un parti pris inébranlable.

En ce cas il importait qu'on ignorât la résidence de Fréder, qui, à aucun prix, ne voulait retourner là-bas, dans les conditions de sujétion auxquelles il venait de se dérober.

Son plan était fait, en prévision de cette éventualité.

Sur l'avis que lui ferait parvenir Oscar, il filerait immédiatement en Angleterre, rappellerait Penserade, qui savait où trouver de l'argent, et, réduisant son état-major à ce seul serviteur, il prendrait le steamer de New-York.

Après, on verrait.

Mais, telle hâte qu'il eût d'une solution, il ne comptait pas recevoir de message avant huit grands jours.

Aussi, par souci de son incognito, multipliait-il les précautions. Oscar devait toucher Paris avant tout, faire un crochet ou deux dans le chemin, et n'aborder la principauté que par le sud. Les lettres, sous triple enveloppe, suivraient le

même itinéraire en sens contraire. On s'interdisait l'usage du télégraphe.

En dehors de la plage et du Casino, Ostende n'offre guère de distractions. Par bonheur le prince aimait la navigation de plaisance.

Une barque à demi pontée, élégamment gréée, se trouva à vendre. Fréder l'acheta, et, embauchant un pilote en retraite avec son mousse, il chercha à tuer le temps en explorant la rade. Il barrait adroitement, et une fois ou deux, rencontrant des amateurs du pays, il s'amusa à faire la course.

Le cinquième jour, comme il arrivait au quai, pour monter dans son embarcation, le pilote, qui l'attendait, lui dit :

— Monsieur fera bien de ne pas s'éloigner à l'ouest.

— Pourquoi ?

— Il y a là-bas un nuage mauvais.

— Vous avez peur ?

— Oh ! non ! fit simplement le marin. La barque tient bon. Mais si le vent s'élève, il n'y aura pas moyen de résister au courant du large qui se produit à marée haute, et nous obligera à passer la nuit en mer, à moins d'aborder à Dunkerque ou à Calais.

— Bien ! fit Fréder, nous appuierons à droite.

On hissa la voile et l'on vogua.

Ainsi que l'avait annoncé le pilote, la brise se fit sentir bientôt si bellement qu'il fallut prendre

des ris. Puis le tonnerre gronda. Le flot grossit peu à peu et le ciel se couvrit de toutes parts.

Ici et là, les bateaux de pêche prenaient ostensiblement leurs précautions. Les uns, serrant la toile, fermant les écoutes, jetaient l'ancre, attendant que la bourrasque passât. D'autres, toutes voiles dehors, se faisaient chasser par l'orage et gagnaient la haute mer, tandis que les pêcheurs de la côte manœuvraient pour rentrer au port.

— Imitons-les, rentrons, dit Fréder.

Poussée par la rafale, l'embarcation cinglait à bonne vitesse, et, bien que la mer commençât à se déchaîner, le danger ne menaçait pas de façon inquiétante.

Seulement, il fallait avoir l'œil attentif, et éviter un faux mouvement de barre.

Tout à coup, une saute de vent se produisit, avec une violence inouïe, et les vagues poussées de côtés opposés, se heurtèrent comme des bataillons dans la mêlée.

— Veillez à vous ! s'écria le pilote.

— Je n'en peux plus, répondit le prince. Remplacez-moi au gouvernail.

Il n'exagérait pas ; ses forces s'épuisaient, et puis il éprouvait une émotion qui le troublait un peu.

Jamais il ne s'était vu en telle passe, bien que, sur la Manche et la Méditerranée, il eût essuyé plus d'un grain. Mais cette fois la tempête dé-

passait l'ordinaire. Le vent, le fracas des masses d'eau déferlant les unes sur les autres, produisaient un tapage déconcertant, et la barque avait des soubresauts terribles.

Enlevée comme un bouchon au faîte d'une vague, quand on croyait redescendre, elle s'élevait encore sur une autre vague plus haute et plus furieuse, puis tout semblait manquer, et l'on se sentait couler dans un ravin liquide, un trou dont les parois se rapprochaient avec une vitesse vertigineuse, comme si elles dussent se rejoindre au-dessus de nos gens.

— Buvez un coup d'eau-de-vie, fit le pilote, et couchez-vous au fond. Nous sommes juste au centre du tourbillon ; je ne réponds pas qu'une lame ne nous passe sur le dos. Tenez-vous bien, monsieur.

Fréder suivit le conseil.

Il n'avait pas très peur. Le bateau, pourvu d'un demi-pont qui faisait boîte d'air, ne risquait guère de couler bas. Le danger, c'était de se faire rouler par un paquet de mer, ou d'être arraché de la barque, enlevé par le flot.

Etendu à l'avant, cramponné aux agrès, le prince contemplait ce déchaînement et se paraissait singulièrement diminué. Sa qualité d'altesse faisait maigre figure à ses propres yeux mêmes, en ce moment.

Le pilote impassible et déterminé, l'œil au guet, la main prompte et sûre, lui semblait doué

de supériorités auxquelles, en dépit de toutes origines royales, il ne prétendait pas atteindre.

Il s'apercevait mesquin, misérable ; il réduisait sa grandeur à des proportions infimes. Le caractère conventionnel de son « Excellence » ravalait son orgueil natif à d'humbles proportions. Une sorte de philosophie s'imposait à sa conscience.

Lui qui, de la meilleure foi, se croyait « marqué au front » par le fameux « doigt de Dieu » pour commander à un peuple, à une foule houleuse de créatures intelligentes et viriles, il se voyait à la merci d'un élément absurde et brutal, dont les forces se dérobaient à son vouloir, à sa prétendue mission.

Comment un être créé, soi-disant, pour dicter la loi à l'humanité, se trouvait-il sans action sur la matière ?

L'inquiétude, née de l'instinct de conservation, l'entraînait à divaguer, à accumuler des réflexions saugrenues, qui lui paraissaient d'une élévation étonnante.

Toutefois, la notion du temps écoulé le ramena à la réalité de la situation. Il y avait des heures qu'on luttait. Pour quel résultat ? Où était-on ? Où en était-on ?

Il le demanda.

— Monsieur, répondit le pilote, le plus sage est de renoncer à rentrer à Ostende. La contrariété du vent, en nous forçant à louvoyer, nous permet à peine de nous maintenir à la même

place, en dépit du courant qui nous entraîne, et je vous avoue qu'à mon tour je suis fatigué.

— Ah ! diable ! fit son Altesse.

— Il y a à choisir, répliqua le marin : nous relayer toute la nuit à la barre, pour perdre le moins possible de terrain, afin de profiter de la marée basse, qui nous aidera à gagner Ostende, vers neuf heures du matin, ou donner dans le vent et relâcher au pis-aller à Calais.

Fréder réfléchit un instant.

Le séjour de la France lui était toujours interdit. Mais il y avait force majeure ici. D'ailleurs, le nom sous lequel il dissimulait sa personnalité suffirait à le faire tolérer, sinon des jours, du moins des heures ; car, fût-il reconnu, un fonctionnaire subalterne prendrait le temps de demander des ordres, pour couvrir sa responsabilité, avant d'agir.

— Au petit bonheur ! se dit-il.

Puis au pilote :

— Laissons-nous mener à Calais, mon brave. Et puisque vous êtes fatigué, rendez-moi la barre, en me disant ce qu'il faut faire.

— Très simple, reprit celui-ci. Cédez au courant, vent arrière. En deux ou trois petites heures, nous serons en vue de la jetée. Là, je reprendrai la conduite, et vous pourrez dîner tranquillement à la table d'hôte de l'hôtel de l'Amirauté.

Une heure et demie durant, Fréder gouverna, selon les indications du pilote. C'était facile,

quoique l'obligation de couper les lames menaçantes, le tînt en éveil et le contraignît à des crochets, dont le moindre inconvénient était de l'écarter de son chemin.

Le centre du syphon, rencontrant un courant atmosphérique à l'ouest et des brises de terre, inclinait au nord. La mer se calmait légèrement.

A un moment le pilote, s'accrochant aux drisses, se hissa au tiers de la hauteur du mât. Puis, attendant que la barque gravît une forte vague, il regarda à gauche.

— Stop ! s'écria-t-il vivement. Laissez-moi la barre. Avant une demi-heure, nous serons à terre.

En effet, le prince distingua bientôt, par échappées, le phare d'une longue jetée ; puis de gros navires marchands à l'ancre ; puis des youyous à vapeur, dansant éperdument sur l'eau tourmentée ; puis enfin des bouées. On approchait.

— Nous sommes à Calais ? demanda-t-il.

— Non, à Dunkerque.

A cet instant, la barque plein vent-arrière, doubla les grosses poutres de l'estacade, au haut de laquelle l'homme de vigie, entouré de quelques vieux matelots, héla le pilote d'un hurrah joyeux. Alors une vague énorme, soulevant les voyageurs, les lança doucement sur une nappe presque unie. Ouf !... On en était sorti !...

— Eh *ben!* fit le marin, maintenant que c'est fini, vous pouvez vous vanter, monsieur, de revenir de loin ! Je ne suis pas novice ; mais, nom de nom ! j'ai cru plus d'une fois que notre affaire était faite !...

Quand on aborda à l'un des escaliers de l'avant-port, la demie de cinq heures sonna à la tour carrée du carillon, dont les clochettes écorchèrent quatre mesures d'une polka.

En dépit de son surtout imperméable, le prince sentait l'humidité jusqu'aux moelles. Il prit, dans le demi-pont, une valise légère, la confia au mousse, et grimpant l'escalier gluant comme un chat sauvage, il se dirigea vers l'intérieur de la ville.

Place Jean-Bart, il n'eut que l'embarras du choix entre les hôtels. Vingt minutes après, il descendait à la table d'hôte de l'un d'eux et faisait le plus grand honneur au menu.

Pour avoir changé de vêtements et de linge, après une toilette sommaire, il n'éprouvait aucune fatigue. Le café pris, un cigare allumé, il gagna la sortie, et resta un moment, indécis, sur le pas de la porte.

Que diable pourrait-il bien faire à Dunkerque ? Le pays lui était tout à fait inconnu. *On ne va pas* à Dunkerque. Le *high-life* ignore cette station balnéaire, si tant est qu'on prît des bains de mer en cet endroit bizarre, ce qu'il ne savait point.

Il pensa, faute de mieux, à se rendre au théâtre. Mais, au fait, y a-t-il un théâtre à Dunkerque ?

Arrêtant un maître d'hôtel au passage, il le lui demanda.

— Certainement, monsieur, répondit celui-ci. On y joue tous les genres : opéra, tragédie, comédie, opérette, et même des ballets. Seulement...

— Seulement ?

— Seulement, le théâtre est fermé en été.

— Voilà ma chance ! pensa Fréder.

La perspective de se coucher à neuf heures, après avoir parcouru les deux cents pas qui constituent la rue à boutiques de la ville, le chiffonnait. A la rigueur, il se rabattait sur l'achat d'un roman nouveau qu'il lirait dans son lit, à l'agaçante clarté de deux bougies, jusqu'à ce que le sommeil vînt. Expédient médiocre, à tout prendre. Il n'aimait point la littérature, ce cher prince, il en bâillait à l'avance.

— Il n'y a donc pas un endroit où l'on puisse passer la soirée, dans votre maussade pays ? demanda-t-il de nouveau.

— Pardonnez-moi ! répondit le domestique. Il y a, ce soir, représentation dramatique au Casino.

— Au Casino ! fit Fréder, soulagé. Vous avez un casino à Dunkerque ?

— Pas à Dunkerque même. Mais à Rosendaël-lès-Dunkerque.

— C'est un voyage à entreprendre, alors?

— Un voyage d'un petit quart d'heure par le tramway. Monsieur n'a qu'à traverser la place. De l'autre côté de la statue de Jean-Bart il apercevra les voitures, et s'il y a encombrement dans la première, bien sûr il se placera dans la seconde. A cette heure-ci, l'administration double le service.

Au moment de s'élancer, le prince s'arrêta.

— On va en toilette? fit-il interrogativement.

Le maître d'hôtel l'examina, puis avec un sourire satisfait :

— Monsieur est très bien comme il est, répondit-il.

Fréder eut la chance de monter dans le premier tramway qui arrivait de la gare, en débouchant par la rue de la Justice. Il dut se tenir debout sur la plate-forme, il est vrai. Mais il y gagna de ne pas jeter son cigare.

Le vent ne soufflait plus si rudement; cependant la queue de l'orage se faisait sentir. D'épais nuages, courant éperdus, s'égrenant en route, comme les dentelles blanches d'une folle fille qui gambade le long d'un sentier bordé de buissons épineux, obscurcissaient le ciel.

La voiture arriva sur le quai, le longea à peine deux cents mètres, obliqua à droite, dans une rue sombre, vers le milieu de laquelle s'é-

levait une chapelle noire, pavoisée du haut en bas de banderolles et de drapeaux multicolores, hommages des marins à une vierge de leur connaissance ; après quoi on passa les fortifications.

Là, des fossés profonds, dont la marée basse laissait à nu la vase salée ; puis une plaine d'où s'élevaient des tourbillons de sable pulvérisé, qui aveuglait et retombait en pluie sur les vêtements.

Enfin, on s'arrêta, après avoir déraillé trois fois, comme il arrive en moyenne à chaque parcours.

Le prince mit pied à terre. Autour de lui, l'obscurité, avec de rares becs de gaz. Le silence, rendu plus profond par le ronron lointain de la mer, retirée, à deux kilomètres.

Sous les pieds, du sable mouvant dans lequel on enfonce jusqu'à la cheville.

D'abord il crut à une mystification.

— Où çà Rosendaël ? Où donc un casino ?

— Suivez ces personnes, lui répondit le cocher du tramway.

Le prince se mit à leur remorque, s'attendant à tomber dans quelque baraque improvisée, ouverte aux quatre vents, close de toile et éclairée lugubrement de lumignons fumeux, comme en une foire de banlieue.

Une sorte de passerelle en planches lui facilita la traversée d'une place de sable mouvant. Puis

le terrain se raffermit. On passa une grille. On traversa un jardin. Bientôt Fréder aperçut une haute construction noirâtre, que l'obscurité rendait quasi-fantastique. Il monta trois marches et pénétra dans un vestibule exigu, au fond duquel un monsieur triste, blotti dans un comptoir, interrompit son somme pour lui réclamer trente sous, en échange desquels il lui présenta un carré de carton poinçonné.

Le prince tira une porte double et se trouva tout à coup dans un grand salon octogone, très joliment décoré.

Sur la droite, sous une sorte de galerie circulaire, dont les colonnettes soutenaient un dôme, deux pianos.

Du même côté, une porte vitrée très éclairée, donnant accès dans la salle de spectacle.

En face, un vitrage laissant voir la mer, au-delà d'une terrasse spacieuse.

A gauche, une salle à manger de deux cents couverts, où des garçons nombreux accomplissaient leur service.

Enfin, dans un pan coupé, une autre porte, ouvrant sur une seconde terrasse, couverte celle-ci, où des habitants de l'hôtel achevaient de prendre le café en fumant.

La représentation n'était pas commencée. Le prince consultait l'affiche.

Ce soir-là on jouait le *Joueur de flûte*, d'Hervé, en lever de rideau, et la *Victime*, d'Abraham

Dreyfus, par l'élite de la troupe, la directrice en tête : Mme Van Dyck. Un régal !...

En attendant le commencement de la repré-tation, le prince s'installa à une table, demanda du pale-ale et alluma un second cigare.

D'abord, il contempla la mer, reconnaissant au jugé l'endroit où il avait failli plus d'une fois, dans la journée, se faire engloutir par la vague furibonde. Puis il regarda autour de lui, cherchant à se définir le caractère des baigneurs de cet endroit, à peu près inconnu de la *gomme* orthodoxe.

Quelques Anglais, serrés en groupes compacts, baragouinant le langage baroque, dans lequel, devant les étrangers, ils font semblant de se comprendre.

En majorité, des Flamands de Belgique et du nord de la France : gens de Lille, Valenciennes, Douai, Hazebrouck, Avesnes, Tourcoing, affligés d'un rauque accent et de tournures de phrases inconsidérées, où le *savez-vous* typique revient nombreux comme des virgules.

De parisiens, pas le plus mince échantillon, sans pourtant que le *gommeux* fasse défaut. Mais un *gommeux* local : commis d'armateurs dunkerquois, qui enregistre, à la journée, le pétrole, la marne, les bois de Suède, etc., et la nuit venue, pommadé, reluisant, bague au doigt, épingle à pierre à la cravate, *épate* les populations d'un *chic*, comme l'on dit, *énorme !*

Ajoutez à cela, des familles du crû ; bon bourgeois, attifés à la bonne franquette, qui bâillent dès neuf heures, à se crisper la margoulette ; mais qui combattent la somnolence par vague espoir de trouver gendre ou bru pour leurs enfants.

Dans cet honnête casino, on valse « à la papa », quatre fois par semaine, jusqu'à l'heure indue de minuit moins un quart, à cause du tramway, dont l'administration, sévère, mais juste, ne saurait prêter les mains à des écarts abracadabrants, que le curé de Saint-Eloi ne manquerait pas de stigmatiser en chaire le dimanche suivant.

Pour Fréder, Dunkerque et Rosendaël étaient d'ores et déjà jugés. Que le temps se remît un peu, et, dès le lendemain matin, quitte à louvoyer sept heures, il rentrerait à Ostende.

Comme il se le promettait de nouveau, un homme, traversant la salle de billard, arpenta la terrasse couverte en agitant une cloche. Cela voulait dire que la représentation théâtrale allait commencer.

Anglais, Flamands, gommeux se levèrent afin de gagner les chaises retenues.

Le prince les laissa prendre les devants. Son cigare n'était pas achevé. De sa place, il entendait les ritournelles au piano de l'accompagnateur, les notes aiguës des virtuoses que le

grondement lointain de la marée montante accompagnait en mineur.

Et ses espoirs en étaient bercés ; il se voyait à bord du yacht grand-ducal, parcourant les pays lointains. Il rêvait de réceptions officielles, de l'autre côté de l'équateur, d'explorations dans les terres, de chasses aux fauves, et même d'aventures où la galanterie se mêlait au pittoresque dans une proportion agréable.

Et puis, il imaginait le retour à la principauté. Comme la situation changeait ! Ce n'était plus un simple prince héritier, alors. Il se sentait drapé dans un prestige, que la foule subissait d'enthousiasme, poussant des « vivats ! » applaudissant, prodiguant des marques « d'amour au futur souverain.

Il éclipsait *papa*, en attendant de lui succéder en le pleurant tout juste, comme un fils qui n'est pas autrement affligé de chausser les souliers héréditaires et de devenir « le maître ».

Le bon jeune homme oublia l'heure, à se conjouir, à se délecter ainsi, en son for intérieur. Tant et si bien que le *Joueur de flûte* achevé, les spectateurs revinrent sur la terrasse couverte.

D'un œil distrait, il les regarda s'écouler de la rotonde qui, au jour de spectacle, est comme l'antichambre de la salle de théâtre.

Tout à coup, ses yeux s'élargirent démesurément, en apercevant deux femmes parmi les groupes.

Elles se donnaient le bras et marchaient isolées. L'une était mûre, bourgeoise jusqu'au bout des ongles ; l'autre...

L'autre, c'était l'Américaine.

— Miss Lélé !...

La vue de la belle Emily bouleversa les idées de son Altesse, comme un coup de foudre.

— Ah ! se dit-elle, elle est ici !

Et tout se brouilla dans son esprit, au point que malgré l'effort de volonté qu'il fit pour réfléchir, il ne put que répéter son exclamation :

— Elle est ici !...

Une seule chose lui parut claire, à ce moment, c'est qu'il n'y avait plus aucune raison, pour lui, de retourner à Ostende.

— Ah ! elle est ici ! se dit-il une troisième fois. Eh bien !... Eh bien !... restons ici, parbleu !

VII

Il y avait, une fois, comme disent les anciens contes, un homme qui, après avoir fait fortune dans la construction des bateaux, se retira des affaires, et, sur le premier moment, se tint pour infiniment satisfait de n'avoir plus qu'à se tourner les pouces.

Quand il les eut tournés de droite à gauche et que la fatigue l'en prit, il les retourna, à peu près le même nombre de fois, de gauche à droite. Après quoi, son inaction lui pesa.

Lui, si actif autrefois, il gémit de n'avoir plus rien à faire. La paix dont il jouissait, et à la-

quelle il avait si longtemps aspiré, lui parut maussade.

Plus d'horizon. Rien autour de lui, qu'un brouillard terne, fastidieux, assommant. Ses activités sans emploi lui valurent des fourmillements dans les articulations, et le spectre de l'ennui le poursuivit jusque dans son sommeil.

Il essaya de le tromper en se faisant menuisier amateur, forgeron, charpentier, peintre, maçon. Il s'éreinta ; mais pour avoir usé ses forces corporelles, il n'en fut pas quitte. Le cerveau réclama ses droits.

A quoi diable s'occuper ?

C'est à Dunkerque qu'il avait fait « son affaire ». C'est à Dunkerque qu'il prit sa retraite.

Un jour, qu'échappant à l'étreinte morale des quatre murs de son salon solitaire, notre homme était allé droit devant lui, fuyant la ville, trop étroite à son gré, il passa les fortifications et arriva dans les dunes désertes.

Un endroit désolé. Du sable, et rien que du sable, amoncelé par le vent d'est, dans lequel la jambe s'engravait jusqu'à la moitié du mollet. A peine quelques bruyères chétives au fond de vallées exiguës, creusées entre deux monticules mouvants, et où de petits lapins s'esbaudissaient sans risques.

Quatre lieues carrées de pays en ces lamentables conditions. De l'espace perdu, improductif, laid, bête !

Pourtant, au pied de ces dunes, stériles, une plage superbe, par les dimensions, la sécurité, la finesse du sable, s'étendait uniforme et lointaine.

Il poussa une idée à cet homme : transformer cette non-valeur, lui faire rapporter de gros profits.

Les premiers à qui il s'en ouvrit lui rirent au nez, ceux du moins que le ciel avait doués de bonne humeur ; car, pour les autres, ils le regardèrent avec un peu d'émoi et se dirent entre eux :

— Pauvre monsieur ! La tête déménage. Lui, jadis, si intelligent ! On ferait bien de pousser ses enfants à le faire interdire, sinon enfermer ; il va dilapider leur patrimoine !

— Quel dommage !

— Son compte est fait ! Il est fini !

Et ceux qui ne savaient que dire, ajoutaient philosophiquement :

— Ce que c'est que de nous !

On ne l'appela plus *monsieur*, on dit : « le père M... »

Père, il l'était ; mais fini ? Que non pas ! Et fou, encore bien moins, comme vous l'allez voir.

Quand il eut bien ruminé l'affaire, qui lui tenait au cœur, — ce qui lui procura du coup joie et santé, c'est bien quelque chose, déjà ! — il se rendit, un matin, chez un notaire de ses amis,

et le pria de lui faire, à bref délai, une forte somme disponible, en liquidant, à tous prix, les titres que le tabellion lui gardait en dépôt.

— Pourquoi?

— On verra bien ! Faites toujours.

Froidement tenace, comme un homme du Nord qu'il était, l'ancien constructeur voulait suivre son idée, sans plus de conseils ni avis.

Les dunes, cette plaine de sable impraticable, appartenaient à une petite commune, loin dans les terres, au sud-est de Dunkerque. On n'en avait jamais tiré un rouge liard pour la caisse municipale. Au contraire ! elles coûtaient, tant les lapins, s'appliquant à accomplir la parole, croissaient et multipliaient ; ravageant les champs limitrophes de leur désert, quand les intempéries les en chassaient. Il fallait alors payer des indemnités.

Et voilà que, sans crier gare, le père M... vint trouver le maire un beau jour.

— Voulez-vous me vendre vos dunes, lui dit-il ?

Ce maire était un honnête homme, sans quoi il eût pensé :

— Une bonne dupe me tombe sous la main, par la grâce de Dieu ; n'y mettons point tant de scrupule ; ce que nous pourrons tirer de sa turlutaine est argent trouvé.

Celui-ci fit d'abord la mine de quelqu'un à qui l'on conte une folie.

— Vous vendre les dunes, cher monsieur ? Y avez-vous pensé ?

— C'est à supposer, puisque j'entends payer écus sur table.

— Voyons : sérieusement ?

— Ce qu'il y a de plus sérieusement. Combien en voulez-vous ?

— Ecoutez, fit le maire, après un moment de réflexion, j'ai besoin de m'habituer à cette idée-là. Si la chose m'appartenait en propre, je vous dirais : « Prenez-la, à charge d'en payer les impôts, détruisez les lapins, et donnez-m'en deux gros pâtés par an, pour toute redevance. Trop heureux de me tirer cette épine du pied. » Mais les dunes sont un bien communal, il faut réunir le conseil, pour commencer. Je ne le puis sur une simple conversation. Formulez votre proposition par écrit, offrez un chiffre. Nous verrons ensuite.

Le père M... tira un mémoire de sa poche.

— Voilà, dit-il.

— Sur papier timbré ?

— Comme vous voyez.

— Et vous offrez 50,000 francs ?

— Déposés, dès maintenant, à la succursale de la Banque de France.

Le conseil municipal du village de Rosendaël vota d'emblée, et, comme on était d'accord sur tous les articles, qu'aucune difficulté ne s'élevait au point de vue de la loi, que toutes les forma-

lités se remplissaient au fur et à mesure dans les délais prescrits, il ne fallut guère plus de dix-huit mois pour en finir.

Mais de tous côtés, en ville, dans le département, à Douai, à Lille, à Arras, et même à Paris, sans compter Ostende et Bruxelles, on se disait :

— Quelle drôle d'idée a ce père M... d'aller enfouir cinquante beaux mille francs, et les frais, dans ces dunes dont on n'a jamais rien tiré !

Les gens d'esprit ne manquaient pas d'ajouter :

— Il construit sur le sable !

Et de rire, comme vous pensez.

Sans y prendre garde, sans s'en apercevoir seulement, le père M..., dès qu'il eut ses actes en portefeuille, fit venir des gens de différents pays, qui pénétrèrent bravement dans les dunes, et, tirant des lignes au cordeau, plantèrent des perches à l'alignement.

On souriait à Dunkerque, et plus encore à Rosendaël (qui veut dire : pays des roses). On pensait :

— Pauvre monsieur M...; le voilà qui retourne à l'enfance ; il fait joujou !

Cependant, à ceux qui plantaient des perches, succédèrent bientôt des escouades d'ouvriers, qui charrièrent des tombereaux de gravois, de scories, de pierres, et voilà qu'une route fut faite.

En même temps, des maçons se mirent à éle-

ver deux bâtiments : une petite usine à gaz et une chapelle catholique, — on est très catholique dans les Flandres françaises, presque autant que dans les Flandres belges, qui ne le cèdent guère à l'Irlande sur ce chapitre. — Quand l'usine put fonctionner, des réverbères furent plantés ici et là.

Pour le coup, le public se partagea en deux camps.

Les uns se tordirent de rire.

— Non ! faisaient-ils, celle-là est trop forte ! Il pousse la philanthropie jusqu'à éclairer le sommeil des lapins !

Les autres prononçaient gravement :

— Le malheureux va manger la fortune qu'il a faite, réduire sa famille à la noire misère. On devrait intervenir. C'est scandaleux !

Toutefois, certains, sans rire ni condamner, se demandaient, flairant peut-être quelque affaire :

— Où tend-il donc enfin ?

Jour par jour, les bienveillants allèrent, comme par promenade hygiénique, inspecter un peu ce qu'on faisait là.

Bientôt ils virent qu'on bâtissait quelques maisons, gentilles d'aspect, espacées les unes des autres.

Pour qui ?

Pour personne encore.

Ils virent, de plus, un matin, une véritable

armée de maçons, charpentiers, menuisiers, élever une énorme construction, au bord de la mer.

Trois étages en belle brique rouge, sur sous-sol en granit, formant au rez-de-chaussée, salle à manger de deux cents couverts, salons de danse, de lecture, de spectacle, de billard, café, cuisine, office, vestiaire.

Au dessus, trois cents chambres confortables, donnant toutes sur la plus belle plage du Nord.

Devant, une immense terrasse, dont la marée haute baignait la base.

Sur le côté, constructions légères, propres à un établissement de bains, avec cabines roulantes, costumes, sandales, fourneau à eau chaude.

On comprit enfin !

Déjà, on ne disait plus si souvent, « le père M... » A tout prendre, la crânerie d'intelligence de celui dont on s'était égayé d'abord méritait, certes, qu'on lui accordât cette marque de considération.

Il avait fait rire, durant près de quinze ans, maintenant, il effrayait plutôt. On devinait sa conception. L'ampleur de son projet semblait menacer des intérêts.

Dunkerque est à l'étroit dans ses murs. Le commerce, l'industrie s'y étouffent. La population entassée aspire à prendre ses coudées franches et réclame la destruction de fortifications, sans utilité de nos jours, où la guerre a changé de procédés.

Elles doivent tomber, ces barrières; il faut qu'elles tombent, il faut que Dunkerque absorbe les localités qui l'avoisinent, ses faubourgs, à proprement parler. C'est forcé.

Mais en ce cas, loin d'avoir fait une folie, monsieur M... réalisait au contraire une opération gigantesque, utile, patriotique.

Loin d'être un insensé, c'était un bon citoyen. Loin de ruiner ses enfants, il leur préparait une fortune énorme, invraisemblable.

Le terrain, acheté en bloc cinquante mille francs, vaut dix francs le mètre, à présent, et il il n'y a pas six cents feux autour de l'hôtel-casino ! A liquider sur l'heure, chaque billet de mille francs de l'achat primitif s'est transformé en un million.

Et ce n'est pas fini ! A chaque saison, le nombre des baigneurs augmente à Rosendaël, imprimant à cette station un cachet de mœurs familiales, qui distingue la bourgeoisie du Nord.

Ici, la cocodette manque, la *flirtation* fait défaut. On est chez soi, on maintient ses usages, et si le chic est absent, du moins, on peut laisser ses filles valser avec les jeunes gens. Si l'amour s'en mêle, le mariage suivra. C'est la Cythère du « bon motif. »

On le sait à Tourcoing. Aussi Mme Laënbrook, qui rêvait de garder sa nièce Emily auprès d'elle, avait-elle proposé Rosendaël, de préférence à Boulogne, où la compagnie est fort mêlée.

Faute de trouver place au Casino, qui regorgeait de familles flamandes, à son arrivée, elle avait loué un assez gentil pavillon, sur la belle route qui, partant de l'avenue About, en face de l'hôtel, va droit comme un trait au village.

Autour du pavillon, un jardinet, clos d'une haie. D'autres maisonnettes semées ici et là le long de l'avenue. Derrière, des terrains à vendre, jusqu'à des constructions en train.

Le pavillon pouvait sembler un peu isolé, pour deux femmes. Mais le pays est tranquille ! D'ailleurs, la veuve Laënbrook amenait un valet et son « épouse, » qui cumulait les fonctions de cuisinière, de couturière et de femme de chambre.

Bien plus, le ménage avait obtenu permission de s'adjoindre une grande bête de neveu, anémique, il est vrai, que le chirurgien-major de son régiment renvoyait dans ses foyers, avec un congé de convalescence.

Une espèce de flandrin plutôt, et fluet, menacé de scrofules, que les bains de mer devaient retaper ; mais qui, à la rigueur, eut tenu des filous en respect, son sabre ou une bonne trique à la main.

La sécurité de ces dames ne faisait pas doute.

L'ennui, c'était l'éloignement du casino, six bonnes minutes de parcours.

— Bah ! disait Lélé, ça force à prendre de l'exercice.

Bon pour ses jambes de vingt ans, ou plus exactement, de dix-huit. Mais Mme Laënbrook, un peu replète, un peu poussive, et de courte haleine, se fût volontiers dispensée de la promenade.

Songez donc ! quatre fois le voyage par jour ; quatre, au moins ! Quand la marée tardait, c'était allée et venue en surplus. Et pour la soirée, même course ; huit fois, alors !

Ma foi ! elle obvia à l'inconvénient en ne prenant qu'un repas chez elle, celui du matin. Pour le dîner, elle traita avec l'administration du casino. Cette combinaison simplifia ses devoirs de maîtresse de maison, et l'on se trouva tout porté pour le concert, le spectacle, la sauterie et le bon bavardage, entre commères, pendant que la jeunesse jouait au crocket ou au volant, le soir, sous la marquise ou sur la terrasse.

La bonne dame s'arrangeait très bien de son séjour à Rosendaël. Lélé de même.

Grâce à des présentations, greffées sur d'autres présentations, les invitations à la valse accablaient la jeune miss. Il fallait qu'elle tînt une comptabilité en règle. Elle dansait très agréablement, et les jeunes gens de Dunkerque, d'Ostende, de Lille, même de Calais, se faisaient une concurrence acharnée auprès d'elle.

Cet empressement la réjouissait. Si américaine qu'elle fût, le côté femme de sa très sage et honnête nature, s'accommodait du succès obtenu, de

la préférence visible qu'on lui accordait; naïvement elle en tirait vanité. Au point de vue national, elle était contente, candidement fière, et, se voyant si recherchée, si poursuivie, elle se disait mentalement :

— Hip ! hip ! all right ! pour l'Union !

C'est surtout, quand, dans le tournoiement de la danse, elle apercevait une Anglaise faire *tapisserie*, que son rancunier petit cœur de Yankee s'épanouissait.

Enfoncée, humiliée, la fille des anciens oppresseurs. « Hurrah, for Washington ! »

Deux jours après l'arrivée de Fréder, à l'occasion de je ne sais quel anniversaire, le bal se prolongeant, les bourgeois de Dunkerque quittèrent le casino avant la fin de la fête.

Les jeunes filles faisaient la grimace. Mais papa et maman n'entendaient pas manquer le dernier tramway qui rentre en ville à minuit.

— Minuit ! c'est déjà bien tard pour les honnêtes gens.

Ceux-ci partis, il ne resta dans le salon que les habitants de l'hôtel et les voisins.

On était entre soi. Le cotillon parut indiqué, ou jamais. C'est une rareté en cet endroit légèrement prude et collet monté. Aussi, quel entrain de toutes parts !

Le hasard des figures donna le prince pour cavalier à Lélé, à plusieurs reprises.

La première fois, elle remarqua seulement que l'inconnu valsait d'une façon tout à fait supérieure.

La seconde, comme il lui dit une phrase polie, l'Américaine répondit gentiment, sur ce ton qui vient naturellement avec les personnes qui ne déplaisent point.

A deux heures et demie du matin, Mme Laënbrook et sa nièce se retirèrent. Comme elles passaient près de Fréder, celui-ci se leva et salua ces dames, avec cette réserve presque timide qui dénote une éducation soignée et la grande habitude du monde.

On répondit en s'inclinant légèrement.

Derrière Lélé et sa tante, une famille voisine de leur pavillon, qui faisait route avec elles, agréa ouvertement les compliments du prince. Le chef de cette famille lui serra la main.

— Vous connaissez ce jeune homme ? demanda Mme Laënbrook.

— Lui, depuis peu. Il n'est ici que d'avant-hier. Mais l'entendant donner son nom à un domestique, je me suis permis de lui demander s'il est parent d'un capitaine de vaisseau dont, en ma jeunesse, j'ai été le camarade de classe à Sainte-Barbe. J'ai appris qu'il est son fils aîné, et nous avons fait connaissance.

— Vous l'appelez ?

— Le comte Frédérick de Villeré.

— Tiens ! fit Lélé avec un petit mouvement de surprise.

— Quoi ?

— Vous souvient-il, ma tante, qu'à Paris, on nous a présenté un marquis de Villeré?

— Le frère cadet de celui-ci, répliqua le voisin de ces dames. Oscar de Villeré.

— C'est cela : Oscar.

— Il ne me plaisait pas, dit Mme Laënbrook. Son monocle toujours fiché sur l'œil, son sourire narquois, sa parole brève, ne provoquent pas la sympathie.

— Assurément, ajouta Emily, son frère aîné est beaucoup mieux.

— Très comme il faut !

— Un timbre de voix voilé, presque musical. Il a l'air de parler en *mineur*.

— Et puis, il valse parfaitement.

— Le père était un gentilhomme accompli.

— Comme beaucoup d'officiers de marine.

— Ce fils-là lui fait grand honneur.

— Riche? demanda la veuve, qui suivait son idée.

— Le père a dû laisser plus de 60 mille livres de rentes, et sa femme avait apporté une très belle dot.

— Voilà un excellent parti, dit Mme Laënbrook en manière de conclusion.

— Vous plaît-il que je vous le présente? demanda à son tour le voisin du pavillon de ces dames.

— Qu'en dis-tu, Lélé ?

— Pourquoi pas, ma tante ? répondit franchement celle-ci.

— Eh bien ! demain?

— Demain, donc.

— Bonsoir, mesdames.

— Bonsoir.

On voit par ce fragment de dialogue que le prince continuait de se dissimuler sous le nom de son ami.

Pour l'en informer il prit une feuille de papier et écrivit :

« Bel Oscar de mon cœur,

» Sans nouvelles de toi, je t'informe, ô mon ambassadeur aussi affectionné qu'extraordinaire, des modifications survenues par le fait du dieu Hasard, dans ma situation.

» Tout comme un héros, à la façon du tendre et *raseur* Fénelon, l'aquilon, d'accord avec Amphytrite, a jeté mon *frêle esquif* sur des bords inconnus.

» J'en ai fait la mine, d'abord. Mais heureux de n'avoir point à essuyer les semonces de Minerve, déguisée en Mentor, j'ai pu, rencontrant la nymphe préférée de Calypso, badiner avec elle sur le rivage harmonieux, sans crainte de la poussée finale et butorde d'un censeur olympien.

» Et tu te dis :

» — Que diable me chante-t-il là ?

» C'est bien simple :

» L'orage m'a pris durant une promenade en mer. Il ne s'agissait pas de faire le malin.

» Très *épaté* des gravités de la tourmente, et, pour tout dire, le cœur serré plus d'une fois, j'ai relâché à Dunkerque.

» Sur le premier moment, je m'y fis l'effet d'un Athénien tombé du ciel juste au beau milieu de Pontoise.

» Tu vas voir s'il faut, pour être sage, se garder des jugements téméraires.

» A moins d'un kilomètre de la ville, il y a un casino dont je n'aurai pas la bêtise de te faire une description. Rien que d'y mettre le pied, je présageai un ennui incommensurable, à la définition duquel il faudrait le plus lamentable des poètes.

» Quand tout à coup...

» Cher Oscar, je te le donne en cent, en mille, en millions de milliards, pour deviner avec qui je me rencontrai nez à nez.

» Ne cherche pas, tu me ferais pitié !... Avec Lélé, mon ami,

» Tu doutes ? Avec miss Emily Walterson, en chair et en os, plus belle, plus pimpante, plus affriolante que jamais, parole de prince !

» Si tu as jamais reçu un coup de merlin sur la tête, souviens-toi, et tu te feras une idée ap-

proximative de l'impression que je ressentis incontinent.

» Elle habite là, flanquée de sa tante, la veuve Laënbrook, qui vaut son pesant d'or, à ne point la surfaire.

» Est-il besoin de te dire, après cela, que dès l'aube du lendemain, je réglai ma note à l'hôtel où j'étais descendu, au cœur de la cité que le bon Jean-Bart illustra au premier chef?

» M'installer à l'hôtel du casino, toujours sous ton nom, télégraphier à Ostende de me dépêcher mon bagage, arrêter un perruquier pour m'accommoder le matin, afin de paraître sous tous mes avantages aux yeux de la séduisante Yankee, fut pour moi, comme disent les romanciers, l'affaire d'un moment, — traduis : « toute une demi-journée. »

» Le soir même, Lélé m'avait remarqué. Le surlendemain, après quatre tours de valse avec elle, — ô mon ami, quels tours de valse ! — je me faisais présenter en cérémonie, à ces dames, par une vieille bête, qui dit avoir parfaitement connu ton père, et qui ne sait même pas que tu est fils unique.

» Au fait, je suis ingrat de railler cet honnête monsieur. Si le prince montrait le bout de l'oreille pour si peu que ce fût, je ne m'en tirerais pas, envers ce présentateur, à moins d'un bureau de tabac, au bas mot.

» Depuis cette formalité, indispensable pour

une Américaine, nous voilà tout-à-fait amis, la petite et moi. Si amis que la tante la tient pour un peu drôle ; la bonne dame ne pouvant se mettre en tête que les jeunes filles de l'Union jouissent, sans incorrection, de tant d'indépendance.

» Lélé en rit et nous ne nous quittons plus guère. Elle est charmante. Près d'elle, je me transforme malgré moi ; des bouffées de première jeunesse me montent à la tête, et je gamine avec elle comme un collégien en vacances avec une cousine.

» Ce sont des bavardages sans fin, des parties de crocket de quatre heures et des promenades bras dessus bras dessous qui me ravissent.

» Et remarque ! sans la tante ; tous les deux tout seuls !

» Quelques bégueules françaises ont bien un peu fait le nez d'abord. Mais beaucoup de familles anglaises passent ici. On se familiarise avec ces allures britanniques et d'ailleurs on commence à supposer que je vise au mariage. Ça ne fait plus un pli maintenant.

» Certes ! je devrais m'en applaudir. Pourtant, il me prend des transes, qui me donnent la sueur froide, à chaque nouveau visage à l'horizon.

» Vois-tu quelque parisien, quelque membre du cercle, se fourvoyer dans cet endroit paisible et me donner de l'Altesse ? Tableau !

» Un autre danger encore, c'est que la tante,

croyant trop à l'excellence de mes intentions, n'écrive à Paris, pour obtenir des renseignements sur ton frère improvisé.

» Un effondrement général ! Tu devrais bien imaginer quelque moyen de parer la botte à l'avance.

» Eh bien ! sais-tu ? Ces transes ne sont pas sans charme. Elles me fouettent le sang, me montent l'imagination. Je ne vois pas du tout où cette aventure peut me conduire, et l'attrait n'en est que plus vif.

» Je ne puis guère espérer que cette honnête fille passe les limites d'une flirtation légitime, bien qu'elle croie, elle aussi, que seul « le bon motif » m'occupe, et comme il n'est pas vraisemblable que ma femme me fasse la politesse de me rendre veuf, il est clair que cette pastorale n'aboutira à rien. Je m'y attends ; je le regrette, et pourtant...

» On est bête ! La raison, l'expérience, la logique, tout se groupe pour affirmer que « ça n'arrivera pas ». Et le désir est si violent, si tenace, si profondément ancré dans la chair, qu'on ferme les yeux pour ne pas voir; qu'on résiste, qu'on se débat comme un démon, qu'on veut espérer quand même. Sur quoi fonder cet espoir désespéré? (pardonne la contradiction des termes). Sur des riens, des choses fantastiques, prodigieuses ; sur des hasards, une occasion, la rage, l'élan, la

passion, des fatalités criminelles, des crimes au besoin. J'en suis là !

» Cette fille me plaît à en perdre la tête ; je la veux, avec l'absurde entêtement d'un bœuf qui voit rouge. J'en ai la folie maladive, qui éteint le sentiment de la responsabilité, et mon sommeil est hanté de cauchemars hideux, dans lesquels je me vois, flanqué d'un gendarme, sur le banc d'infamie d'une cour d'assises.

» J'entends Lachaud qui plaide la passion, en faisant braire treize imbéciles qui vont m'envoyer au bagne tout à l'heure, en dépit de leur émotion.

» Et je m'éveille en tressautant, haletant, couvert de sueur, la bouche sèche, l'œil hagard ; mais plus féru de la petite que, de ma vie, je ne l'ai été d'aucune femme.

» Oh ! mon cher ! bénis le ciel de n'être pas né sur les marches d'un trône ! Pour la première fois que je rencontre une vraie difficulté dans le domaine de la galanterie, je me bute comme un idiot.

» Avenir, rang, couronne, dignité, tout ; honneur même, rien ne tient contre la bestialité de ce féroce appétit.

» Il me la faut !

» Il me la faut ! cela dit tout. Cela m'aveugle, et je comprends des choses qui, jusqu'ici, me semblaient ignobles et misérables.

» J'ai toute honte bue quand ce « il me la faut »

me possède, et je sens que si quelque secours occulte ne me vient pas, ne m'arrache point à la fascination contre laquelle je regimbe en vain, je vais faire une sottise majeure... »

Arrivé à ce point de sa lettre, le prince réfléchit longuement. Puis il relut les dernières lignes et n'osa les envoyer.

De qu'elle utilité ? Seraient-elles comprises ? Après tout, n'y avait-il pas quelque chose de factice dans l'impression qu'il confessait ?

On se grise à parler de soi. On exagère ; on pose pour une galerie imaginaire. On en dit plus qu'il n'y en a.

Cependant la sueur lui perlait réellement, et son pouls battait à coups précipités.

Il s'expliqua le phénomène en voulant que ce fût le résultat d'un *montage de tête*. Encore un peu, il se fût ri au nez.

Qu'est-ce que c'est que ces balivernes de cour d'assises, ces idées de bagne, de cauchemars lugubres ? Voyez-vous son Altesse, sur la sellette, avec un gendarme à ses côtés ?

Il se fit un effet ridicule, et, déchirant sa lettre en menus morceaux, il écrivit à nouveau, pour demander tout simplement où en était la négociation, mentionnant seulement la rencontre de Lélé.

Comme il venait de lancer le pli à la boîte, un télégramme lui parvint. Oscar lui disait :

« Tout va bien. Projet admis en principe.

Seulement patience à prendre : car formalités préalables endiablées ; commissions à instituer, études, rapports, discussions, votes des Chambres ; la croix et la bannière, avec des discours par dessus. Mais dès maintenant, ta pénitence est levée ; tu peux secouer l'incognito, et étaler toute ta grandeur. »

La lecture de la dépêche d'Oscar modifia les idées du prince, sur le moment.

Puisque ce fameux voyage semblait devoir s'effectuer, les projets qui s'y rapportaient reprenaient leur prix. Convenait-il de mettre en balance un caprice galant ?

Un caprice ? N'était-ce qu'un caprice ? Il l'eût souhaité. Il faisait effort pour ne pas donner un autre caractère aux sentiments que lui inspirait l'Américaine.

Il avait envie d'en rester là, et, sans explication, sans même prendre congé, de quitter Rosendaël le jour même. Se sauver ? Voilà justement ce qu'il croyait sage.

Oh ! rien de plus facile en tous cas !

Entre elle et lui, rien encore de précis ; car c'est surtout la précision qui manque dans les négociations du commerce des cœurs. On *avoue sans avouer*, comme dirait Joseph Prudhomme : *on est explicite sans l'être ;* vous m'entendez de reste.

Ce sont petits détails éloquents, si vous voulez ; regards singuliers, soupirs, toutes choses plutôt

vagues sur lesquelles il est permis d'équivoquer.

Il est bien certain que serrer les doigts d'une jeune personne, n'implique pas l'engagement de passer à la mairie à son heure. Ce peut être un mouvement nerveux après tout.

— Eh bien ! miss Lélé croirait à un malentendu et, certainement, lui garderait un bon souvenir.

Il tenait à lui laisser un bon souvenir. Pourquoi ? On ne sait. Mais, à sa place, nous y aurions tenu de même.

En somme, la conquête de cette fille présentait de grandes difficultés. Il s'en rendait compte. Maintenant, il s'intimidait à la perspective des complications probables.

Qu'au beau milieu de l'entreprise, son incognito se trahît, la figure qu'il ferait ! Tout serait manqué, on se séparerait, et le souvenir qu'il lui laisserait ne serait aucunement flatteur.

En cas de triomphe même, quelle affaire ensuite ! Pleurs, reproches, grincements de dents, une espèce de drame d'un agrément douteux.

Décidément, tenez, il valait mieux y renoncer !

Il en prit le parti et du coup se sentit soulagé et un peu fier.

On est homme, que diable ! Que dis-je ! prince par dessus le marché. On a de hauts devoirs ; on se doit une destinée illustre.

Allons ! faisons bon marché d'une fillette, jolie, c'est vrai, étrangement captivante, il n'y a

pas à dire; mais, en somme, quoi ? La fille d'un marchand de cochons.

Peut-on raisonnablement compromettre le prestige indispensable à qui a été *marqué au front* par *le doigt de Dieu*, comme chacun sait, pour une amourette avec la fille d'un marchand de cochons?

A raisonner tout seul dans sa chambre, il se sentait solide. Il regardait de haut et s'étonnait d'avoir tant tardé à conclure ainsi.

Pourtant, quelle bizarrerie ! La seule femme inaccessible qu'il rencontrât, c'était, qui, encore une fois ? La fille d'un marchand de cochons, toujours !

Il remâchait, il n'avalait pas ce « marchand de cochons ».

Une reine ou une de ces grandes dames comme il y en a, quoi qu'on dise, qui, même mal mariées, malheureuses, gardent le respect de soi, passe. Mais la fille d'un....?

Vous direz ce que vous voudrez ; c'est bizarre !

Comme il en était là, on toqua à la porte de sa chambre.

— Entrez ! fit le prince.

La servante de l'hôtel lui présenta un billet.

— Il y a réponse, dit-elle.

Le prince déchira l'enveloppe satinée, parfumée, et lut :

« My dear,

» Ma tante et moi, nous avions projeté d'aller

déjeuner à Bergues, qui est, nous a-t-on dit, un vieux petit pays très curieux, en cela que, naturels et constructions gardent le pur cachet de la féodalité.

» Mais, ma pauvre tante a la migraine. Elle va se recoucher et dormir.

» S'il vous plaît de m'accompagner, dites « oui » au messager. Soyez, dans vingt minutes au chemin de fer, et nous irons en camarades, à la façon américaine, examiner ces vétustés pour passer le temps.

» Votre servante,

» EMILY WALTERSON. »

Fréder, le sang aux yeux, la main tremblante, saisit une feuille de papier et traça la réponse indiquée :

« *Oui !*

» FRÉDÉRICK. »

A l'heure dite, une voiture le descendait à la gare. « La petite », arrivée avant lui, l'attendait.

— Bonjour, lui dit-elle en lui secouant bravement et loyalement la main, selon l'usage un peu rude des demoiselles de l'Union. Tenez, j'ai pris votre billet ; nous règlerons. J'avais peur que vous ne parussiez qu'à la dernière minute. Les Français sont si drôles !...

Elle formulait sa critique avec un sourire si gentil, qu'il n'y avait pas à s'en formaliser. Fréder, au surplus, n'était Français, ou plutôt

Parisien, que par sa perversité naturelle ; la pointe ne l'atteignait pas, cependant il ne répondit rien.

— Est-ce que je vous étonne ? demanda Lélé.

— Pourquoi m'étonneriez-vous, Emily ?

— Parce que vous n'êtes pas habitué, dans votre Europe, à ce que les demoiselles en agissent aussi librement. Vous avez des préjugés gothiques. Une fille de chez vous passerait pour effrontée de s'en aller courir sans chaperon, avec un garçon qui lui fait la cour. Mais chez nous, c'est admis, et je suis de mon pays.

— Vous pensez donc que je vous fais la cour ? demanda le prince.

— Si vous étiez Anglais ou Américain, vous me l'auriez déclaré depuis longtemps, répliqua Lélé.

— Vous le permettez donc ?

— Vous êtes libre de tous les liens, je suppose, Frédérick ?

— Certes, miss ?

— Moi aussi. Or, puisqu'il est visible que nous nous plaisons, sans trop nous connaître, étudions-nous réciproquement, et si nous ne découvrons rien de part ou d'autre, qui nous conseille de combattre notre penchant, marions-nous comme d'honnêtes gens. C'est ainsi qu'on procède chez nous. Les filles font leur sort, j'allais dire leur nid, elles-mêmes ; toute liberté leur est donnée pour s'enquérir. Or, sans ombre d'em-

barras, je puis vous avouer qu'il me conviendrait de lier ma destinée à la vôtre ; c'est-à-dire de m'absorber en vous, si, comme j'espère, vous êtes tel que vous paraissez. Il est vrai que je ne connais de vous que vos qualités extérieures. Mais je pense que vous fournirez tous renseignements sur votre condition, votre parenté et votre fortune, au cas où nos rapports vous édifieront sur moi. C'est pour vous en faciliter les moyens, que je vous ai proposé cette promenade. Devant des tiers, on est gêné. Les Français sont fort indiscrets. Seul à seule, nous aurons liberté de parler à cœur ouvert. Ai-je eu une bonne idée ?

Le cerveau du prince battait la campagne. Ces manières d'être le déroutaient. Ces déclarations si nettes, si honnêtes, en somme, lui faisaient perdre son latin amoureux.

Que dire, que répliquer ? Il ne savait, et se bornait à serrer les mains de Lélé dans les siennes, au nez des voyageurs, qui leur faisaient vis à vis dans le compartiment où ils avaient pris place.

Il faut croire que la belle Américaine comprit le langage mimé de celui en qui elle voulait voir un fiancé, car, interprétant son silence au gré de ses désirs, elle lui sourit en s'accotant contre son épaule, comme eût fait une mariée d'hier, en route pour le voyage de noce.

Bravement elle se livrait de cœur et semblait lui dire :

« — Je vous aime et suis contente de vous aimer !... »

Si intéressant que Bergues puisse être, avec ses fortifications de Vauban, son beffroi, ses constructions où le cachet de la domination espagnole subsiste pur, nos amoureux n'y accordèrent pas plus d'attention que s'ils fussent venus déjeuner à Bougival.

C'était pourtant un jour de solennité religieuse dans la ville. La fête du patron, j'imagine. Le clergé tenait le haut du pavé sans conteste.

D'une fenêtre à l'autre, des banderolles, des guirlandes de fleurs pavoisaient les rues, jonchées de feuillage et de petits bouts de papier doré, que foulait la procession du Saint-Sacrement, suivi d'une châsse contenant je ne sais quelles reliques.

Les serpents cornaient un air rauque, sur lequel la foule prenait le ton pour psalmonier un latin de cuisine dont personne ne comprenait un traître mot, et toutes sortes de gens, à genoux sur les bas côtés, courbaient la tête, respectueux et effrayés.

Le spectacle ne manquait pas de caractère. Mais nos jeunes gens s'en souciaient bien, ma foi ! D'ailleurs, ils étaient aussi païens l'un que l'autre ; elle, protestante convaincue, lui... suppôt de Satan au premier chef.

En tête-à-tête, dans le petit salon d'une auberge, ils s'amusaient à mordre au même fruit

à tour de rôle. Cela n'allait pas sans de bons rires, sans des frôlements, plus ou moins de hasard, qui valaient au prince des émotions non encore ressenties jusque-là.

L'oreille rouge, l'œil noyé, les mains moites, il se secouait à tous moments, sous des frémissements irrésistibles qui lui valaient des vertiges.

Cependant il se dominait, il se domptait, non par conscience — elle eût eu beau jeu de parler à ce moment ! — mais par timidité.

Plus cette enfant se faisait familière, plus elle montrait de confiance et s'abandonnait, plus elle lui en imposait. Il baissait le regard sous le sien, honteux de lui laisser deviner le feu qui lui brûlait le sang. Il en avait peur. Il se sentait maté, à sa merci, un toutou dans les mains de cette amoureuse chaste, qui, inconsciente du danger, attisait un incendie dont elle ne paraissait pas supposer que sa jupe blanche pût être seulement roussie.

Pour lui, c'était une jouissance âcre et douloureuse, inouïe et humiliante à la fois ; des choses inimaginées, délicieuses et atroces ; un rêve paradisiaque, au bout duquel il eût souhaité mourir.

Tout à coup, elle tira sa montre et paisiblement, dit :

— Rentrons.

— Rentrons ? Où ça ? fit le prince, ahuri, suf-

foqué, comme serait un homme endormi, à qui l'on jetterait une potée d'eau glaciale au visage.

— Eh bien ! à Rosendaël, chacun chez nous. L'heure du train approche.

— C'est vrai ! fit Fréder en se levant machinalement, chacun chez nous !...

Il ne savait pas bien ce qu'il disait. Tout tournait dans sa cervelle congestionnée. Il n'avait ni force ni volonté, il lui montait des bouffées de révolte qui le poussaient à se jeter sur cette enfant, quitte à l'étouffer dans une étreinte furieuse.

Et le courage lui manquait, malgré la mortification d'une sorte de lâcheté, dont il avait honte ; comme un fauve qui rampe et baisse le nez sous le regard du dompteur.

Au moment de partir, il tendit la main à la jeune fille.

Par un mouvement souriant, elle lui donna la sienne. Il l'attira douceusement, et, toujours souriante, calme dans la plénitude de sa sincérité, elle céda, en le regardant bien en face.

— Emily, dit le prince d'une voix profonde, je vous adore.

— Je le crois, répondit-elle.

— Mais vous, Emily ?

— Moi, Fréder ?... Si nous étions en Amérique, je vous dirais : « Revenez demain » ; j'aurai déclaré à mon père que je vous épouse. Mais il est loin, je lui écrirai ce soir. Attendez sa réponse, mon ami.

Il la tenait serrée sur sa poitrine, et elle ne cherchait pas à se dégager. Il était comme un fou.

— Vous m'étouffez, dit-elle tranquillement.

Fasciné par la quiétude imperturbable de cette honnête fille, Frédérick la laissa.

Alors elle souffla, en riant ; puis revenant d'elle-même, elle s'offrit, par un mouvement de sa pleine liberté, à un baiser de fiançailles.

Puis, allant à la glace, qui pendait à un clou, elle prit son chapeau, le posa sur ses cheveux, en levant les bras, dans une attitude qui mettait en saillie ses grâces juvéniles, et ouvrant la porte elle jeta un regard enchanté à Fréder qui, immobile, inerte, abruti, la contemplait.

— Eh bien ! fit-elle, viens-tu ?

VII

Quand Frédérick eut ramené la jeune fille à la porte du pavillon qu'elle habitait et qu'elle lui eut serré la main, en lui répétant : « A tantôt, my dear, » il se sentit pris de la plus sotte humiliation dont un débauché soit capable. Il se faisait pitié. Il eût voulu se fuir.

Au lieu de rentrer à l'hôtel, il gagna les nouveaux quartiers en construction derrière le jardinet de ces dames.

Là, les dunes solitaires. En dépit de la difficulté de la marche, il allait droit devant lui, au hasard, fendant le vent d'est qui lui cinglait du sable

pulvérisé au visage. Il en avait plein les yeux. N'importe ! Il ne le sentait pas. La déchirure d'amour-propre saignait trop abondamment.

— Imbécile ! se disait-il à lui-même avec fureur. Elle était là, tu la tenais, et, comme un collégien à ses premières armes, tu as laissé perdre l'occasion. Au fait, pourquoi ? Ai-je donc eu peur des suites ? Non. Car, en somme, qui oserait s'en prendre à un homme de ma naissance et de ma qualité ? Ai-je donc cédé à de niais préjugés ? Ou bien cette fille m'a-t-elle subjugué, par je ne sais quelle puissance, quel fluide mystérieux ?...

Il n'y comprenait rien. Mais le fait était là. Il se tenait pour stupide ; il se serait donné des soufflets.

— Quelle bêtise ! répétait-il à satiété.

A force de marcher, il arriva à une chaîne de petits monticules qui descendent à la plage déserte. Essoufflé, il s'assit, éprouvant le besoin de se calmer, afin de prendre parti.

Les résolutions du matin lui revenaient en mémoire.

Ces résolutions, on se le rappelle, allaient à ce qu'il renonçât à une intrigue féconde en complications et fît acte d'homme sage, de prince surtout, en se préparant à l'accomplissement des hautes destinées, pour lesquelles, comme nous avons dit, le fameux « doigt de Dieu » l'avait marqué, lui dernier.

Ah ! bien oui ! il était bien question du « doigt de Dieu », en ce moment ! Il en faisait joli marché des hautes destinées !

Eh ! qu'est-ce que ça lui faisait, je vous demande un peu, que la vieille société fût aux prises avec l'hydre révolutionnaire ?

Son peuple ? « il s'en *fichait* comme d'une guigne ! » Il le hurlait du moins, dans un cri de rage, à travers les espaces. Son peuple ? Beau ramassis d'animaux pervers, faits pour payer et obéir ! Pas besoin de prestige pour les mater. Une trique, voilà tout ! On verrait ! Que tout cela allât au diable ! Un seul objet méritait son attention : triompher de cette petite.

Il ne voyait plus qu'elle dans l'univers.

Justes cieux ! peut-être se moquait-elle de lui en ce moment ? Avait-il été assez niais avec elle ! On eût dit un chien aux pieds de cette enfant. L'avait-elle assez tourné à sa guise ! S'était-il montré assez fade, assez plat !

Mais patience ! Piqué au jeu maintenant, il lui fallait sa revanche ; un triomphe complet, par persuasion, séduction ou autrement ; fût-ce par traîtrise, fût-ce par force ! Saurait-on supporter qu'une fille de rien, l'enfant d'un marchand de cochons — salés ou non ! — se vantât d'avoir berné un homme marqué là-haut pour être l'arbitre d'un peuple ?

Pendant que son Altesse divaguait ainsi, Lélé, respectant le sommeil de sa tante, écrivait :

« Cher et honoré papa,

» Il vous sera agréable d'apprendre que j'ai fait choix d'un mari.

» C'est un gentlemen français qui a titre de comte, M. Frédérick de Villeré, dont les ancêtres ont occupé des charges à la cour de Louis XV, à ce qu'on m'a dit.

» Il pourra vous déplaire que mon fiancé soit papiste. Mais je ne le crois pas intolérant sur ce point. Il ne désavoue aucunement un arrière-grand-oncle calviniste, qui protesta contre la conversion d'Henri IV, lorsque celui-ci déclara que Paris valait bien une messe.

» A vrai dire, ce Villeré-là n'y gagna rien de bon, car le bon roi Henri, qui était susceptible, lui fit couper le cou, sous un prétexte fallacieux, un peu plus tard.

» Au surplus, ce sont des considérations étrangères au mariage projeté. Comme on dit ici : « Henri IV est mort », et l'on ne s'en soucie guère.

» Ce qui vous intéressera mieux, c'est que mister Frédérick me convient tout à fait ; si bien que je me suis engagée envers lui, en réservant avec respect votre consentement, cher papa.

» J'attends à ce sujet votre honorée réponse pour informer ma tante de mes dispositions.

» Elle manque, vous le savez, de tolérance. Il lui faut la consultation d'un clergymann romain

avant de se faire une conviction, et j'aurais à subir des sermons sans fin, si je lui déclarais mes intentions de me marier selon les usages de ma libre et belle patrie.

» Forte de votre aveu, je lui dirai, seulement alors, ce qu'il en est.

» Frédérick est un grand garçon, très correct et très honorable, à qui j'ai inspiré tout le respect auquel une honnête fille a droit.

» Nous avons passé une demi-journée ensemble, seuls par les chemins, seuls dans la salle d'un cabaret. — De ma part, je l'avoue, cher papa, il y avait arrière-pensée de le mettre à l'épreuve.

» Les Français me font un peu peur. Eh bien ! j'avais tort. Il s'est montré si parfait, si gentleman et si réservé que, touchée de sa retenue, c'est moi qui me suis offerte à l'accolade des fiancés.

» Je ne vous parle pas, cher papa, de la question de dot. Ce que vous possédez est à vous, et je ne prétends qu'à votre tendresse. Mister Fréder est assez riche pour lui et moi. Ne vous en inquiétez pas.

» Certaine d'être bien aimée de lui, je pense qu'il me fera aisément le plaisir de traverser l'Océan pour aller vous voir, si vos occupations vous empêchaient d'assister à la célébration de mon mariage.

» Ayez, je vous prie, la bonté de m'envoyer les

papiers nécessaires aux formalités légales, afin qu'aucun retard ne survienne.

» En toute sincérité, mon cher papa j'aime beaucoup Frédérick, et j'ai hâte d'être sa femme.

» Votre fille très dévouée et affectionnée,

» Lélé G.-Walterson. »

Le même soir, vers neuf heures et demie, le prince, qui s'était fait servir à dîner dans sa chambre, descendit dans la rotonde du casino-hôtel de Rosendaël.

Il y avait réprésentation théâtrale. Les baigneurs emplissaient la salle de spectacle, bien que l'on donnât des pièces déjà entendues, faute d'un sociétaire de la Comédie-Française qui, indisposé, manquait de parole.

Il pleuvait à verse.

L'appoint des abonnés de Dunkerque manquait; l'établissement avait je ne sais quoi de morne et de silencieux qui ne lui est pas habituel.

Dans la rotonde, deux familles belges dormaient d'un sommeil de juges, sur divers divans, tandis que, allongée dans un fauteuil bas, miss Emily lisait un journal, arrivé de Paris par le courrier de sept heures.

Fréder vint à elle :

— Bonsoir, dit-elle, en lui tendant ses doigts gantés. J'allais faire demander si vous étiez là.

— Vous vous ennuyiez?

— De vous, oui, d'abord. Mais nos voisins du pavillon n'ont pas osé affronter la bourrasque, et comme ma tante souffre toujours un peu, quoiqu'elle ait dîné comme quatre, je comptais sur votre bras pour me reconduire tantôt. Or, au cas où vous auriez été absent, je me serais retirée. Vous n'avez donc pas dîné à la table d'hôte?

— Non ; ce qui s'est passé entre nous ce matin, m'a fait une impression profonde. J'ai voulu m'en repaître, m'absorber en votre pensée, revenir minute par minute sur les heures de notre tête-à-tête, et j'ai dîné chez moi.

Emily lui mit la main sur le bras, par un mouvement familier et gentil.

— J'ai écrit à mon père, dit-elle. La lettre est en route.

— Entrons-nous au théâtre ? demanda Fréder.

— J'ai déjà vu cela, répondit la jeune fille. Il vous plaira mieux, je pense, de fumer un cigare sur la terrasse couverte. Venez, *my dear*.

A leur grande surprise, ils constatèrent, en pénétrant sur la terrasse, que le temps avait changé.

Le ciel, d'un bleu foncé, se reflétait à la surface, encore tourmentée, de la mer.

La grande ourse, les deux chars, mille étoiles brillaient, éclipsant à demi la voie lactée, qui semblait la queue gigantesque d'une comète disparue.

Le vent venait du nord, léger, frais, parfumé

de senteurs salines. Et la marée montante déferlait à mi-chemin de la plage, en vagues phosphorescentes, qui donnaient à l'étendue des aspects magiques.

Sans rien dire, Fréder offrit son bras à Lélé. Serrés l'un contre l'autre, ils traversèrent le jardin suspendu qui précède la terrasse couverte, descendirent l'escalier de bois, qui aboutit à la plage, et, tournant à gauche, s'en allèrent, dans le silence et dans la nuit, guidés par le feu tournant des phares.

A suivre la droite ligne, on passe à travers les cabines roulantes des bains du casino qu'avoisinent celles de *la concurrence*, avant le terre-plein du kursaal, sorte de vaste serre vitrée, acquise par la municipalité de Dunkerque, de celle d'Ostende, dans une intention d'hostilité à l'adresse de l'établissement de Rosendaël.

Un orchestre y jouait des valses allemandes, pour de rares assistants somnolents, éparpillés en groupes silencieux.

Le Kursaal passé, c'est une digue en dos d'âne, formée de larges pierres, digue, derrière laquelle un fossé plein d'eau verte et dormante, où plongent les fortifications. Pas un bruit, pas une lumière ; la tristesse accable.

Il faut marcher longtemps pour aboutir à une passerelle qui débouche sur la jetée.

Appuyés de l'épaule, emboîtés *comme un seul homme*, nos amoureux arpentaient la levée d'un

bon pas, ravis d'aller ensemble vers un but inconnu.

Cette jetée de Dunkerque est très longue ; trois fois au moins comme celle de Boulogne. Tout étroite aussi, et, pour la plus grande partie, garnie de garde-fou qui ne montent pas à mi-jambe.

La nuit, quand le flot danse, on s'y prend d'un peu de terreur, et plus d'une fois, la mousse d'une vague, giflant le plat d'un madrier, s'éclabousse en hauteur, pour retomber en pluie salée sur les téméraires.

Bah ! prend-on garde à cela, quand on aime et qu'on se sent aimé !... C'est plutôt *amusant !*

Allons ! allons toujours !

A mesure que le couple avançait, la marée, élevant le niveau de la mer, débordait par paquets de houle, à travers les planchers à claire-voie et trempait les petits pieds d'Emily.

Elle en riait en disant :

— Allons vite !

Par instants, c'était un tapage infernal, sous eux. Une masse d'eau, se brisant contre les poutres, ébranlait l'édifice, qui geignait sous l'effort et c'étaient des heurts liquides, gagnant de proche en proche, les poursuivant comme pour les engloutir. Un simulacre de danger, qui faisait frissonner la jeune fille et la poussait à se blottir contre le bras de Fréder, dont l'imagination s'exaspérait.

Vers son dernier tiers, le plancher de l'estacade s'élève par une pente douce. La double balustrade de charpentes massives monte jusqu'aux épaules. Plus d'éclaboussures. La lame, plus longue, coule entre les madriers avec un murmure assourdi, grave et profond, qui repose et rassure. On se croit loin, bien loin, détaché de la terre, dégagé des préoccupations courantes et vulgaires, suspendu entre deux immensités, où règne une paix grandiose. On songe.

Bientôt le prince et Emily arrivèrent à l'extrémité.

C'est une plate-forme circulaire, avec un énorme cabestan au centre.

Un phare surmonte une sorte de cabine blindée où veille un homme du port.

Ils s'assirent sur le banc enchâssé à la paroi, pressés étroitement, et muets.

La mer battait son plein. La brise faiblissait. A l'horizon, le disque démesuré d'une lune roussâtre frangeait d'une dentelure de diamants le bord de quelques nuages disséminés.

De temps en temps, une rude voix, qui semblait sortir de l'eau même, prononçait quelques mots en flamand et, surgissant de la pénombre, le haut d'une voile jaune, inclinée sous le vent, rasait la rampe du rond-point : une barque de pêche qui cinglait au plus près pour amener sa cargaison au port.

— A quoi pensez-vous ? demanda Lélé.

— Est-ce penser ? répondit Fréder, que de se laisser aller à des imaginations indéfinies que les milieux font naître. On oublie la réalité. Les objets se transforment, au gré de désirs confus, qui tiennent du rêve. Au lieu de nous trouver sur cette jetée immobile, à une demi-lieue d'un hôtel banal, où nous rentrerons tout à l'heure, je me vois, avec vous, sur le pont d'un yacht élégant et confortable, allant, à travers des mers inconnues, vert un point que notre caprice a choisi. C'est notre lune de miel et, en égoïstes que nous sommes, nous avons isolé notre amour, nous nous sommes retranchés du monde pour le préserver, cet amour, des contacts vulgaires, n'en voulant donner le spectacle qu'à l'immensité. Rêvons ensemble, Emily. Voyez : les vagues donnent l'illusion. Il semble que nous enfonçons quand elles montent, que nous suivons notre route quand elles fuient.

Il rêvait tout haut, comme inconscient.

— Où allons-nous ? Est-ce à une ville d'Orient que nous aborderons demain ? Est-ce à quelque plage déserte, où la végétation, abandonnée à elle-même, se tord sous l'effort de la sève qui éclate ? Verrons-nous, dans l'horizon rose du point du jour, se dessiner des mosquées ou des pyramides de roches prêtes à s'effondrer dans les flots, un désert, océan de sable où le soleil trace un sillage de feu, ou bien la verdure implacable de forêts que l'homme n'ose parcourir ?

Préférez-vous des glaciers gigantesques et mouvants, la banquise du pôle, avec des ours blancs qui font tache sur le cristal de îles flottantes ? — Où voulez-vous promener notre bonheur, Lélé ? En quel cadre voulez-vous qu'il s'épanouisse ?

La jeune fille souriait.

— Vous attribuez votre rêve à l'influence de ce qui nous entoure, dit-elle. N'est-ce pas plutôt que vous vous souveniez ?

— Que je me souvienne ?...

— Vous avez lu les journaux, tantôt ?

— Non.

— En ce cas, je me trompe,

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il, dans les journaux d'aujourd'hui, qui ait rapport à mon rêve ?

— On annonce qu'un de ces princes, qui se préparent à faire le bonheur de leur peuple en menant une vie dissolue dans la compagnie la plus équivoque de Paris, va entreprendre un voyage autour du monde, sous prétexte scientifique, sur un yacht magnifique, dont ses futurs sujets feront les frais.

— Qui ça, Lélé ?

— Son Altesse... Au fait, remarqua la jeune fille, il s'appelle comme vous. Le prince Frédérick-Antoine, héritier du trône de...

— Vous blâmez ce voyage ?

— Moi ? fit-elle, Il n'y a rien au monde qui me soit plus indifférent. Vous savez que, pour

nous Américaines, les aïeux ne comptent guère. Un sot ou un perverti, descendît-il de Noé en droite ligne, n'en resterait pas moins un perverti ou un sot ; et, s'il manquait d'éducation, moins qu'un manant. Sa naissance, en ce cas, lui serait à nos yeux, une circonstance aggravante. Mais, pour celui-ci, j'admirais, en lisant le journal, le degré de platitude, de servilité innées de vos bourgeois d'Europe ; car le signataire de l'article est bel et bien un vilain s'il en fut ; j'admirais, dis-je, l'enthousiasme agenouillé avec lequel le rédacteur se pâme au sujet de la partie de plaisir de ce pitoyable personnage.

Fréder tendait l'oreille.

— Figurez-vous, my dear, continua Emily, que la promenade projetée par ce beau sire, est présentée par le journal, comme acte d'héroïsme. L'auteur a dû l'écrire à plat-ventre. Dieu juste ! qu'il est drôle !

— En quoi donc ?

— Comme si l'on ne savait pas, répliqua Lélé, ce qu'il y a là dessous.

— Vous le savez, vous ?

— A moins d'être aveugle...

— Qu'y a-t-il donc à votre avis ?

— Il y a que, Son Altesse le prince Fréder, *brûlé* dans son pays, encore plus même qu'à Paris, où l'on ne le connaît que trop cependant, affecte de faire peau neuve, afin de retrouver un peu de considération. Aussi, faut-il voir avec quelles

grandes phrases on fait tambouriner le prétendu objet de son voyage. Déjà, paraît-il, les chantiers de Liverpool ont laissé tout là pour concourir à la construction du yacht étonnant, sur lequel Sa Grâce daignera hisser son pavillon. On ne donne pas le nombre des clous qui seront rivés ; mais on cite le nom de celui qui doit les fabriquer. Des clous à part, vous pensez. Et la machine ! On la décrit par le menu. Par le menu, on énumère les pièces de l'ameublement, celles de l'argenterie, les livres qui garniront la bibliothèque. Ce sera merveilleux, mon ami. Et le bel état-major ! Et les savants qui exploreront, disserteront, rédigeront sous la présidence de l'auguste voyageur !... Si peu qu'on le connaisse, conclut gaiement la jeune fille, je vous l'assure, c'est très amusant.

Fréder l'écoutait avec une curiosité âcre, et par instant des colères lui passaient par l'esprit. Son cœur se serrait brusquement.

— Mais, dit-il en se contraignant, vous le connaissez donc, vous, Emily ?

— Dieu merci, non ! fit-elle. On m'a pourtant assez tourmentée à Paris pour qu'on me le présentât. Je crois même qu'on avait organisé un petit complot, tendant à le mettre en ma présence à l'improviste. Mais une de ses prouesses ordinaires, un de ces scandales, dont il est coutumier, en l'obligeant à se cacher pour un temps, lui a épargné l'accueil que je lui réservais, si l'on eût forcé ma volonté là-dessus.

— Que lui auriez-vous dit ?

— Je ne sais ; car je ne prépare pas mes répliques. Mais, comme j'ai l'habitude de parler nettement et franchement, j'aurais trouvé aisément, dans la mesure convenable, trois mots qui lui eussent donné une notion certaine du parfait mépris qu'il m'inspire.

— Votre mépris ? s'écria le prince, profondément blessé.

Lélé fut frappée du tremblement de sa voix.

Elle se prit à sourire.

— C'est juste, fit-elle, je vous étonne, je vous scandalise un peu même. Vous autres Français, vous accordez des grâces d'état aux personnes de cette condition. En Amérique, nous n'avons pas de ces préjugés. Un manœuvre honnête homme nous paraît de cent coudées au-dessus d'un prince, fût-il royal, dont les mœurs sont mauvaises. Le sceptre et la couronne ne font rien à cela et ne sauraient nous éblouir. Aussi est-ce bien du mépris que je professe pour cet homme, marié, père de famille, qui se salit de débauches, trahit sa femme et s'avilit à donner à ses enfants des exemples répugnants.

Un silence se fit.

— Au fait, reprit Emily, à quel propos vous ai-je parlé de ce triste individu? Ah, oui : le yacht ! Eh bien ! mon cher Frédérick, revenons au vôtre, à celui dont vous rêviez, et sur lequel

nous allions à l'autre bout du monde, éclairés par notre lune de miel.

— Un nuage l'a voilée, répondit Fréder en faisant effort pour dissimuler les sentiments qui l'agitaient.

Il n'y démêlait rien encore.

Un autre, tout aussi dépravé d'ailleurs, eût été frappé de l'originalité de la situation. Il se fût fait l'effet du loup caressant le petit Chaperon rouge. Mais l'éducation de celui-ci lui interdisait la philosophie, et sa vanité princière souffrait assez, pour qu'il ne fût pas tenté de rire dans sa barbe de la dupe dont il tenait la main abandonnée dans les siennes.

Voyez-vous cette fille de marchands de cochons, dont l'arrière-grand-père était peut-être quelque misérable émigrant irlandais, sinon quelque flibustier évadé des prisons de son pays, cette Yankée se permettant de mépriser un homme comme lui, un homme né, dont tous les potentats se disaient le cousin, un homme d'une qualité telle que sa majesté essentielle en imposait à ses plus intimes familiers !

Il n'en revenait pas. Mais son étonnement emportait une mauvaise pensée de vengeance.

En imagination, il se délectait par avance, du triomphe qu'il se promettait de remporter sur cette fille impertinente.

Il la voyait vaincue, rendue à merci, éprise, heureuse et fière de lui appartenir.

Alors il se contemplait lui-même, au moment où, la tenant encore contre son cœur, il lui dévoilerait sa véritable personnalité.

— « Ce Fréder, cette Altesse, objet de votre mépris, ma belle, il vous serre, demi-nue, dans ses bras ! » Tableau !

Voilà qui lui semblait digne de lui. Une leçon à donner à cette petite ; une revanche royale à prendre.

Restait, il est vrai, à la séduire au point qu'elle s'abandonnât.

— « Bah ! pensait le prince ; les femmes sont les mêmes partout ; l'entraînement, l'amour, la passion ont les mêmes conséquences dans les deux mondes. »

Cependant?...

Le doute lui poussait au cerveau des fureurs étourdissantes. Il le repoussait.

— « Il le faut ! se disait-il. Il le faut, à tout prix. »

Qu'entendait-il par là ? Il entendait qu'il ne reculerait devant rien ; la ruse, la force même !

Il fallait qu'il triomphât quand même ; il fallait qu'elle fût punie, frappée dans son orgueil.

Etait-ce que son amour pour elle l'égarât ? Son amour ! L'aimait-il encore? Il ne savait. Qu'importe ! En tout cas, il ne l'aimait pas assez pour lui pardonner la mortification qu'elle venait de lui infliger.

Un seul point restait net dans son esprit : à

tous risques, il voulait posséder cette femme, ne fût-ce que par réparation du froissement de sa dignité.

« A tous risques » avons-nous dit. Les risques! Il n'y songeait et n'y croyait guère. Risques, pour le premier venu, mais pour lui, pour un prince du sang?...

Il en souriait.

Vous figurez-vous une Altesse appréhendée, conduite devant un jury? Autant prévoir la fin du monde. Un pareil scandale ne se serait jamais vu.

On détrône les gens de sa sorte, on les tue, mais on ne les dégrade pas.

Il eût été bien naïf de s'attacher à cela. Tous les rois se furent levés, revendiquant la solidarité de l'injure faite à l'un d'eux. Un *casus belli*. Où trouver des juges à un prince royal?

Tout au plus prévoyait-il des troubles de famille, semonce paternelle, mesure disciplinaire officielle propre à endormir l'opinion, à satisfaire les braillards.

Bah! il y était fait. Du reste, la nouvelle que lui apprenait Lélé, pour l'avoir lue dans les journaux, confirmait ce que lui écrivait Oscar. Le voyage s'effectuerait. Il serait sans doute loin quand la bombe éclaterait.

La perspective du succès lui emplit l'âme d'une joie sauvage qui fit frissonner ses nerfs.

— Le froid vous gagne, dit Emily en se levant. Il est tard, d'ailleurs ; retournons.

Quand Fréder, après avoir ramené la jeune fille au pavillon, revint au casino, une quinzaine de locataires valsaient au piano. Tout le gros des Dunkerquois dormait déjà en ville.

Les familles résidant à l'hôtel en faisaient autant. Il ne restait là que les quelques jeunes Parisiens, en rupture de *boîte à bachot*, s'exerçant à la *gomme*, aux yeux éblouis de la province, et quelques miss, qui, raides comme la potence, impassibles et muettes, tournent, tournent, tournent par prescription hygiénique.

Histoire d'amener la moiteur et de se fouetter le sang, pour combattre l'anémie.

Le prince ne se sentait pas en disposition de se reposer. Et puis, il avait faim. Sur sa proposition, un souper fut vite improvisé, et ce n'est qu'au petit jour qu'on se sépara.

L'entr'acte avait été favorable à Son Altesse. Plus de surexcitation cérébrale.

Il pouvait envisager les choses de sang-froid.

Eh bien, demain, après six bonnes heures de sommeil, il combinerait son plan.

En pénétrant dans son appartement, il trouva quelqu'un qui l'attendait, debout, et rigidement respectueux.

— Tiens ! fit-il satisfait, c'est toi, Penserade...

— Arrivé tantôt, monseigneur.

— Chut! dit vivement Fréder. Il n'y a pas de monseigneur ici. Dis-moi monsieur.

— Ça me gênerait trop, répondit le laquais. D'ailleurs, l'incognito de Votre Altesse peut cesser. Ma présence en est la preuve.

— N'importe! répliqua le prince. J'ai mes raisons pour le garder tout aussi strictement. Dis-moi « monsieur », sans plus. Je suis, pour toi et pour tous, le comte Frédérick de Villeré. Est-ce ainsi que tu m'as demandé?

— Oui, monsieur.

— Bien, mais pourquoi dis-tu que je puis quitter l'incognito?

— Le procès Maurlex est terminé.

— L'appel a été plaidé?

— Non.

— En ce cas?

— Retiré du rôle, par désistement des parties.

— Ils se sont accommodés?

— Ils se reprennent.

— Alors je puis rentrer à Paris.

— Faut-il faire les malles de monsieur?

— Non, diable! Je t'informerai des affaires qui nous retiennent ici. Pour aujourd'hui, j'ai besoin de dormir.

Penserade se mit en devoir de déshabiller son maître.

— Mais, demanda celui-ci, comment se fait-il que tu sois venu me rejoindre, sans que je t'aie appelé?

— C'est monsieur le marquis de Villeré, qui m'a donné ordre de venir et de dire à monsieur que tout marche à souhait. Le ministère approuve le voyage projeté.

— Il daigne! fit Fréder en riant de pitié. Ces individus font ma plus grande joie! N'était la peur que la Révolution Française a mise au ventre des potentats de l'univers, ces va-nu-pieds s'useraient la langue à nous lécher les bottes. Et *ça approuve* maintenant! *Ça permet* qu'un fils de roi frête un yacht pour se promener! *Ça* condescent à accorder les subsides nécessaires! Ah! quand mon tour va venir de vous gouverner, bonnes gens, vous verrez, à vos dépens, de quel bois je me chauffe et, comme dit Sganarelle, que « j'ai le bras assez bon. »

Si le prince eût pu lire dans la pensée de son valet de chambre, il eût été bien surpris.

Parlant à moitié pour soi, à moitié pour l'autre, il croyait éblouir ce dernier. Quelle illusion! Le domestique se gaussait de lui en dedans.

— « Va, mon bonhomme, se disait Penserade, une fois la queue de la poèle en main, tu en rabattras, et je ne serai plus seul à te faire la barbe! »

— Achève, reprit Fréder, en goguenardant. Notre excellent premier ministre nous favorise donc de son approbation précieuse. Après?

— Après? répondit le valet de chambre, il n'y a plus rien, monseigneur, car ce n'est rien que

régulariser la délibération du conseil. Une commission a été nommée, comme de juste. Elle a élu son président et son rapporteur. Selon les indications du chef du cabinet qui, dans une suite de déjeuners parlementaires, s'est assuré le vote d'une majorité triée sur le volet, la question viendra au parlement dans quelques jours et passera comme lettre à la poste. Le Sénat dira respectueusement : *Amen*.

— Parbleu !

— Or, escomptant ce beau résultat, le ministre a commandé, non la construction, mais l'achat du yacht de Votre Grâce. Il ne restera qu'à choisir, dans les quinze ou dix-huit cents suppliques reçues au cabinet pour composer l'équipage, l'état-major et les membres de la mission scientifique qui accompagneront Votre Excellence.

— Ainsi soit-il ! fit le prince en se fourrant dans son lit, où il s'endormit comme un noceur qui a excédé ses forces.

A midi et demi, il ouvrit les yeux. La paupière était lourde, la bouche amère, l'intellect congestionné. Les voies respiratoires, irritées par la nicotine, suintaient des muquosités qui amenaient de la toux pituitaire.

L'œil boursouflé en dessous, la tignasse brouillée, le teint verdâtre, le futur arbitre d'un peuple n'avait rien d'Adonis à cet instant.

Si né qu'il fût, il était bien vilain, et, à l'aper-

cevoir ainsi, je doute que Lélé n'eût pas éprouvé de la déception.

Durant quelques minutes, le prince batailla contre l'engourdissement.

Mais, le grand jour aidant, il se ressaisit peu à peu. Le souvenir de l'Américaine l'absorba entièrement. Il se rappela les impressions ressenties là-bas, à l'extrémité de la jetée, en l'entendant naïvement exprimer la réprobation méprisante que lui inspiraient les écarts connus de Son Altesse.

La colère ne le reprit pas ; ou plus exactement il la domina. Son désir de vengeance n'avait plus le caractère d'une fringale aveugle, d'une soif, qu'au prix de sa part de paradis, il fallait étancher coûte que coûte. Le sceptique prenait le dessus.

Vaincre cette fille, et jeter le masque ensuite, lui paraissait à présent un *bon tour*, une riposte maligne et spirituelle, dont, à la rigueur, — que sait-on jamais ! — elle pouvait fort bien, finalement, rire elle-même.

Il ne comprenait pas qu'il eût dramatisé tout cela.

Quel enfantillage ! L'antagoniste n'était-il pas trop mince ? Plaisantait-il d'élever l'aventure à un cinquième acte ? De quoi et de qui s'agissait-il en effet ? Où était l'héroïsme ? Nulle part !

Lélé ? Eh bien, une fillette, sans plus. Une petite personne, sans tenants ni aboutissants, sans

alliances. La fille d'un bonhomme, occupé d'un commerce vulgaire là-bas, la nièce d'une bourgeoise provinciale encroûtée. Des gens de rien, pas même du monde. Pour un peu, Sa Grandeur se fût scandalisée !

Belle affaire, pour un grand comme lui, de satisfaire sa fantaisie aux dépens d'une personnalité si chétive et si obscure !

Il se semblait en passe de convoiter la pureté d'une camériste. L'honneur que, par là, il pensait lui faire, lui paraissait en disproportion éclatante avec le mérite de celle qui en était l'objet.

Qui sait ? Pour peu qu'elle fût intelligente, et qu'elle eût notion des conditions sociales, elle ne pouvait guère manquer de s'enorgueillir en apprenant, au bon moment, à qui elle aurait — il y comptait bien ! — sacrifié sa vertu.

— On se fait des monstres ! pensait-il. La réalité n'est jamais à la hauteur de ce qu'on imagine, et je suis vraiment bien bon de me mettre martel en tête. Parions que, sachant ensuite, qui je suis réellement, cette petite se sentira flattée. Après tout, les princes du sang ne courent pas les rues, et toutes les femmes ne sont pas faites pour les amener à jouer la comédie romanesque à laquelle je me livre pour ses beaux yeux. C'est que, ma parole, tout y est. Je recommence le *Barbier de Séville*.

Je suis Lindor ; ma naissance est commune.

Les comtes foisonnent dans les villes d'eaux, on marche dessus. Tandis qu'un garçon qui sera roi demain! Diable! Elle se fait là, provision de souvenirs que plus d'une ambitionnerait, en somme.

Tous les romans où figurent des princes se retraçaient à sa mémoire; tous, y compris Riquet-à-la-Houppe. Et tout en se promenant par la chambre, en chemise, les pieds nus, humant une cigarette du Grand-Hôtel, il se souriait dans les glaces en s'appelant « Riquet. »

Encore une fois, il ne comprenait point qu'il eût entrevu un dénouement tragique à cette affaire. Une intrigue tout au plus, qui devait aboutir gracieusement.

Ce qui le frappait en dernière analyse, c'était la facilité avec laquelle tout s'arrangeait de soi-même.

Quelle sottise de s'être fait du mauvais sang! Un philosophe devrait se borner à plier le dos durant l'orage et le laisser passer.

Un point restait pourtant : combien de temps faudrait-il encore pour parachever la conquête d'Emily?

Assurément, toute cette *flirtation*, ces gamineries platoniques et chastes, c'était gentil; mais, puisque le voyage s'organisait, il convenait d'aboutir bientôt.

Avant de s'embarquer pour des régions plus ou moins lointaines, Fréder n'aurait pas été fâ-

ché de revoir un peu *son* Paris, de se retremper dans un courant civilisé.

Dans cette pensée, il engagea Lélé à ne pas attendre la réponse de son marchand de cochons de père, pour mettre Mme Laënbrook au courant des faits. Il y avait encore tant de pourparlers à engager, de démarches à faire ! Quelle longue attente !

— Moi-même, disait-il, j'ai besoin de prendre des dispositions. Il me faut conférer avec un notaire. Il faut songer à l'installation à Paris. Peut-être serais-je obligé d'y aller passer quelques jours.

En malin, qu'il se croyait, il se préparait une porte de sortie, et peut-être bien, une occasion de brusquer les choses.

Il imaginait une scène charmante à son gré ; une scène d'adieux, au moment de se séparer ; scène intime, à huis-clos, quelque part où personne ne pût les interrompre.

On aurait grand regret sans doute de se quitter, ne fût-ce que pour des heures.

Le regret pousse à la tendresse, aux effusions, on se trouble. Perdre la tête est naturel et excusable, et alors...

Qui sait ?

La passion a bon dos ! On a été surpris ; qu'est-ce que vous voulez ? C'est qu'on s'aime trop. Cela ne vaut-il pas mieux que le contraire ? Quel moment !

Rien de banal ; en tout cas, combien de jeunes femmes, froidement mariées à un monsieur excessivement correct, rêveraient de tels commencements !

Tout irait de soi ensuite.

« — Adieu !

» — Reviens vite !

» — Je t'adore !

» — Taisez-vous ! »

Puis à la dernière minute, quand il y a menace de manquer le train :

« — Oh ! mon ami, que devez-vous penser ! »

L'œil est voilé d'une larme.

Un baiser la boit.

« — Je t'aime. »

C'est délicieux ! Fréder s'en délectait d'avance.

Et sa vengeance ?

Attendez !

Le train part (il se voyait dans le coupé retenu la veille). Il arrive à Paris. Un fiacre.

— Au cercle.

Et là, sans débrider, immédiatement, un mot à la poste.

Il en avait les phrases dans la tête ; six lignes, pas plus, *mais tapées*, je vous assure !

Non pas dures. Jamais ! Douces, affectueuses, au contraire ! L'aveu de sa supercherie d'abord. Puis l'expression délicate et spirituelle de sa gratitude ; serment solennel de ne jamais oublier les

aimables instants si poétiques et tendres passés ensemble.

Le tout avec l'assurance de sa haute considération, nuancée d'une pointe de malice triomphante et bon enfant.

Une vengeance de gentilhomme, comme vous voyez.

Il ne doutait pas que les choses n'en vinssent là. Les circonstances devaient y concourir ; la situation en comportait le programme charmant.

Ce dont il doutait moins encore, c'était de l'impunité. Quelles conséquences ?

Plus que lui, la belle Américaine aurait intérêt à cacher l'accident. La voyez-vous crier des reproches et des revendications par dessus les maisons ?

Tout le contraire ! Un peu honteuse, et peut-être décue, elle dévorerait son affront et sa peine. La saison des bains finie, elle quitterait ce milieu devenu pénible. Habitudes et relations nouvelles effaceraient le côté chiffonnant du souvenir et de sa faiblesse, et comme après tout elle était fort jolie, et très riche, très convenablement apparentée, elle épouserait bientôt un bon garçon qui, de l'autre côté de l'eau, n'y verrait que du bleu !

— Mon cher Frédérick, dit un matin la jeune fille, je vous ai obéi. Ma tante est instruite de notre projet.

— Qu'en dit-elle ?

— Elle se montre bien un peu surprise de la façon dont cela se passe. Mais elle ne désapprouve pas votre recherche. Seulement il lui paraît que le moment est venu pour vous, de lui déclarer officiellement (c'est-à-dire en une visite spéciale, les mains gantées de blanc), que vous désirez devenir son neveu par alliance. Y voyez-vous de l'inconvénient, Frédérick ? Pour moi, je vous saurai gré d'en passer par ces formalités françaises, dont on ne se soucie point chez nous. Vous vous la concilierez d'ailleurs, et, satisfaite sur la forme, elle vous aidera à abréger les délais. En somme, il lui plaît que sa huguenote de nièce se marie à un papiste. Elle compte que votre foi me gagnera, et que, par condescendance, par amour pour vous, mon ami, je confesserai finalement ce qu'elle appelle mon hérésie. M'en ferez-vous une condition, my dear ?

Le jour même, Fréder, en gants blancs, se rendit au pavillon et, en cérémonie, demanda à la veuve, de lui faire l'honneur de l'agréer pour fiancé de sa nièce.

— La convertirez-vous? demanda plaisamment celle-ci.

— A l'amour d'abord ! répliqua le prince sur le même ton.

— C'est souvent un moyen de revenir à Dieu ! fit Mme Laënbroock.

Puis, changeant de ton :

— Etant donné que les Américains sont de drôles de gens, ajouta-t-elle, je pense que mon beau-frère ne fera pas ombre de difficulté à votre mariage. Or, comme en ces sortes d'affaires, les solutions les plus promptes sont les meilleures, je vais m'arranger de telle sorte que, de notre côté du moins, nul retard ne soit apporté. Êtes-vous satisfait, cher monsieur ?

— Soyez-en bien certaine, madame, répliqua Fréder.

— Dès lors, prenez vos dispositions dans le plus bref délai.

— Pour cela, dit le prince, il sera nécessaire que j'aille à Paris, durant quelques jours.

— C'est juste ! reprit Mme Laënbroock. Toutefois, il ne conviendrait pas qu'Emily restât toute seule ici pendant que nous serions absents tous deux : vous à Paris, moi à Tourcoing. Ecoutez ; je partirai la première, trois jours me suffiront. Durant ce temps, ma nièce, laissée aux soins de deux domestiques (l'homme et la femme dont j'ai des raisons d'être sûre, je les ai obligés, ils se feraient écharper pour moi), restera, au dehors, c'est-à-dire au casino, sous votre patronage. A mon retour, vous partirez, et, quand vous reviendrez, la réponse de mister Goude Walterson nous sera parvenue.

Le lendemain, un télégramme de Chicago (coût : trois cent quatre-vingt et des francs), disait à Lélé :

« Enchanté, ma fille. Compte sur deux cent mille piastres, comme premier apport au contrat à toucher sur chèque dans lettre chargée qui suit.

» Si ne pouvez venir, irai, pour célébration, quoique achat considérable me retienne ici.

» Mais famille avant tout ; viendrai, fût-ce sur la tête. Père affectionné.

» TOM. GOUDE-WALTERSON ET Cᵉ.

» Lettre suit. »

Cette dépêche arriva pendant le dîner de la table d'hôte du casino de Rosendaël. Lélé, l'ayant lue, la passa à sa tante.

— Tout va bien, dit Mᵐᵉ Laënbrook, en donnant le papier bleu à Fréder. Je partirai demain pour Tourcoing.

L'approche de la crise serra le cœur du prince.

— Je puis compter sur vous pour patronner votre fiancée ? demanda la veuve.

— Vous me faites l'honneur de n'en pas douter ? répondit Fréder.

— Assurément, mon cher neveu, puisqu'aussi bien vous l'êtes désormais.

Puis à Lélé :

— Tu n'auras pas peur ?

— Et de quoi, de qui, ma tante ?

La veuve parut hésiter.

— De toi, fit-elle en affectant de sourire, et, en repoussant volontairement une sorte de pres-

sentiment, que rien ne légitimait en apparence, quoiqu'il mît du sombre dans sa pensée.

Emily la regarda en face, avec des yeux clairs, laissant voir l'étonnement naïf d'une âme si pure que toute suspicion lui échappe.

— De moi ?... répéta-t-elle. Je ne comprends pas.

La tante en fut comme embarrassée.

— Je plaisante, dit-elle, pour éluder une explication, qu'elle jugea sans objet.

Néanmoins, Fréder ne s'y méprenait pas : Mme Laënbroock, française, bourgeoise, gardait de confuses appréhensions à laisser une jeune fille à la garde d'un garçon qui, si distingué et si loyal qu'il parût, n'en restait pas moins un « amoureux ».

Il eut peur que, par excès de prudence, par effroi de sa responsabilité, la veuve ne s'avisât de se faire accompagner de la jeune fille.

Il y a des intuitions que le magnétisme expliquera peut-être quelque jour, à nos arrière-neveux ; l'impression du prince ne le trompait pas, en ce moment. La tante songeait vaguement à se couvrir par cet expédient.

Pour parer le coup, Son Altesse prit un air dégagé, en vue de lui donner le change.

— Au fait, dit-il, pourquoi miss Emily ne vous accompagnerait-elle pas ?

— Oh ! non ! répondit vivement la veuve. Seule, je me déroberai aux commentaires ou aux

questions. La province est curieuse et commère, et je ne vous dissimulerai pas que ce mariage aura le caractère d'une sorte de scandale chez nous. Autant ne pas donner l'éveil.

La bonne dame se réservait de faire décider qu'on célébrerait les noces à Paris. Si elle s'absentait, c'était avant tout pour consulter, au sujet des formalités de surcroît à remplir, afin d'atteindre ce résultat. Le fait acquis, elle aurait moins d'observations à essuyer de ses proches et de sa *société*.

Marier sa nièce à Tourcoing lui paraissait une affaire terrible.

L'Église y ferait des façons à n'en plus finir. Qui sait seulement si, en cette petite ville, très engouée de cléricalisme, le curé accorderait l'entrée de l'église à la huguenote Lélé ?

Quel que soit le prix qu'on proposerait à l'achat des dispenses, il se pouvait qu'on se heurtât à un refus formel, conforme à l'intolérance de la bourgeoisie locale.

Le pis, c'était le satané confesseur à affronter.

On pense bien qu'il n'avait pas manqué de recommander à sa pénitente d'user, et d'abuser au besoin, de tous procédés quelconques, dignes ou non, que la sainteté du but sanctifie, pour ramener au bercail la brebis égarée.

Fille de catholique romaine, Lélé ne devait pas opposer de grandes difficultés à revenir à la

religion de sa mère. Quelle édifiante conversion ! quel triomphe à obtenir !

Certes, la veuve en était d'avis. Très sincèrement, elle s'en était promis la victoire tout d'abord. Pourtant, elle avait finalement échoué. Elle s'en sentait un peu penaude. Sa conscience se troublait légèrement, elle se demandait si, en somme, elle avait suffisamment mis la main à la pâte, circonvenu, prêché, tracasssé, intimidé sa nièce ; mené le bon combat, en un mot.

Hélas ! non. Emily, sans sortir du respect, s'était si nettement prononcée, dès le début de l'entreprise, que tout espoir s'était évanoui.

Allez donc vous fâcher, avec une personne qui écoute docilement, fait visible effort pour comprendre, et qui, pour toute réponse, pose un gros et franc baiser sur les joues de sa tante, en disant :

— Tout en me laissant faire protestante, ma chère et honorée mère a gardé les croyances dans lesquelles elle avait été élevée. J'agirai de même, je vous assure. D'ailleurs, changer ferait de la peine à papa.

La veuve ne trouvait guère à répliquer, et se sentant quelque répit, remettait la suite à une autre fois. Tout son zèle n'avait produit qu'un résultat négatif. Qu'allait en dire le diable de confesseur ?

Pour se tirer du mauvais pas, elle songea d'abord à lui en écrire. De loin, les gronderies tou-

chent moins. Mais non ! Il y a des choses dont on ne peut exprimer l'extrême délicatesse dans une lettre. Or, comme elle éprouvait le besoin impérieux des conseils du prêtre, pour mener à bien le mariage, sans provoquer une sorte de *tolle* dans Tourcoing, il fallait prendre le taureau par les cornes ; aller dire bravement :

— « Eh bien. Je n'ai pas réussi. Je m'en accuse assurément; je n'y ai sans doute pas mis toute l'habileté utile, toute la persévérance nécessaire, j'ai reculé devant des débats et des crises pénibles; mais enfin c'est fait. Je m'en frappe la poitrine en toute sincérité, absolvez-moi une bonne fois, mon père, et parlons de choses sérieuses. Comment m'y prendre pour que ce mariage se contracte sans faire naître un bruit indiscret chez nous, sans motiver des manifestations plus ou moins apparentes de réprobation ? »

A deux jours de là, elle se mit en route.

Quand le train s'ébranla, elle fit un dernier geste affectueux aux jeunes gens, venus pour la mettre en wagon, puis elle s'enfonça dans un coin, frissonnant à la pensée de l'orage au devant duquel elle marchait.

Elle se dit, mentalement :

— « Maintenant... gare ! »

Ces deux jours, le prince les avait dignement et laborieusement employés.

Penserade, qui comprenait à demi-mot, ne s'était pas tourné les pouces, lui non plus.

A eux deux, ils avaient organisé le plus ingénieux et le plus aimable guet-apens dont un roué du bon roi Louis XV se fût fait honneur.

Six heures du soir sonnaient quand Mme Laënbroock passait les fortifications.

Bras dessus, bras dessous, les fiancés, remontant vers la place Jean-Bart, longèrent les boutiques du quartier commerçant. Peu de choses aux vitrines qui les attardât, leur amour les en détachait.

Ils allaient causant d'eux, du beau projet, du prochain voyage de Fréder à Paris.

— Huit jours, de séparation ! disait Lélé.

— Cela me semble interminable, reprenait le faux comte de Villeré.

— Je ne quitterai pas le pavillon, Frédérick. Déjà, je me tiens pour votre femme, et je veux me conduire comme une épouse de mon pays. Libre de mes actions, de mes plaisirs, de mes relations, tant qu'aucun sacrement ne me lie, je ne m'accorde nulle indépendance, maintenant que de mon propre mouvement, d'un mouvement spontané de mon cœur et de ma volonté, je me suis donnée à vous, en cette vie et dans l'autre. A vous de disposer de tout mon moi, my dear. Je vous appartiens sans réserve ; j'abdique ma personnalité. Je veux voir en vous mon seigneur et mon maître ; mon conseil, mon ami, l'arbitre de mes convictions ; ma conscience. A vous de décider ce que je dois faire et penser,

puisque mon unique intérêt dans la vie est de vous plaire et de mériter votre attachement éternel.

Si taré que fût le prince, cette abnégation, aussi inusitée que volontaire, le remuait ; elle le diminuait aussi à ses propres yeux.

Il se sentait mesquin devant les simplicités confiantes de cette enfant qui, d'intention, se livrait si absolument. Pensant à ce qu'il préparait pour le soir même, il rougissait d'une honte imprévue, et balançait à donner suite à son infernal projet.

S'il n'eût été dans la rue, qui sait ?... il se fût peut-être jeté aux pieds de Lélé, lui confessant tout.

Tentation de la durée d'un éclair, dont il se raillait aussitôt, par réaction d'un esprit de dévergondage, qu'il n'était pas en son pouvoir de secouer.

L'excès d'attrait dont la jeune fille l'enivrait se tournait contre elle, en exaspérant le désir de Fréder.

S'il oubliait la vengeance projetée, s'il la reculait au second plan de ses préoccupations, la soif de séduire cette fille, de la conquérir, de la posséder à tout prix, se changeait en idée fixe dans son cerveau bouleversé.

Ils rôdèrent ainsi, sur les quais du port, recherchant les endroits sombres et déserts, favorables aux duos d'amour.

Puis il la ramena chez elle, comme onze heures battaient aux horloges publiques, entraînant dix mesures d'une valse, aux clochettes insipides du carillon, dont la brise apportait les glapissements lointains.

Le ciel, sans lune, resplendissait d'étoiles miroitantes.

Pas un bruit dans l'espace. Personne autour d'eux. Isolement profond.

Derrière la haie vive un jardinet, où s'élevait le pavillon loué par la veuve, un banc de bois fiché en terre.

Ils s'y assirent.

— Emily, dit le prince, mon âme devrait déborder de joie, et pourtant la séparation m'accable de tristesse, d'appréhensions insurmontables, de peurs inexpliquées. Vous m'aimez, vous le dites, je vous crois sur le moment. Et puis, je rentre chez moi. La solitude m'oppresse. Le charme sous lequel le son de votre voix me tient en votre présence s'atténue, se dissipe, et je me demande si j'ai bien entendu, si je n'ai pas rêvé ce que vous m'avez dit.

— Vous doutez de moi, Frédérick ? demanda Lélé avec mélancolie.

— En ce moment, non. Tout à l'heure, oui ; tout à l'heure je douterai de tout ! Emily, qu'est-ce qu'un mot, que la brise emporte ? Qu'est-ce, dis-moi, qu'une cérémonie, accomplie rien que pour consacrer aux yeux du monde, l'union de

deux cœurs épris ? Tu te tiens pour ma femme dès maintenant, disais-tu ce soir ; dès maintenant tu te réfugies en mon cœur, te laissant absorber pleinement. Eh bien ! comble l'enchantement dont, en parlant ainsi, tu as fasciné mon âme ; abandonne-toi tout entière à ma loyauté reconnaissante...

Il l'avait attirée à lui. Elle se dégagea.

— Non ! dit-elle résolument.

Le prince fit semblant de succomber à l'émotion.

— Ah ! s'écria-t-il, en cachant son visage dans ses mains. Et vous dites m'aimer !

Elle lui prit les mains et approcha son visage tout près de celui de Fréder.

— Oui ! murmura-t-elle tout bas ; oui, je t'aime ! Il n'y a personne dans le monde qui t'aime autant que moi. Mais plus je t'aime, Frédérick, plus je veux, pour toi-même, que tu m'aies telle que tu me mérites !

— Tu raisonnes trop ! s'écria le prince avec une sorte de fureur égarée. Tu t'attaches à des formalités, à des conventions mondaines, auxquelles la passion ne saurait se plier. Ce qui constitue le lien, l'union éternelle et indissoluble, ce ne sont pas les mots d'un formulaire banal, prononcés par un indifférent revêtu d'un costume ou d'insignes baroques ; ce n'est pas la signature des quatre premiers venus endimanchés, qui ont hâte d'en terminer, pour retourner

à leurs affaires ; c'est encore bien moins, la présence d'une foule plus ou moins curieuse et indiscrète de femmes en toilette, qui bâillent, à écouter des chants psalmodiés sur des paroles barbares. Ce qui attache, ce qui unit à jamais, c'est un élan irrésistible, qui confine au sacrifice ; c'est l'anéantissement de tout son être dans un abandon délirant, qui fait entrevoir les régions supérieures de l'idéal et de l'amour.

Elle voulut répondre. Il l'interrompit.

— Tu n'es pas femme, dit-il. Tu crois aimer, et des considérations extérieures te dominent. Ta raison veille et s'accroche à des préjugés étroits. Ton sang circule tiède et lent dans tes veines, et je t'épouvante peut-être, pis encore, je scandalise tes partis-pris de protestante rigide et gourmée. Ma femme ? oui, tu consens à l'être ; oui, tu le seras, pourvu qu'un clergyman t'en donne permission. Epouse chaste, fidèle, sûre, nulle ne le sera plus que toi, j'en réponds ; mais une amante, mais une femme éprise ?... Pauvre enfant !... tu ne sais seulement pas ce que c'est ! Et, pour un peu, quand mes lèvres effleurent ton front, sur les boucles de cheveux qui s'y jouent, tu serais tentée de m'interdire, de me glacer avec le « shocking » dont vous éteignez tout transport.

A l'écouter, Emily pâlissait dans l'ombre.

Des combats déchirants se livraient dans l'esprit de l'honnête fille. Elle luttait en désespérée

contre les troubles que les âcres paroles de son fiancé suscitaient en elle. Il lui passait des bouffées de faiblesse désolée, chagrine, aveuglée, qui lui mettait un cri au bord des lèvres :

— « Je suis à toi, mais crois! »

Cependant ce cri restait dans sa gorge, serrée, à suffoquer. Elle retrouvait des énergies pour essayer de le convaincre sans céder au vertige.

Mais elle avait beau dire; lui presser les mains de ses mains brûlantes, palpiter sur le cœur de son mari de demain, laisser sa petite tête tomber sur l'épaule du jeune homme, pleurer même; rien ne faisait, rien ne le rassurait.

Tout à coup, il la repoussa, et, se levant :

— Adieu! fit-il d'une voix sourde. Je deviendrais fou! Adieu! Reste en possession de toi-même, puisque tu le peux. Je ne veux rien de toi qui puisse t'être surpris, et je me sauve du danger, parce qu'à poursuivre cette lutte, je ne sais à quelle extrémité j'en arriverais!

— Frédérick, fit-elle, en cherchant à le retenir.

— Oh! je t'en conjure! cria-t-il d'une voix étranglée, laisse-moi partir, ou — prends garde...

Elle se recula effrayée.

Le voyant disparaître dans la nuit, elle rentra dans l'habitation, poussa les verrous de la porte, et monta avec précaution, afin de ne pas éveiller le ménage de braves gens qui la servaient.

Dans sa chambre, elle trouva une lettre de son

père. Elle n'eut pas le courage de l'ouvrir. Elle n'y eût rien démêlé, tant son moral était bouleversé.

Elle tomba sur un siège, songea un moment, et fondit en larmes, serrant convulsivement ses mains moites l'une dans l'autre.

A cet instant, Fréder rouvrait la petite porte de clôture avec précaution. Il aperçut une ombre, sur le seuil de la porte entre-bâillée de la maison.

Sans mot dire, cette ombre s'effaçant, lui livra passage.

— Les gens de la maison ? demanda tout bas le prince.

— A la dose que je leur ai servie, répondit Penserade, aucun cri ne les réveillerait, monseigneur.

— Bien, fit Son Altesse, va t'en.

Le surlendemain, le lecteur parisien des journaux de *high-life*, lisait sous la rubrique CARNET MONDAIN :

« Hier, à l'heure du persil, la grande société qui fréquente le Bois a salué le retour de Son Altesse Frédérick-Antoine de... (pour ces dames : *Fréder*).

» Le prince, en parfaite santé, a daigné donner de bonnes nouvelles de l'expédition scientifique organisée sous son haut patronage.

» Le yacht royal, qui est une merveille d'aménagement, sera en rade de Brest sous huit jours.

» Les dames du corps de ballet prétendent qu'il sera baptisé :

» PORCINET 1er. »

IX

On était en grande liesse dans la principauté. On se fût cru au pays de Cocagne. Tout paraissait couleur de rose, et l'on fraternisait d'un bout à l'autre du territoire. Le souverain disait : « mon bon peuple ». Le peuple répliquait : « notre bon souverain. »

Le grand-duc, dans une adresse prononcée à l'occasion de la nouvelle session des Chambres, se félicitait à chaque alinéa, sur quantité de sujets importants.

D'abord, ses relations avec les puissances étrangères témoignaient de sentiments réci-

proques d'un caractère étroitement amical ; ce qui, comme de juste, et sans en avoir l'air, assurait l'indépendance de la principauté, ainsi que la paix générale.

Ensuite, les récoltes s'annonçaient magnifiques, tant au point de vue de la qualité que de la quantité, si bien que l'exportation se chiffrerait par une augmentation considérable.

Les impôts offraient des excédants inespérés, qu'on verrait à appliquer à l'achèvement des travaux publics, routes, canaux, chemins de fer, etc.

Et l'industrie ! voilà encore une branche de la prospérité nationale, qui donnait des motifs de satisfaction.

Il va sans dire que l'esprit de l'armée (« notre brave armée, » bien entendu), était meilleur que jamais.

— Tout, mon cher contribuable, tout allait comme sur des roulettes.

A n'en rien rabattre, il y avait plaisir à compter au nombre des citoyens de cette principauté-là. Fi des boudeurs et des grincheux ! Un léger coup de patte, en passant, leur donnait la mesure du mécontentement, d'ailleurs dédaigneux, du chef suprême du gouvernement.

Un passage de l'adresse concernait le prince Frédérick-Antoine.

Seuls les préparatifs de l'expédition scientifique, à laquelle il daignait présider, l'empê-

chaient d'ajouter, par son auguste présence, à l'éclat de la cérémonie.

L'utile et bienfaisante expédition ! On en sentait la haute importance sans qu'il fût nécessaire de s'y arrêter. Gloire et profit, voilà le résultat attendu.

Mais ce n'était encore rien que tout cela ! Pour terminer, le grand-duc annonçait officiellement un fait de famille qui devait faire battre tous les cœurs vraiment patriotes et sagement démocrates ; resserrer surtout, resserrer les liens d'amour qui, depuis des siècles, unissaient le bon peuple à ses bons souverains.

En un mot, comme en cent, Sa Grâce, la princesse Sophie, loin de se confiner dans des préjugés de caste qui ne sont plus de notre temps, épousait, qui? — un simple citoyen, du nom roturier de Boulanger.

— Quoi ! Boulanger ?

— Eh oui, bien : Boulanger ! Pas *de* Boulanger ; pas Boulanger *de* ceci ou *de* cela ; pas non plus comte ou même baron Boulanger. Non ! Boulanger tout court, tout sec ; Boulanger ni plus ni moins.

Est-ce donc qu'il manquât de maris de sang royal dans les cours amies ? Vous badinez ! On n'avait jamais eu que son dévolu à jeter parmi tant de cousins qui s'étaient proposés à l'envi, et dont, le plus courtoisement du monde, on avait décliné les avances.

— Alors ?...

— Eh bien ! la princesse avait choisi Boulanger, voilà tout.

— Pourquoi !

— Parce qu'elle l'aimait.

Et il n'en fallait pas plus pour qu'elle l'épousât, car sa grand-ducale famille professait la tolérance la plus libérale.

Ce n'est pas plus malin que ça !

La bourgeoisie triomphait, avec une joie sincère. Le peuple applaudissait attendri, et le ministère y gagnait un prestige, qui lui assurait quelque longévité.

Il y avait un petit roman là-dessous, une idylle naïve, dont le secret, si bien gardé qu'il fût, valait juste autant, maintenant, que celui de Polichinelle.

Ce Boulanger descendait d'un habile ouvrier français qui, menacé par la révocation de l'édit de Nantes, émigra dans la capitale de la principauté, s'y maria, et commença une fortune, que ses enfants grossirent peu à peu.

Riches et considérés, poussés par des aptitudes différentes, les petits-fils abandonnèrent la profession paternelle. On en vit dans l'armée, dans l'administration, dans les sciences, se distinguer plus ou moins, mais tous faire figure honorable.

Les circonstances avaient fait que le grand-duc, après avoir attaché l'un d'eux à son cabinet, le nomma son secrétaire intime.

On pourrait s'arrêter ici. Le reste se devine. Logé au palais, prenant la plupart de ses repas avec la famille régnante, mêlé à la vie privée du souverain, en quelque sorte de la maison, ce Boulanger-ci se trouvait constamment en contact avec la princesse Sophie.

Il était jeune, assez bien de visage, et se montrait d'un caractère enjoué, dans la mesure de sa discrétion naturelle et de l'étiquette des cours.

Bon musicien, adroit cavalier, rimailleur pour rire, et un peu peintre, il plaisait à tous, et à la princesse plus encore, ou du moins particulièrement.

Que voulez-vous ? on est jeune. On a ri, chevauché, chanté, dansé peut-être ensemble. On a bavardé gaiement, sous la voûte feuillue des grands arbres d'un parc. On a contemplé de compagnie des sites pittoresques, éclairés par le soleil couchant, à ces instants où la tiédeur de la brise, le grand silence de la nature, entrent dans le repos du soir, où la profondeur du ciel que l'ombre envahit à l'orient, entraîne à rêver, où déjà l'étoile du berger scintille, mettant je ne sais quelle mélancolie tendre dans les idées. Ça lie, si peu que ce soit.

Après tout, les princesses ne s'affranchissent, pas plus que les autres femmes, des influences occultes et extérieures de la terre. Celle-ci, sans s'y attacher autrement, en subissait le charme.

Un matin, au déjeuner, le grand-duc parut préoccupé.

— Etes-vous indisposé, mon ami ? demanda la grande-duchesse.

— Aucunement, ma chère Antonia. Je suis à la fois surpris et contrarié. M. Francis — c'était le prénom du jeune secrétaire — vient de m'exprimer le désir de quitter mon cabinet.

Le cœur de Sophie se serra brusquement ; elle se sentit pâlir ; mais réagissant aussitôt, elle resta impassible.

— C'est dommage, dit la princesse Catherine. Vous paraissiez satisfait de ses services, mon père. Nos rapports avec lui étaient faciles et agréables, grâce à son tact et à son éducation.

— Quelles raisons donne-t-il ? demanda Antonia.

— Il n'en donne guère; encore qu'elles ne vaillent pas grand'chose.

— Besoin de voir du pays? fit Maurice Berlave, l'ami du grand-duc.

— Quelque amourette peut-être ? répliqua celui-ci oubliant la présence de la jeune fille.

Et comme Antonia la lui rappelait, par un coup d'œil :

— Je plaisante, reprit-il, se méprenant, comme les autres, sur la cause du trouble que, cette fois, Sophie ne parvint pas à dissimuler entièrement. Je suppose, avec Maurice, qu'il y a bien un peu désir de voir du nouveau, en parcourant le

monde. Mais encore, se peut-il qu'il tienne son rôle pour trop effacé. Jeune, très intelligent, fort instruit, il a la légitime ambition de se distinguer. Je ne saurais l'en blâmer, sans doute. C'est encore à notre service qu'il emploiera ses remarquables facultés, et je l'ai en assez haute estime, pour lui en fournir l'occasion, si nos messieurs du ministère y consentent, bien entendu.

Cette dernière phrase était enveloppée d'un sourire semi-railleur, qui donnait la mesure de la bonhomie résignée à laquelle sa philosophie se réduisait.

— Cependant, contiuua-t-il, plus ma considération est grande pour les talents et le caractère de ce jeune homme, plus j'ai de raisons de regretter la privation de son concours.

Avec un étonnement qui l'inquiétait vaguement elle-même, Sophie buvait les paroles de son père. On eût dit qu'elle eût part de droit aux éloges décernés à Francis. Elle s'identifiait à lui pour en jouir intérieurement. Elle en prenait texte, pour légitimer la prédilection qu'elle lui accordait.

Au fait, quelle était donc la nature de cette prédilection ?

Seule, dans son appartement, la princesse se posa résolûment la question. Hélas! des pleurs trop éloquents lui répondirent. Elle aimait !

Elle aimait qui?

Certes! abstraction faite des conditions sociales, le secrétaire du cabinet grand-ducal méritait la haute préférence qu'elle lui accordait, mais l'abstraction était-elle possible ? Non ; mille fois !

Voyez-vous une princesse du sang épouser un M. Boulanger, descendant d'un ouvrier de France qui travaillait de ses mains ?

Aucun libéralisme, aucun argument romanesque ne tiendraient là contre.

Pas un expédient à invoquer, pas un compromis à accueillir. Rien !

Il fallait prendre son cœur à deux mains, le comprimer sous un effort surhumain de raison, admettre la fatalité et se taire, en gardant une attitude impénétrable, conforme à la dignité du rang à la hauteur duquel les hasards de la naissance la plaçaient.

Pleurer ! Ah ! oui, par exemple ; tout son saoûl. Pleurer à huis-clos, en secret ; pleurer à chaudes larmes et maudire le sort, qui disposait de ses sentiments contre toutes convenances. Mais ne point regimber contre le devoir et renoncer au bonheur inaccessible.

Le bruit de la retraite de Francis s'étant répandu, un journal de commérages aristocratiques publia un entre-filets, qui dévoilait plaisamment le pot-aux-roses.

A mots couverts, par allusions pointues, on déchirait les voiles, en saupoudrant le tout d'un peu de calomnie, ce qui donnait du piquant à la sauce.

En dépit des précautions prises pour empêcher la famille du grand-duc, et surtout la princesse Sophie, de lire ces malpropretés, l'exemplaire parvint à chacun des intéressés.

Sans s'arrêter à des insinuations incompréhensibles pour elle, — l'article d'une officine cléricale, — la princesse ne lut qu'une chose entre les lignes ; à savoir que, de notoriété publique, le jeune secrétaire l'aimait.

En sortant de chez elle, dans la journée, elle rencontra Francis dans la galerie du palais qui donnait accès aux appartements de son père.

Elle alla droit à lui, digne et souriante.

— Quand partez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Demain, répondit Francis.

— Adieu, fit-elle. Soyez heureux, je le souhaite du meilleur cœur.

Le jeune homme, qui s'était incliné, releva la tête en reculant d'un pas pour lui livrer passage.

Elle vit qu'il était pâle et que ses yeux étaient noyés de larmes.

D'un mouvement irrésistible, elle lui tendit la main.

— Allez, dit Sophie. Ma pensée vous suivra toujours.

Et elle passa.

Les années s'écoulèrent.

Plusieurs fois la princesse fut demandée en mariage par d'augustes prétendants. A chaque ouverture, elle répondit d'un seul mot :

— Non.

A sa mère, qui entreprenait de la confesser, elle dit un jour :

— Je ne me marierai pas. Si je deviens un embarras à la cour, je me retirerai dans un couvent. J'espère pourtant qu'on ne me réduira pas à cette extrémité. Les enfants de Catherine m'aiment bien ; je me consacre à eux, et je vous prie d'approuver ma résolution.

A la fin, le docteur Berlave se mêla de l'affaire.

Il portait une vive affection à Sophie. Un à un, il prit les membres de la famille à partie, prêchant sans relâche, supportant les rebuffades, les impatiences, les aigreurs, mais ne lâchant pas pied.

A force, il leur fit admettre que donner une princesse du sang à un simple bourgeois, mais à un homme de mérite, serait une habileté politique ; ce serait cimenter l'union de la couronne et du peuple, donner des gages d'un libéralisme fait pour désarmer l'opposition dynastique.

Quand le vieux savant fut parvenu, non sans peine, à leur faire comprendre cela, il alla trouver le premier ministre et s'ouvrit carrément à lui de son projet.

Il fut presque mal reçu.

Il s'y attendait au surplus. L'homme d'Etat, n'admettant la royauté que par force, par impossibilité de la détruire, quant à présent du moins,

ne pouvait se montrer favorable à une combinaison capable de donner un certain prestige démocratique au pouvoir.

Berlave ne se démoralisa pas.

— Quelles raisons objectez-vous ? demanda-t-il.

— L'impossibilité de réussir. Quand bien même le grand-duc faiblirait, à contre-cœur, sa femme, sa bru et son successeur jetteraient les hauts cris, m'accuseraient, à leur ordinaire, d'entreprendre sur leur majesté.

— Si vous vous trompiez, pourtant ?

— Comment ?

— Si déjà j'avais mis leur esprit au point, que le terrain fût préparé et que le résultat ne dépendît plus que de vous ?

Le ministre, sans répondre, s'était levé et, d'un pas nerveux, il arpentait le tapis de son cabinet.

— Ma foi ! s'écria-t-il tout-à-coup. Ce sont là des choses de famille, dont je ne veux pas m'occuper.

— Bien ! dit le docteur en se levant à son tour. Seulement, je vous en préviens, le mariage se fera quand même.

— « Quand même », docteur ? répéta le ministre. C'est-à-dire, contre moi, au besoin. Est-ce cela ?

— Parfaitement !

— Et qui le fera, dans ces conditions ?

— Moi, parbleu !

— Assurément, vous êtes dans votre rôle...

Berlave ne le laissa pas achever, et relevant le mot :

— Mon rôle ? reprit-il avec un sourire goguenard, vous vous en faites une idée bien fausse, mon cher ministre. La politique a l'inconvénient de ne plus souffrir qu'on admette la simplicité. Aussi, tous ici, amis et adversaires, me soupçonnez-vous de vues d'une profondeur, dont, par paresse peut-être, je suis bien incapable. Si vous saviez avec quelle indifférence j'envisage tout ce qui se passe dans vos sphères gouvernementales ! Si vous vous doutiez du profond dégoût que m'inspire le pouvoir ! Je ne sais rien de plus misérable que l'objet de vos luttes ; cette avidité de domination, qui étouffe en chacun de vous, toute jouissance réelle et bonne au cœur ! Mon rôle ! Il est bien simple, allez ! Il consiste à aimer cette famille de pauvres gens, qui ne parviennent pas à comprendre que des créatures de leur naissance puissent goûter du bonheur sans la qualité, dont la mauvaise chance les a affligés. Je les aime, et ils me font pitié, quand je pense qu'ils me tiendraient pour un traître si je leur conseillais de rejeter loin d'eux cette défroque royale, qu'ils restent seuls à estimer, qui les voue à la haine des foules, qui leur interdit toutes les joies intimes, à la portée du plus humble de leurs sujets. Pauvres gens, qui traînent

comme un boulet de forçat une soi-disant majesté impuissante à les préserver de la raillerie, de l'insulte ou des entreprises criminelles ! Pauvres fous, qui, pour se croire une mission divine, se retranchent de l'humanité vivante, guindés, isolés, désolés, huchés sur un piédestal dont la pourpre dissimule à peine les tréteaux, et qui s'imaginent trôner sur la masse, qui les déteste et les bafoue. Et mon rôle, cher monsieur, se résume à leur faire oublier le plus que je puis, la misère de leur auguste condition. Le voilà, mon rôle, et si je l'ai préféré au poste de combat qu'il n'eût tenu qu'à moi d'obtenir, c'est que ce rôle effacé, mais au moins honorable, plaisait davantage à mon cœur. Cependant, si humble que je me fasse volontairement, je ne suis pas sans courage, et, quitte à nous brouiller, je vous le répète, Sophie épousera M. Boulanger, quoi que vous fassiez, vous ou d'autres.

Etrange chose ! l'amour naïf de deux jeunes gens prenait les proportions d'une affaire d'Etat.

Pour négocier ce mariage d'une princesse placée, en somme, bien loin du trône, il fallut des mois, des conférences à n'en plus finir. Il y eut des diplomates expédiés à des cours étrangères avec des instructions secrètes, et, du nord au sud de l'Europe, les conseils privés en discutèrent.

Enfin, le docteur eut gain de cause, et la scène changea comme par un coup de théâtre : joie générale !

Une seule note discordante, dans le concert d'actions de grâce. Fréder la faisait entendre le plus haut qu'il pouvait en des lettres à son père, à son parrain, et même à sa sœur.

Si respectueuses, dans la forme, que fussent ses représentations au grand-duc, il en résultait une accusation de faiblesse, un reproche d'avilir la majesté, dont après tout, le prince régnant n'était que dépositaire ; qu'il avait le devoir de transmettre intacte, telle qu'il l'avait reçue.

On eût dit un fils avare, menaçant son père prodigue de recourir à un conseil judiciaire, pour couper court à des dilapidations scandaleuses.

Avec le docteur, le ton changeait. Son Altesse ne mettait point de gants.

« De quoi vous mêlez-vous ? » écrivait le filleul. « Vous allez nous attirer la commisération la plus dégradante de la part de toute la noblesse. Votre amitié nous aura été plus funeste que les empiètements révolutionnaires, auxquels mon pauvre père n'a l'énergie ni la probité de mettre bon ordre, en rappelant à tous qu'il est le maître. »

Le docteur répondait, sur le même ton :

« Tu n'es qu'un fou et un ignorant, et tu raisonnes comme une poule d'Inde.

» Eh ! si tu crois si fermement que ton père soit le *maître*, montre-le donc, en t'inclinant avec soumission devant sa volonté. »

Quant à Sophie, elle pleurait en lisant les lettres de son frère.

« ..... Il y a là, de ta part, disait-il, une inconvenance, blessante pour ta famille et pour tes pairs. Tu manques à ta race, à ton sang. Qu'est-ce que c'est qu'une fille qui place l'amour au-dessus de toutes considérations ? On se jette dans un cloître, et l'on prie. Voilà strictement ce que t'impose ta naissance. »

Il menacait d'arriver et de mettre les pieds dans le plat, au risque de faire un esclandre en pleine cour.

Quoique le yacht fût sous vapeur, il reculait de s'embarquer, déclarant qu'il ne recevrait pas les membres de la mission scientifique si, contre son ordre, on la mettait en route pour le rejoindre.

A sa femme, il défendait impérieusement d'assister au mariage, si l'on passait outre à son opposition.

Elle et ses enfants devraient se retirer avec fracas, à la cour de l'impérial père de Catherine. Et jamais, vous entendez bien, jamais, il ne ratifierait la légitimité d'une union qui, pour lui, équivalait à un soufflet à l'aristocratie de la principauté !

« Du jour, ajoutait-il, où, succédant au grand-duc, il monterait sur le trône, il casserait ce mariage, et les enfants de sa sœur seraient déclarés bâtards. »

Ah ! c'est qu'il n'y allait pas par quatre chemins ! Les principes avant tout.

Pour un rien, il eût recommencé certaines pages de l'histoire des dauphins, complotant la déposition de leur royal père et tenant campagne contre les armées régulières.

Pourquoi pas ? Y a-t-il exemple qu'un fils de roi insurgé ait risqué sa tête ? Ses partisans, oui ! Mais lui, leur chef, leur instigateur, jamais !

Ces responsabilités sont bonnes pour la populace. Au gibet, au poteau de Satory, au bagne, les manants ! Mais, les altesses ?...

Toutefois, la noblesse de la principauté marqua peu d'entrain à une levée de boucliers. La police, au courant des choses, poussait trop visiblement à la roue, clabaudant contre le mariage plus fort que le prince. Un bon traquenard. On s'en garda, heureux de fournir ce prétexte, qui dispensait de manifester l'insuffisance de confiance qu'inspirait l'héritier présomptif.

Trop *noceur*, le prince Fréder ; trop *godailleur*, pour qu'on risquât sa peau à marcher à sa suite.

Quelques-uns objectaient l'exemple du Béarnais, *noceur* et *godailleur*, lui aussi ; pis encore : un *fouailleur* émérite, ce fameux *diable à quatre* de galante mémoire. Soit ! Mais, où prendre le Sully de son imitateur le prince Frédérick-Antoine ?

On laissa criailler Son Altesse, qui, s'exaspérant à mesure, trempa sa plume de bonne encre

et invectiva le premier ministre paternel, lui parlant de le « châtier » selon ses mérites, dès que le ciel l'appellerait à la suprême puissance.

Courrier, par courrier, Frédérick reçut la réponse suivante :

« *A Son Altesse, le prince Frédérick-Antoine de...*

» Rue de Lille, n°...

» (Confidentielle)

» Monseigneur,

» J'ai l'honneur d'accuser réception à V. E. (en abrégé) de la lettre par laquelle elle a l'imprudence de développer la ligne de conduite qu'elle se propose de suivre, à son avènement au trône de la principauté. Elle peut croire que bonne note en est prise, et qu'on fera en sorte de parer aux inconvénients qu'il en pourrait résulter pour les légitimes aspirations de ses sujets.

» La santé de son royal père donne heureusement lieu d'espérer que Votre Grâce aura le temps de réfléchir mûrement, avant d'entreprendre une lutte dans laquelle elle aurait le déplaisir de succomber.

» Jusque là, Votre Altesse, n'ayant encore aucune autorité dans l'Etat, fera sagement de se soumettre à la loi, que je tiens à honneur de faire respecter par *tous*.

» Je rappelle à Votre Grâce, qu'avec son as-

sentiment les Chambres on voté les fonds nécessaires à l'expédition qu'elle-même se faisait un honneur d'entreprendre. Je lui demande donc *formellement* de vouloir bien s'embarquer, sans délai, sur le yacht, frété à son usage, pour un voyage dont la durée ne pourra être moindre de deux années.

» Je suis, de Votre Altesse grand-ducale, le très humble et très respectueux serviteur.

» Pour le président du conseil,

» L'un des secrétaires,

» (Signature illisible.) »

Un post-scriptum suivait, de la main du premier ministre :

« J'ai l'honneur d'informer V. E. (toujours en abrégé) qu'un sieur Thomas Goude-Walterson, amené à mon cabinet par le consul général des Etats-Unis d'Amérique, recherche activement Votre Altesse, dans des dispositions hostiles ; ce qui me paraît une raison de plus de conseiller à Votre Altesse de prendre la mer au plus tôt. »

Ce n'est pas sur de simples rapports de police que le ministre renseignait charitablement son prince, au sujet des menaces de Thomas Walterson.

La veille, sur la demande officielle du représentant américain, il avait donné audience à un

homme dont le nom, annoncé par l'huissier, lui avait fait dresser l'oreille.

D'un coup d'œil, il jaugea le survenant.

Un grand bonhomme, sec et nerveux, au teint pâle, avec des yeux noirs, dont le regard allait droit à la rencontre de celui d'autrui.

Le visage long s'allongeait encore entre un collier de barbe brune, où quelques poils blancs perlaient.

Le front haut, sous une tignasse de cheveux bouclés, dénotait de l'intelligence.

Elégant de manières, c'est-à-dire souple dans ses mouvements, très correct dans sa mise, il sentait son gentleman autant qu'aucun membre de la Chambre des lords.

Il salua en allemand. Toutefois le ministre, lui trouvant un accent qui dénaturait le sens de certains mots, l'engagea à s'exprimer dans sa langue nationale, bien que lui-même ne la parlât pas très couramment.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le visiteur. Ce que j'ai à vous dire, monsieur, ne devant prêter à aucun malentendu, je me servirai de l'idiome qui vous conviendra le mieux : italien, espagnol ou français.

— Eh bien, fit le ministre, parlons français.

Sans préambule, l'étranger aborda la question qui l'intéressait.

— Monsieur le ministre, dit-il, je suis le père d'une jeune fille dont, par des procédés criminels,

un homme a abusé. Après avoir fait endormir ses serviteurs, à l'aide d'un narcotique, qui a failli tuer l'un d'eux, il s'est introduit, la nuit, dans l'appartement de ma fille, et n'a pas reculé à user de violence. Dans mon pays, justice serait faite déjà. Il eût épousé sur l'heure, ou la population l'aurait pendu, ou je lui aurais brûlé la cervelle. Mais paraît-il, en Europe, il en va d'autre façon, et je viens vous demander, à vous monsieur, qui disposez de l'autorité, en cet Etat, si vous pouvez, si vous voulez, nous faire donner la réparation à laquelle nous avons droit ?

— Celui de qui vous qui réclamez cette réparation, monsieur, est bien le prince héritier grand-ducal, n'est-ce pas ?

— M. Frédérick-Antoine de...., en effet, monsieur le ministre, ne l'ai-je pas dit ?

— Il n'importe. Je suis au courant des faits, qui sont en accord avec ce que vous m'en dites. Quelle réparation réclamez-vous, je vous prie ? S'agit-il d'une réparation pécuniaire ?

L'étranger ne manifesta point d'indignation.

— Monsieur, dit-il tranquillement, mes revenus montent probablement plus haut que le budget de vos recettes nationales, et je n'ai point vos charges.

— En ce cas ? demanda le ministre.

— En ce cas, monsieur, c'est tout autre chose que de l'argent qu'il me faut.

— Et quoi ?

— Vous avez, je crois, le divorce chez vous?

— Effectivement.

— Eh bien ! que M. Frédérick-Antoine se rende libre et donne son nom à ma fille dans le plus bref délai ; voilà tout.

Sans s'arrêter à l'étonnement que manifestait le ministre, le père de Lélé ajouta :

— Il se peut que cela dérange bien des choses du domaine de la politique. Mais j'avoue que, pour moi, je ne m'en soucie point du tout. Au surplus, ma fille n'entend pas s'imposer. Citoyenne des Etats-Unis, elle se satisfait de cette qualité et n'aspire point à jouer à la princesse. La réparation obtenue, elle me suivra chez moi, où d'importantes affaires me rappellent, et ne causera d'embarras à personne. Voilà pour le répéter, monsieur, ce que je veux ; disons tout, ce que j'exige. Puis-je ou non compter sur votre participation à cette réparation ? Tel est l'objet de ma visite.

L'homme d'Etat se demanda un moment si son interlocuteur jouissait de la plénitude de sa raison. Cependant, celui-ci montrait tant de calme, de lucidité, de netteté dans sa tenue et dans son dire, qu'il fallait penser plutôt qu'il n'avait pas la moindre notion des idées européennes.

— Avant tout, répondit le ministre, je vous prie de croire, monsieur, que je tiens pour odieuse la conduite du prince. J'ajoute que s'il était en mon pouvoir d'ordonner ce que vous dé-

sirez, je n'hésiterais pas un instant. Mais supposez-vous vraiment que j'aie cette autorité ?

— Je vous le demande, répliqua l'Américain, avec le même sang-froid.

— Dès lors, monsieur, je vous réponds, en toute franchise et avec un profond regret : Non.

Le Yankée se leva.

— Merci, monsieur, dit-il. Excusez-moi d'avoir interrompu vos travaux.

— Pardon, fit le ministre, avec une nuance d'inquiétude. Sur quoi vous rejetez-vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Je vais voir si, par persuasion, ou par force, je puis décider le prince, puisque prince il y a, à faire de lui-même, ce qu'il n'est en votre pouvoir de lui ordonner.

— Comptez-vous beaucoup réussir ?

— Assurément.

— Quoi ! par la persuasion ?

— Par la menace, en dernière analyse. L'homme qui s'est conduit comme il l'a fait doit être lâche, au fond. La peur le fera consentir à ce qu'un honnête homme accomplirait par conscience.

— La peur ? peur de quoi ? Songez donc à qui vous avez à faire.

— A un homme.

— A un prince.

— Eh bien ?

— A une Altesse, en un mot.

Le père de Lélé ne semblait nullement intimidé.

— Altesse ! répéta-t-il. Nous ne connaissons guère ça chez nous.

— Eh ! je le vois bien. Mais vous n'êtes pas chez vous. Il faut compter avec l'éducation, avec les mœurs des pays où vous vous trouvez. Une altesse, sur le continent, n'a rien à redouter de vous ; rien des lois, devant lesquelles les autres citoyens s'inclinent. Lois, tribunaux, châtiments, rien n'atteint les personnes royales. C'est en leur nom, au contraire, qu'on rend la justice ; d'où suit que, placées au-dessus, ou en dehors d'elle, ces individualités y échappent.

Thomas Walterson reprit avec son inaltérable sang-froid :

— Vous parlez de ce qui se passe dans les monarchies. En France, on est dans un état républicain.

— Républicain d'hier ! dit le ministre, mais encore soumis à un esprit public imprégné de « respect, » à l'égard des aristocraties. Oui, la France est en république ; cependant, ceux qui ont eu tant de mal à l'établir, ont trop souci de continuer à l'acclimater, pour exaspérer les adversaires, en heurtant, sans besoin impérieux, des préjugés sucés avec le lait, et irriter les cours étrangères en refusant l'immunité à l'un des leurs. Ah çà ! d'où venez-vous ? Tombez-vous de la lune, pour vous figurer qu'un procureur

accueillerait votre plainte contre un prince du sang ? pour supposer que vous trouveriez des juges qui consentissent à appeler devant eux une altesse ? — Une altesse ! encore une fois, songez-y donc ! Ah ! votre candeur m'émerveille ! Vous avez imaginé que le prince Fréder se mettrait à trembler, à la perspective d'un procès, qui peut mener au bagne... vous ou moi ; oui, parbleu ! Mais, lui, l'héritier présomptif d'un duché souverain ? Lui, la chaîne au pied, lui, coiffé du bonnet de forçat ? Cette Altesse livrée au gourdin de la chiourme ? Le prince vous rira au nez, pour commencer, cher monsieur. Puis, si vous passez outre, vous verrez l'immense éteignoir qu'on plantera sur tout cela. Vos preuves d'abord ? Je vous défie de produire un témoignage. Dût-il en coûter un million, l'affaire ne sera pas instruite. Qui êtes-vous pour qu'un gouvernement se brouille avec dix familles royales, auxquelles votre partie est alliée par le sang ? Votre ambassadeur lui-même vous mettra des bâtons dans les roues, si vous résistez aux conseils qu'il vous prodiguera en ami. Et faute de vous persuader, on vous expulsera nuitamment, par un tour de police secrète.

— J'ai des preuves écrites.

— On n'en a jamais contre un prince. On vous démontrera clair comme le jour, que vous avez confondu autour avec alentour, et que ce dont vous vous plaignez n'est jamais arrivé. Bien heu-

reux si, finalement, les considérants de l'ordonnance de non-lieu ne vous flétrissent pas, sous l'insinuation d'une tentative de *chantage*.

Le père d'Emily, qui écoutait attentivement, garda un instant le silence. Puis, sans trouble, sans colère, il regarda le ministre dans les yeux.

— C'est donc vrai ! fit-il ; parce que cet homme est un prince, une Altesse, comme vous dites, il se dérobe à la responsabilité de ses actes envers les autres hommes ?

— Oui. Cela est encore ainsi. Que voulez-vous !

— Eh bien ! tant pis, dit l'Américain. Je me ferai justice moi-même.

— Comment !

— Je le tuerai.

— Hein ?

— Comme un chien !

Avec aisance, il salua et sortit.

Resté seul, le ministre se promena quelques instants autour de son bureau. Alors, allumant un cigare, il s'allongea dans un fauteuil en disant :

— Voilà un homme qui, sans s'en douter, est peut-être en train de nous éviter une révolution.

X

Environ quinze jours avant ce qui précède, mister Tom Goude Walterson se disposait à prendre le thé.

Huit heures du soir sonnaient. Sur le bureau de son cabinet vingt plis prêts à se disperser aux quatre coins du monde. Sur un siège, une petite valise, contenant des objets de toilette.

A minuit, Tom devait quitter sa résidence de Boston, et monter dans le train en destination de Philadelphie. Là, selon l'issue d'une affaire qu'il allait traiter, il se résoudrait, peut-être, à

s'embarquer sur un de ses navires en partance pour le Japon.

On lui apporta le courrier. Dans la masse des papiers rangés selon la provenance, il reconnut l'écriture de sa fille.

Il laissa son thé, un peu surpris de recevoir une nouvelle lettre de Lélé. Tout n'était-il donc pas réglé et entendu ? Elle devait avoir reçu tous les papiers requis pour la célébration de son mariage. Elle savait où prendre la dot qui figurait au projet de contrat. Elle savait encore pourquoi son père ne pouvait l'assister, et elle était trop Américaine pour ne pas s'incliner devant l'importance des hauts intérêts qui empêchaient son vieux Tom de venir en France à ce moment.

— J'aurai oublié quelque chose, pensa-t-il ; négligé une formalité.

Vivement il déchira l'enveloppe, et, sans que son visage trahît aucune des impressions douloureuses qui l'aissaillirent coup sur coup, il lut :

« Mon père, un grand malheur me frappe. Celui que j'avais accepté pour mari s'est fait présenter sous un faux nom. Il est marié depuis longtemps, père de trois enfants légitimes. Il est futur monarque d'une principauté du centre de l'Europe.

» Fort de cette qualité, qui le met à l'abri, en

ces contrées, de tout châtiment, il mène une vie dissolue et honteuse.

» Après avoir menti, pour me faire agréer sa recherche, il a guetté l'occasion de commettre un crime contre ma personne.

» Sachant que ma tante devait s'absenter durant trois jours, il a fait verser, par les soins de son valet, un narcotique aux serviteurs qui me gardent, et s'est introduit chez moi, malgré moi.

» Une lutte s'est engagée, mes forces épuisées, j'ai perdu connaissance, et, ce matin, j'apprends, par un mot de lui-même, quel est son nom et en même temps quel est son crime.

» A vous, mon père, de me tracer mon devoir. Dois-je saisir la justice? Dois-je me taire, me cacher et disparaître? Dois-je mourir?

» J'attends vos ordres.

» Votre infortunée,

» EMILY. »

A la lecture de la lettre de sa fille, Tom resta un moment foudroyé.

Puis, faisant jouer un fil électrique, il expédia de son cabinet des dépêches à Philadelphie, à New-York, à la Nouvelle-Orléans et au Japon.

Il renonçait au voyage projeté et donnait des instructions à ses commis, ainsi qu'à ses correspondants.

Le dernier télégramme portait :

« Mademoiselle Emily Goude-Walterson, à Rosendaël-lès-Dunkerque (France).

» J'arrive. Va m'attendre à l'hôtel Frascati, au Havre, seule. Je t'aime plus que jamais.

» Ton père,

» TOM. »

Une heure après, sa valise à la main, il prenait le train de New-York, après avoir retenu par le télégraphe une cabine à bord de la *Ville-de-Paris* de la Compagnie transatlantique française.

Au petit jour, le lendemain, il prenait le large.

La traversée dura onze jours. Une perturbation atmosphérique déchaînait les éléments.

Du côté de Terre-Neuve, le sifflet de la machine et la cloche de l'avant, sifflant et tintant, sans discontinuer, plus de quarante heures de suite, s'ajoutaient aux feux électriques et aux fusées allumées, de deux en deux minutes, pour préserver le steamer d'une rencontre sur l'étroite voie adoptée pour le parcours.

Sur le pont on ne se voyait pas à trois mètres, tant le brouillard s'épaississait. Et le navire, plongeant dans la lame étendue, dansait par soubresauts qui obligeaient les passagers à se cramponner à tout ce que la main pouvait saisir.

Calme, froid, exactement rasé, le père de Lélé se tenait, le plus souvent, sur la dunette, évitant la société des autres passagers.

Serré dans un surtout de caoutchouc, coiffé d'une toque écossaise, les pieds au chaud dans de hautes bottes fourrées, il brûlait cigare sur cigare, en songeant à la réparation qu'il entendait obtenir, à tout prix, du lâche dont son enfant avait été victime.

La qualité officielle du personnage, sans l'éblouir le moins du monde, il est vrai, lui faisait présager des difficultés spéciales.

Avec un Américain, c'eût été vite fait, le revolver aidant. Sans les connaître tous, les préjugés du vieux continent lui donnaient à réfléchir.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, la crainte d'échouer ne lui venait pas une minute à l'esprit. Fort de son idée, il ne doutait pas d'arriver à ses fins. Seulement il appréhendait de perdre beaucoup de temps. Voilà ce qui le chiffonnait ; voilà ce qui lui faisait rechercher la solitude, afin de combiner un plan qui amenât, au plus tôt, l'une des solutions qu'il entendait poursuivre.

On a vu que l'alternative se resserrait entre ceci :

Ou Fréder, après avoir divorcé, épouserait Emily, ou lui, Tom, tuerait Fréder.

Au fond, il ne comptait guère sur le premier dénouement. Disons plus, il n'y tenait pas.

Il faudrait que ce prince fût bien pusillanime pour répudier sa femme. Improbable !

Du reste, au cas où, cédant à la peur, il eût accepté et rempli le programme, la chose faite, n'en eût-il pas été pour sa courte honte? Lélé eût-elle voulu vivre avec lui ?

Tom pensait le contraire. Un titre de princesse ne fût pas parvenu à faire surmonter à la jeune fille, la répulsion que lui inspirait un homme coupable de cet odieux outrage.

Non ! toute illusion à part, l'affaire pour Tom se réduisait à tuer Son Altesse. Il convenait de partir de là. Soit !

Maintenant restait à examiner la question des voies et moyens.

Eh bien ! c'est à cela qu'il pensait durant la traversée.

En débarquant au Havre, il aperçut sa fille sur le quai. De sa vie, il ne l'embrassa avec tant d'effusion.

— Me voilà, dit-il. Je te défends de pleurer. Tu es une fille digne et sage ; je t'honore et je t'aime. Tu seras vengée, mon enfant.

Et comme Emily pleurait tout de même :

— Ceci n'est pas raisonnable ! ajouta-t-il tendrement. Parce qu'un malfaiteur s'introduit avec effraction, dans un domicile, et y commet un crime, la victime en rougirait ? Cela, ma fille, ne tient pas contre le bon sens. Non. C'est à lui de succomber sous la honte, de réparer, si possible, l'infamie dont lui seul s'est couvert, ou, s'il ne le peut, — ce qui est à examiner, — de donner

son sang en expiation. Crois-le, Lélé, je m'en charge !

Il pensa avoir tout dit sur ce sujet. Emily devait le connaître assez pour s'en fier à sa parole.

Afin de n'y pas revenir, il la fit dîner à la table d'hôte, et la mena au théâtre le soir.

Le lendemain, reposé, frais, libre d'esprit, Tom dit à sa fille, à l'issue du déjeuner :

— Lélé, j'ai grand besoin de retourner chez nous. J'ai laissé des choses importantes, qui peuvent ne point réussir en l'absence du maître. J'ai donc hâte de m'occuper de toi. Pour me laisser les coudées franches, tu t'embarqueras, ce soir, je te prie. Mon correspondant de Londres t'attend. Tu t'installeras, dans sa famille, jusqu'à nouvel ordre, n'est-ce pas ?

— Bien, papa, répondit en toute confiance la jeune fille.

— Ce que je ferai, je ne saurais le dire encore...

— Je ne me permets pas de vous le demander, papa, répliqua Emily. Vous êtes le père de famille, vous êtes le maître. Ce que vous absolvez est absous ; ce que vous déciderez sera toujours au gré de votre enfant.

L'Américain embrassa sa fille en silence.

A l'heure de la marée, Lélé prit passage sur un bateau qui fait le service du Havre à Londres, par la Tamise, tandis que son père se dis-

posait à monter dans l'express, arrivant à Paris au petit jour.

Un coupé de maître, dont les panneaux portaient son chiffre, l'attendait à la gare Saint-Lazare. Il y monta, et, quelques minutes après, il pénétrait dans un petit hôtel de la rue Prony, acheté, meublé, pourvu de serviteurs, de chevaux et d'équipages, par les soins du représentant parisien de sa maison, chargé de l'achat et de l'installation. Les Américains font vite, quand ils ont l'argent à la main.

A midi, Tom, après un bain, suivi d'un déjeuner rapide et silencieux, se fit conduire à l'ambassade, emportant dans sa voiture le surplus de la correspondance trouvée à son arrivée à l'hôtel, et qu'il n'avait pas eu le temps de dépouiller en route.

— Mister James Woold ? demanda-t-il. Il doit m'attendre.

Ce disant, il allongea sa carte à un huissier.

— Oui, fit celui-ci, après un coup d'œil sur le nom imprimé. Seulement, appelé au secrétariat général, il vous prie de patienter un moment.

Ce disant, l'huissier ouvrit un salon servant d'antichambre au cabinet de mister James Woold.

Six personnes se trouvaient déjà dans l'antichambre du cabinet, deux femmes et quatre hommes, des Américains à n'en pas douter.

Les femmes lisaient de petits livres, qu'elles

avaient tirés de leur poche. Trois des hommes, le chapeau sur la tête, parcouraient les journaux des Etats-Unis, tandis que le dernier, debout dans l'embrasure d'une haute fenêtre, regardait vaguement à l'extérieur.

Au bruit de la porte, celui-ci tourna la tête, et à la vue de Tom, fit un léger haut le corps.

Son visage flétri, ravagé de longues rides, qui creusaient ses joues maigres et jaunes, comme la cicatrice d'un coup de sabre, ébaucha un plat sourire.

Son front, taché de plaques violacées, stigmates de son intempérance, rougit subitement jusqu'au bord de ses cheveux jaunâtres.

Par un mouvement instinctif, il rajusta la cravate plastron sous laquelle il dissimulait de son mieux la propreté douteuse de sa lingerie, et, boutonnant sa veste délabrée, il fit un pas au devant de son compatriote.

— Tom ! fit-il, en lui tendant la main, par un mouvement obséquieux.

Les Américains de l'Union ne sont pas fiers. Richesse ou pauvreté les touche peu, et la poignée de main, entre eux, ne porte pas grande conséquence.

Cependant Thomas Goude-Walterson éluda l'étreinte en cette circonstance.

— Wilkins !... fit-il.

Son regard direct équivalait à une interrogation prudente, que le misérable comprit.

— Je n'ai pas réussi, Tom, fit-il d'un ton piteux. L'Europe ne m'est pas plus favorable que l'Amérique. Las de crever de faim, je viens rappeler à James qu'il m'a promis de me faire rapatrier.

Le père de Lélé réfléchit un moment. Puis donnant sa carte :

— Avant de le voir, dit-il, passez chez moi tantôt, Wilkins. Nous causerons. Êtes-vous toujours intelligent et brave, quand le wisky ne vous fait pas rouler dans le ruisseau ?

— Essayez-en, Tom.

Le marchand de porcs salés lui glissa un louis.

— Sortez donc, dit-il, je vous recevrai à cinq heures.

Wilkins cligna l'œil en serrant la pièce d'or dans sa poche, et quitta le salon en remettant sur sa tête un chapeau d'étoffe graisseuse, qu'un chiffonnier n'eût cueilli que du fin bout de son crochet.

Au temps de sa première jeunesse, Tom avait été le collègue de Wilkins chez un grand libraire-imprimeur de New-York.

L'abus de l'alcool avait réduit peu à peu ce Wilkins aux expédients les plus louches. Vingt fois il s'était exposé à la prison. Au Mexique, il n'avait évité la corde que par une fuite précipitée, se dérobant ainsi aux inconvénients d'un coup de couteau lancé trop vite, dans une discussion peut-être politique.

Embarqué comme aide-mécanicien, sur un paquebot de commerce, il aborda en Portugal, déserta son bord, fit des siennes en Espagne, et, venu en France, chercha fortune en faisant toutes sortes de métiers hétéroclites, en dépit de la curiosité gênante de la préfecture de police.

Finalement, se sentant *brûlé*, il aspirait à revoir sa patrie, avec la candide intention d'y commencer une vie nouvelle.

La pendaison l'effrayait moins que le bagne. Il connaissait la Nouvelle-Calédonie, le climat ne lui allait pas.

Au moment où se fermait la porte du salon d'attente sur ses talons, un huissier parut, appelant à haute voix :

— Mister Walterson.

Tom passa dans le cabinet.

— Bonjour, fit en anglais un jeune homme blond, agréable de visage, et tres distingué. Vous arrivez bien. Dans huit jours, vous ne me trouveriez plus ici.

— Vous avez votre changement, James?

— Je renonce à la carrière diplomatique, mon cher Tom, elle m'ennuie.

— Vous avez le mal du pays ?

— Je tiens moins à rentrer en Amérique qu'à quitter l'Europe. J'en ai assez des gens, des lois et des mœurs de ce côté-ci de l'Océan. Tout ce monde se satisfait du mot sans vouloir énergiquement la chose. « Liberté ! » crient-ils. Et la

liberté du prochain leur fait peur, et leurs lois restent restrictives et empreintes d'un despotisme vieux de dix-huit siècles. Il faut voir comment ils entendent « l'Égalité ! » Ils ne sont sensibles qu'à la distinction méritée ou non, mais apparente ! Je ne parle pas de la « Fraternité ! » Ceux qui donnent en sont à ne le faire que par ostentation, et ceux qui reçoivent à rougir de l'obligation. Pour le répéter, mon cher Tom, je m'ennuie ici. J'ai demandé mon rappel, prêt à démissionner, si l'on y met des difficultés.

— Que ferez-vous en ce cas ?

— Je ferai comme vous, Tom. Je me mettrai dans les affaires, et je me marierai, — si votre fille veut de moi.

— Ma fille ? répéta le père de Lélé en tressautant, mordu au cœur par un indicible regret.

— Je l'ai aperçue l'hiver dernier, continua le jeune homme sans remarquer l'altération des traits de son interlocuteur. Elle m'a plu infiniment. Et puisqu'aussi bien, la différence de nos fortunes n'est pas grande, je me proposais de lui offrir de nous marier, quand elle a disparu tout à coup du monde parisien. J'ai pensé que vous l'aviez fait revenir, et, pour tout vous dire franchement, son souvenir, sans être la cause première de mon désir de quitter la France, exerce une certaine influence sur ma détermination. Je voudrais qu'elle m'agréât. Au fait, comment va-t-elle ?

— Mon cher enfant, c'est à son sujet que je viens vous voir. Mais, avant toute chose, j'ai le regret, j'ai le chagrin de vous déclarer que vous ne devez plus songer à devenir mon gendre.

— Ah! elle est mariée?

— Non.

— Alors ?

— L'exposition de ce que j'attends de vous, James, répondra plus que je ne le souhaiterais à votre question. Ecoutez-moi.

Posément, sans colère, comme sans phrases, Thomas Walterson conta au jeune attaché d'ambassade ce qui constituait la confession de Lélé. Il n'omit rien, ne déguisa rien, et dit le nom de chacun.

James écoutait Tom sans broncher, sans lui prodiguer ces jeux de physionomie, ces serrements de main, ces exclamations, dont le plus indifférent croit devoir régaler celui de ses contemporains qui lui conte ses malheurs.

Le jeune homme comprenait que si ce père en venait là, ce n'était pas par besoin de se faire plaindre, avec plus ou moins de banalité. Tel qu'il connaissait Tom, il prévoyait une conclusion pratique, pour laquelle celui-ci réclamerait l'office de son compatriote.

En effet. Quand le marchand de salaisons eut énuméré tous les faits :

— Maintenant, dit-il, me voilà venu ; nous allons compter, le prince et moi.

— Assurément, fit le jeune homme. Puis-je vous servir, Tom?

— Oui.

— Dites. Je suis à vous de bon cœur.

— Eh bien ! je vais vous dire mon plan. Si, en raison des mœurs et des lois européennes, que vous possédez mieux que moi, ce plan pèche par certains côtés, vous m'en avertirez.

— Sans doute. Est-ce tout ?

— C'est tout ce que j'avais l'intention de requérir de votre amitié, James, alors que j'ignorais votre désir de retourner en Amérique. Mais si vous y donnez suite, je vous demanderai de vous charger d'Emily, durant la traversée. J'entreprends une besogne qui n'est pas sans danger. J'y puis laisser mes os, et je voudrais que ma fille fût loin, fût rentrée dans son pays, si je suis vaincu dans la lutte.

— C'est entendu, Tom ! fit le jeune homme en prenant la main de Walterson. J'irai chercher votre fille à Londres — j'y ai affaire, pour une huitaine — et je la ramènerai à Boston. Soyez tranquille sur ce point. A présent, quel est votre plan, dites-moi ?

Thomas lui fit part, en peu de mots, de la démarche qu'il projetait auprès du ministre de la principauté, afin que le prince divorçât et épousât sa fille.

— A votre place, répondit James, je m'épargnerais la fin de non-recevoir qui vous attend.

— Je prévois l'insuccès comme vous, James ; je n'en fais rien que par probité, acquit de conscience.

— Soit. Mais après?

— Après, je me conduirai en gentleman et réclamerai réparation par les armes.

Le jeune attaché d'ambassade ne paraissait pas très confiant dans un tel moyen. Il savait que le prince maniait l'épée comme un professeur d'escrime. Les journaux de sport avaient maintes fois rendu compte d'assauts publics où Fréder avait été vainqueur. Seul le marquis de Villeré l'emportait sur lui à ce jeu aristocratique.

— D'ailleurs, mon cher Tom, fit James, votre adversaire, prévenu ou non de votre démarche à la cour de son père, n'attendra pas votre mise en demeure. Bien qu'assez habile à l'escrime pour ne pas redouter une rencontre, il se peut que le désir — peut-être l'ordre — d'éviter une affaire scandaleuse lui fasse presser son départ. Vous savez, n'est-ce pas, qu'un yacht l'attend en rade de Brest ?

— Oui, je le sais. Mais je pense le forcer à retarder son départ, au moins jusqu'à mon retour de la principauté. Au surplus, si, déjouant les mesures que j'ai prises, ce misérable gagnait le large, je l'aurais vite rattrapé. S'il m'oblige à lui donner la chasse en mer, je suis équipé et paré de façon à l'atteindre aussi loin qu'il se sauvera.

S'il eût dit toute sa pensée, Thomas eût avoué une préférence pour ce dernier moyen d'en finir. Il y avait rêvé, et, à tout hasard, il avait ordonné qu'on armât un de ses bâtiments.

Il s'y voyait, suivant à la trace le yacht grand-ducal, l'abordant dans quelque partie perdue de l'Océan. Puis, maître de celui qui avait outragé sa fille, il improvisait une sorte de tribunal, de conseil de guerre, et sans autre cérémonie, il pendait ce fils de roi à l'extrémité de la grande vergue.

Cependant, il craignait bien que ce fût un rêve. Au cas même où, rejoignant le prince de l'autre côté de l'hémisphère, il pourrait en tirer vengeance, cela se réduirait, vraisemblablement, à des coups de revolver, tirés à la sortie de quelque maison louche.

En attendant, puisqu'il fallait compter avec les mœurs de la vieille Europe, il s'en tiendrait d'abord, une fois revenu de la principauté, au duel traditionnel, avec témoins et procès-verbal ; toutes formalités, à son point de vue, mesquines, et qui lui faisaient lever les épaules.

— Mon cher Tom, dit l'attaché d'ambassade, je ne crois pas devoir vous dissimuler mon opinion. Il me semble que vous n'êtes pas dans la vérité. Admettons que vous empêchiez le prince de s'embarquer. (Par quels procédés? Je ne le demande pas.) Comme il est certain qu'il ne répudiera pas la mère de ses enfants, pour donner

son nom à miss Emily, voilà votre dernière carte : le provoquer en duel. Ai-je compris?

— Oui, James.

— Eh bien ! je suis convaincu que, là encore, vous en serez pour votre démarche. Vous ne connaissez pas les gens de ce pays-ci. Malgré le mot *République* inscrit sur leurs monuments, magistrats et fonctionnaires, tout reste monarchique dans l'âme. Fait d'éducation, superstition d'enfance. Et si, à votre provocation, celui qui, pour nous Américains de l'Union, n'est qu'un individu quelconque, répond en se retranchant dans la grandeur conventionnelle qu'il s'attribue, pour vous fausser compagnie, vous verrez comme on se mettra de son bord. « Une altesse ! dira-t-on, un prince royal descendre à croiser le fer avec un simple citoyen ? Cela n'est pas possible. Ces Américains n'ont point notion des distinctions sociales ; ils sont encore un peu sauvages. » Que ferez-vous, en ce cas, mon cher Tom ?

— Je me vengerai à l'américaine, mon cher James.

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire que j'attendrai mon homme à sa porte, afin de lui brûler la cervelle sans sourciller.

— Mais, ensuite ?

— Advienne que pourra ! J'aurai fait ce que je dois.

— Vous êtes décidé, Tom?

— Vous ne savez donc plus qui je suis, mon ami ?

— Si fait. Si je vous pose cette question, c'est que, le cas échéant, je veux préparer l'ambassade à vous tirer d'affaire, autant que possible.

— Merci.

James n'ajouta qu'un mot :

— Bonne chance, Tom ! Pour le surplus, comptez sur moi. Prévenez miss Emily de ma visite à Londres, sous huit jours, et ne vous préoccupez pas d'elle.

Ils se secouèrent la main, en silence ; sur quoi, Thomas Walterson sortit.

A cinq heures, on introduisit Wilkins dans le salon de la rue Prony.

Sans lui laisser le temps de saluer :

— Vous êtes mécanicien ? lui demanda le père de Lélé.

— Oui.

— Bien. Ecoutez. Il y a, en rade de Brest, un yacht, paré pour le tour du monde. Il faudrait vous y faire embarquer comme chauffeur.

— La place est libre ?

— Non.

Wilkins engloba son hôte d'un regart perçant, puis, après un silence :

— Compris ! fit-il. Donnez vos instructions, Tom.

— Je désire que l'on ne puisse lever l'ancre avant six semaines.

— C'est facile.

Walterson tira trente billets de cent francs d'un tiroir.

— Voilà de quoi faire le voyage, dit-il. Sur votre signature, on vous comptera dix mille dollars à ma maison de Boston.

Comme Wilkins mettait la main sur le bouton de la porte, Tom ajouta :

— N'exposez la vie de personne ; la vôtre non plus. Il suffit de retarder le départ du bâtiment, voilà tout.

— *All right!* fit Wilkins.

Le soir même, Walterson montait dans le rapide, en destination de la principauté.

On a vu que, selon ses prévisions, le déplacement fut en pure perte, au point de vue d'une modification de la situation.

N'importe ! L'Américain se sentit plus léger de cœur, plus libre de ses mouvements au retour.

Désormais, le problème se simplifiait à ses yeux. Il n'y avait plus qu'à précipiter les événements.

En son absence, James et Lélé s'étaient mis en route pour New-York. Nulle considération de sentiment ne pouvant plus l'entraver, Tom, envoya un mot clair, précis, laconique au prince.

« Mon nom, disait-il, vous dit assez quelles raisons me déterminent, et je ne doute pas que vous me rendiez raison de l'insulte que vous m'avez infligée. »

Ce cartel parvint à Fréder dans un moment de lassitude d'esprit. Il venait d'épuiser ses énergies au sujet du mariage de sa sœur.

Le sentiment de son impuissance l'accablait d'un dégoût général.

Par le *post-scriptum* du ministre de son père, Frédérick s'était vu un nouvel ennui sur les bras.

« Sotte histoire, encore que cela! se dit-il. Quelle diable d'idée de s'amouracher de cette étrangère ! »

Les charmes de Lélé lui paraissaient bien diminués maintenant. Il s'accusait de stupidité pour en avoir subi de l'éblouissement. Quelle folie !

Du reste, il n'admettait pas un moment qu'il eût compte à rendre à ce propos. Ce marchand de cochons le faisait sourire avec sa provocation.

Cela tournait au ridicule, et Dieu sait si un homme de son rang entendait y prêter le flanc !

Cependant, voilà une tracasserie de plus. Tracasserie sotte, je le veux bien, mais elle tombait mal ! L'équivalent de la goutte d'eau qui fait déborder le verre.

Quand, selon l'habitude, Oscar arriva pour le déjeuner :

— Tiens, dit Fréder. Lis donc ça.

— Diantre ! fit le marquis de Villeré. On n'est pas dégoûté à Boston ! Un coup d'épée de ton altesse ! On lui en souhaite à ce monsieur !

— Il est fou, sans doute, répliqua le prince. Néanmoins, tout ça m'agace et m'horripile ! Aussi, ma foi ! je lâche pied.

— Que veux-tu dire ?

— Je brûle la politesse à tout le monde. Par une lettre partie hier soir, je dis d'expédier mon état-major et la mission scientifique à Hambourg. Prépare-toi, nous irons les cueillir avec le yacht. Es-tu prêt ?

— Parfaitement. Mais ce bonhomme ?

— Quel bonhomme ?

— Le père de Lélé.

— Il m'embête !

— Soit. Mais s'il se met à brailler ? En ton absence, il l'aura belle. Pour être allé geindre là-bas, il faut qu'il ait quelque caractère. Ces marchands démocrates ont parfois des obstinations singulières.

— Que proposes-tu donc ?

— Je voudrais savoir du moins jusqu'où vont les menaces que ton ministre te transmet.

— Paroles en l'air !

— Peut-être. Autant s'en assurer pourtant. Et, en ce cas, il serait bien facile de lui démontrer son impuissance à te poursuivre. Tandis qu'on peut l'exaspérer à le laisser sans réponse.

Fréder réfléchit un moment.

— Au fait, dit-il, ça m'est égal. Veux-tu l'aller voir ?

— Volontiers.

— Eh bien ! vas-y tantôt et dis-lui tout ce que tu voudras, pourvu qu'il me fiche la paix. Il est inouï, entre nous. Me vois-tu sur le terrain, en face d'un gars de cette espèce !

— Laisse ! Je lui ferai comprendre l'inconvenance de son ambition. Fie-t'en à moi, il t'enverra des excuses.

— Pour le cas que j'en fais !

Deux heures après, le marquis descendait à la porte du petit hôtel du marchand de viandes salées.

Il lui trouva bon air à cet hôtel. La porte passée, Oscar fut légèrement surpris du ton correct sur lequel la maison était tenue.

Ayant dit au valet de pied au nom de qui il se présentait, il fut introduit dans un cabinet dont l'arrangement obtint son approbation.

En entrant, il fut quelque peu frappé de l'extérieur de celui en qui il croyait ne rencontrer qu'un « bonhomme », selon son expression.

Tom, debout devant la cheminée, fit deux pas en avant, désignant un siège au visiteur par un mouvement non dépourvu d'élégance.

Sa tenue, sa physionomie faisaient impression à Oscar. A n'en pas douter, il se trouvait en face de *quelqu'un*. Rien d'un bourgeois à berner. Marchand de cochons tant qu'on voudra, mais un *homme*. Il convenait de s'observer.

Sans lui laisser le temps de préparer sa première phrase, l'Américain ouvrit la conférence.

Du ton le plus posé, Tom dit au marquis :

— Je suis surpris que M. Frédérick de... vous ait envoyé seul. D'habitude, ce sont deux amis qu'on charge de ses pouvoirs, en pareille circonstance. D'où vient cette dérogation aux usages?

— Avant tout, répliqua Oscar, j'ai l'honneur de vous faire observer que la personne au nom de qui je me présente ne s'appelle pas : « monsieur Frédérick de... » ; mais bien : Son Altesse grand-ducale le prince Frédérick-Antoine.

— C'est là un détail,monsieur ! Il n'y a aucune intention de ma part dans l'oubli de ces qualifications, dont l'inconvénient est d'allonger inutilement la phrase. Chez nous, ces titres ne signifient rien, et nous n'en avons pas l'habitude. Au surplus, pour ce qui nous occupe, il est indifférent que votre ami soit altesse ou non, je suppose.

— Voilà l'erreur, monsieur ; c'est précisément parce que « altesse » il y a, que je ne suis pas accompagné d'un second.

— Je ne comprends pas, fit Tom.

— Si la qualité de prince et d'altesse ne signifie rien aux Etats-Unis, elle n'a pas encore perdu tout son prestige de ce côté de l'Océan, et elle place ceux qui en sont revêtu à un rang qui ne leur permet d'honorer de leur antagonisme que leurs pairs.

Tom ne se formalisa point.

— Il y aurait long à répondre là-desus, fit-il ; mais je n'en ai pas le loisir. Dites à votre ami, (ou à votre maître, à votre choix) que s'il est prince, je suis citoyen de l'Union, ce qui se vaut. Dites-lui encore qu'en raison de la cause de ma provocation, c'est moi qui lui ferai honneur en descendant à croiser le fer avec lui. Dites-lui, enfin, monsieur, que s'il n'y consent de bonne grâce, je ne manquerai pas de l'y contraindre.

— « Contraindre ! contraindre ! » fit Oscar. C'est chose malaisée le plus souvent. D'autant qu'ici le temps vous fait défaut. Son Altesse, vous le savez, doit prendre la mer sous deux jours.

— Erreur. Le départ est remis.

— Pourquoi donc?

— Il vous le dira, quand vous lui rendrez compte de notre entrevue. Résumons-nous donc : Ou vous allez revenir tout à l'heure, accompagné d'un second, afin que je vous mette en rapport avec deux de mes amis, pour régler les conditions d'un duel, ou votre prince, monsieur, recevra de ma main une correction exemplaire et publique. Qu'il choisisse !

— Une correction ! s'écria le marquis en pâlissant légèrement. Tel qui se promet de l'administrer s'expose parfois à la recevoir.

D'une main, Tom saisit lentement la table chargée de livres, à laquelle il s'appuyait, et, la

soulevant de terre à bout de bras, la déposa à un mètre de lui, comme il eût fait d'un joujou.

— Je me crois, dit-il, à l'abri de la mésaventure que vous me signalez.

— Soit ! répliqua Oscar en s'animant. Mais nous ne sommes pas dans vos prairies désertes. Nous avons des tribunaux, des juges...

— Eh ! s'écria Thomas, qu'ils m'appellent devant eux ; c'est bien ce que j'espère. Sur ma plainte à moi, père d'une enfant abusée, outragée, on interviendrait en haut lieu pour étouffer l'affaire, comme on dit chez vous. A la requête de cet honnête prince, je pourrai du moins l'aborder, votre justice, et tout dire à la face du monde entier.

— Quoi ! fit Oscar interdit, vous ne reculerez pas à déshonorer publiquement votre enfant?

— En divulgant le crime de *votre* altesse ? Vous croyez sérieusement que la victime de l'attentat serait déshonorée, et non son auteur ? Vous êtes insensés, je vous dis, de vous croire encore à l'abri, en vous retranchant, en lâches que vous êtes, derrière ce fameux *respect* que vos débordements ont ruiné. Je vais vous montrer, moi, pour combien peu il compte dans les sociétés modernes. Vous verrez ce que pèse un prince de sang royal dans la main d'un homme libre, au temps où nous vivons ! Et qu'il se plaigne après ! Du moins votre justice, saisie par sa maladresse, entendra ma plainte. Et devant le

crime dénoncé, nous verrons ensemble, monsieur, le parti qu'elle prendra, entre se déshonorer elle-même, aux yeux de l'univers entier, ou appliquer la loi, en dépit de la prétendue qualité du coupable. Pensez-vous que l'ambassadeur interviendra? Le mien est prêt à agir, monsieur. Donc, j'attends la décision de votre noble ami. Se battre avec moi, est encore le meilleur marché pour lui, je vous assure.

Tout en l'écoutant, Oscar balançait à prendre un parti, qui lui semblait vraiment chevaleresque et d'une exécution aisée.

Le prince tirait bien, sans doute; mais lui, marquis de Villeré, tirait bien mieux encore. Quelques imprudents, on l'a dit au début de ce récit, l'avaient éprouvé en restant sans vie sur le terrain. Eh ! bien ! Tom s'ajouterait à la liste, et ainsi on serait débarrassé de ce *gêneur*.

Au fait, quel risque ? Pas l'ombre. Et c'était se créer un titre nouveau à la reconnaissance du futur duc régnant ; reconnaissance de plus en plus précieuse pour un gentilhomme que la Dame de Pique malmenait avec une persistance enrageante.

— Vous avez tout dit? demanda brusquement Oscar.

— Tout.

— Si je vous ai laissé aller, ne vous y méprenez pas, cher monsieur, c'est par curiosité ! Il m'intéressait de voir jusqu'à quel point on

pousse l'outrecuidance en votre pays. Maintenant que j'en ai la mesure, je n'ai qu'un mot à vous répondre de la part de Son Altesse : Allez au diable ! Quant à moi, j'ajoute un conseil : Méfiez-vous de me trouver en travers de votre chemin. Salut !

Tom n'avait pas bronché. De l'air le plus paisible, il répliqua :

— Je vous savais bien entremetteur, par tradition de famille ; mais j'ignorais que vous fussiez spadassin. Ça vous complète.

Oscar pensa :

— Il a donné dans le piège. Je le tiens !

Le marquis planta son chapeau sur sa tête, et, se faisant insolemment gouailleur :

— Vous m'accordez le choix des armes, n'est-ce pas ? dit-il à l'Américain.

Du bout d'une règle qu'il tenait à la main, Tom envoya le chapeau d'Oscar rouler sous la table.

— Vous êtes un drôle ! dit-il en se levant.

Intimidé, malgré tout, Oscar se baissait pour reprendre son chapeau.

— Un instant, ajouta l'Américain en avançant. Je ne vous permets pas de me parler couvert. Au surplus, votre insolence est de trop, car j'entends bien vous demander compte de votre complicité en tout ceci.

— Je ne vous ferai pas attendre, répondit Oscar en grinçant des dents.

— C'est vous qui attendrez mon heure. Vous n'avez que le numéro trois.

— Peste ! fit le jeune homme en revenant à la raillerie. La vie de trois personnes pour un... accident à la robe blanche d'une fille de marchand ! C'est cher aux Etats-Unis !

Puis, ricanant, avec un haussement d'épaules :

— Gourmand, va !...

Tom avait sonné.

— Votre mort ne me suffirait pas, dit-il gravement. Je vous veux abject et méprisé.

Puis, au domestique qui parut :

— Renvoie cet homme, fit-il en tournant les talons.

En dépit de sa crânerie cynique, Oscar sortit de là vaguement impressionné.

Les procédés de ce Yankée le déroutaient. Le calme et l'assurance de l'homme, sa netteté surtout l'obligeaient à reconnaître qu'il s'engageait dans une affaire d'un caractère inusité.

Cependant, seul dans le coupé qui le ramenait au grand trot rue de Lille, chez le prince, il s'efforça de raisonner.

— Bah ! se dit-il, on se fait des idées ! Un homme en vaut un autre, et quand on ne craint pas le diable, on se moque de ces croquemitaines. Hâbleurs du Nouveau-Monde, Marseillais d'outre-mer ! Me rendre abject et méprisé ? Comment ? Il est fou !

Sa pensée s'arrêtait là-dessus néanmoins. Mais il se le reprocha bientôt.

— Suis-je assez ridicule ! fit-il mentalement. Allons ! Je vais charger deux de ces messieurs du cercle d'aller le voir, et demain, à Vincennes, à Saint-Germain, à la frontière, où l'on voudra, six pouces de fer en pleine poitrine nous délivreront de cet excentrique.

Rue de Lille, un valet lui dit :

— Son Altesse prie monsieur le marquis de l'attendre.

— Le prince est sorti ?

— Appelé au consulat de la principauté pour communication urgente.

Fréder entra sur ces derniers mots. Il montrait un front soucieux,

— Qu'y a-t-il ? demanda Oscar.

— Un de ces contre-temps bêtes, qu'on ne prévoit jamais. Notre embarquement ne peut s'effectuer.

— Pourquoi ?

— Le yacht est en réparation. Une pièce de la machine a éclaté, occasionnant des dégâts importants dans la coque.

Villeré fut frappé de nouveau.

« Le départ du prince est remis, lui avait dit Tom. Il vous en apprendra la raison tantôt. »

Ah ça ? quel diable d'homme était-ce donc, à la fin, que ce marchand de cochons, qui trai-

tait de puissance à puissance avec des marquis et des altesses ?

Dans l'esprit du jeune homme, l'Américain prenait l'aspect d'une sorte de Monte-Cristo à la façon de Dumas.

Oscar restait sous l'empire de pressentiments lugubres, n'entendant même plus son ami, qui continuait de donner libre cours à sa mauvaise humeur.

Elle était vive. L'amour-propre s'en mêlait. Las de protester en vain contre la mésalliance de sa sœur, il estimait sauvegarder sa dignité en précipitant son départ, et voilà qu'un accident imbécile le clouait sur place, dans l'attitude de l'impuissance humiliée.

Pour comble, la sotte histoire de Lélé aggravait sa situation, en le menaçant de ridicule.

En somme, que faire ? A quoi se décider à l'égard de ce Yankée obstiné et balourd ?

En supposant que ce *porcher* — Son Altesse jouissait à traiter de *porcher* le père récalcitrant de la pauvre fille qu'il tenait pour honorée de son caprice brutal, — en supposant, dis-je, qu'il eût l'inconvenance de s'abandonner à une insulte publique, comment l'en châtier ?

Faire arrêter Tom entraînerait certainement des suites plus que déplaisantes : ces Américains gardent je ne sais quoi de la sauvagerie originaire. Ils manquent de décorum.

Le père européen d'une jeune fille flétrie se

préoccuperait, avant tout, de cacher l'accroc survenu. Celui-ci, au contraire, paraissait disposé à tambouriner l'histoire en pleine rue, à hurler son cas par dessus les maisons. En dépit des rires du prochain, il en pouvait résulter une réprobation pour le prince.

A Paris, passe encore. On oublie si vite. Mais, dans la principauté, quel effet ! quelle arme pour la *clique* libérâtre !

D'autre part, prendre des précautions préalables, en vue d'étouffer l'affaire avant tout éclat, entraînait l'obligation de *confidences*, tant au consulat qu'à la police.

C'était s'amoindrir, descendre à des aveux pénibles.

Si encore le représentant du grand-duché eût appartenu à l'aristocratie locale, le tout se fût borné à une causerie, qui eût *amusé* l'homme en place ; mais le consul, nommé par un ministère libéral, se piquait de principes. Le drôle se permettrait peut-être des observations, ferait des manières, aurait l'impertinence de se réserver. Impossible !

Cependant, quoi ?

Prendre passage sur un steamer, et gagner une côte lointaine, où le yacht aurait à le rejoindre une fois réparé ?

Cela équivaudrait à se dérober, devant la menace d'un danger, à *filer* piteusement. Pouah !

Le cœur de Son Altesse s'en soulevait. Non !

En somme, que restait-il à faire à Son Altesse ?

Répondre à la provocation de l'Américain ? Dure extrémité pour un tel personnage. Au moins faudrait-il imaginer un prétexte acceptable : querelle de jeu, insolence gratuite, n'importe quoi qui donnât le change à la galerie. Mais le marchand de cochons s'y prêterait-il ?

— Laisse-moi tranquille ! s'écria Villeré agacé. Tu divagues et je suis idiot. Tu l'as dit : il nous embête, ce butor. Pense à tes plaisirs. Puisqu'il m'a insulté, je vais le supprimer tout simplement. Sommes-nous bêtes de nous mettre martel en tête au sujet d'un pareil *pignouf*. Je te *lâche* pour courir au cercle. Dans une heure, deux de mes amis seront chez lui et règleront les conditions dans lesquelles je lui fournirai un maître coup d'épée qui simplifiera la situation. J'en ai expédié cinq qui me gênaient moins que ce cadet-là ; ça fera la demi-douzaine.

Vingt minutes après, Villeré, ayant chargé deux de ses collègues de voir Tom, poussait la surenchère de la banque du baccarat jusqu'à trois mille cinq cents louis, et taillait, en débutant, par deux *abattages*, suivis de cinq coups pleins, gagnés avec un point de deux et trois, contre *emboîtages* consécutifs, sur les deux tableaux.

— Je suis en veine, pensa-t-il.

Dès lors, tout lui parut couleur de rose.

Il éprouva une honte rétrospective des craintes latentes dont il n'avait pu se défendre, après son entrevue avec Thomas Walterson.

Toutefois, s'étant donné cinq et voyant que le *ponte* de chaque tableau refusait une carte, il tira un six.

— Cinq, dit-on à *l'as*.

— Cinq, répéta-t-on au *deux*.

Lui, réduit à un, perdit le coup, ce qui lui enleva quarante-sept mille francs.

Il fut tenté de lever la banque. Mais, le compte fait, il était dans son argent ; ni gain ni perte.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

Les joueurs *pontèrent*.

— Tout va, dit le croupier.

Oscar hésita, puis lançant les cartes :

— Rien ne va plus, fit-il par habitude.

Il croyait *sentir* le coup.

Néanmoins le cœur lui battait. Nerveusement il regarda son point.

— Je donne, dit-il, pleinement rassuré. Il avait un trois et un quatre : sept.

— Cartes, répondit-on des deux côtés.

— Il donna un huit à chaque tableau.

— Sept, déclara-t-il, certain de gagner.

— Huit, répondit l'*as*.

Le huit, tombant sur deux *bûches, portait*.

— Neuf, fit le ponte du *deux*.

Le second huit tombait sur cinq et six.

— *Nettoyé !* se dit Oscar en langue de tripot, quand le croupier eut payé partout.

— Auguste, dit Oscar au chef de partie, mettez l'arrosage.

Celui-ci ne répliqua pas ; mais le peu d'empressement qu'il manifesta à compter 35,000 fr. de jetons, sur la table, trahit, de sa part, une certaine résistance, dont le marquis ressentit un profond déplaisir.

Aussi, avant de poursuivre, tira-t-il un carnet de chèques de sa poche, et en détachant un, après l'avoir rempli :

— Tenez, Auguste, dit-il à haute voix, vous êtes couvert.

Auguste jeta un coup d'œil sur le chèque, puis :

— De l'arrosage, oui, monsieur, fit-il.

Autant publier que le marquis devait d'autres sommes plus importantes à la caisse du cercle.

Il pâlit légèrement, se bornant à dire :

— Faites le jeu, messieurs.

Quelque calme qu'il affectât, il rageait à blanc.

Certes ! il devait au chef de partie 125,000 fr. juste. Oui, à plusieurs reprises, Auguste l'avait relancé le matin, chez lui, pour obtenir un règlement ou un à-compte. Mais qu'importe !

Comprend-on qu'un rustre de cette espèce se permît de lui faire affront, à lui, le marquis de Villeré !

Laissez faire ! que la chance lui fût favorable,

ou verrait la leçon que recevrait ce misérable. Deux *abattages* et un *coup plein* seulement — il n'en demandait pas plus, voyez sa modestie ! — et, soldant cet animal devant tous, il exigerait son renvoi sur l'heure.

— Nous y voilà ! se dit-il, l'âme dilatée, en regardant son jeu.

— J'ai huit, messieurs, fit-il avec une gaîté tempérée par le savoir-vivre.

— *En cartes*, répondit l'*as*.

— Neuf, dit le *deux* en abattant.

Le croupier paya 27,000 francs au second tableau.

— Vous donnez trop ! s'écria Oscar.

— Non, monsieur, *ce n'est pas fait à l'as.*

Puis, partageant le reste de la banque :

— Deux cents louis par côté, ajouta le croupier avec la parfaite indifférence d'un employé qui se soucie pas mal des ruines auxquelles il préside.

Le coup suivant rafla le reste de l'arrosage.

Il ne s'agissait plus de faire chasser Auguste. Au contraire ! Dans l'espoir de rattraper cent cinq mille francs de perte, Oscar devait recourir à lui de nouveau.

Son orgueil en saigna. Pourtant, qui sait si les cartes suivantes ne répareraient pas le désastre. Tant pis pour sa fierté !

— Auguste, dit le marquis avec assurance, *arrosez* encore une fois.

Auguste s'exécuta, comptant plaque par plaque comme pour laisser le temps à son débiteur de le couvrir d'un nouveau chèque.

Le marquis ne s'y méprenait pas. Le silence des pontes lui montrait assez qu'eux aussi, sentaient l'affront.

La sueur lui perlait aux tempes.

Quand le chef de partie eût complété la somme :

— Monsieur voudra bien se souvenir, dit-il, que je n'ai plus rien aujourd'hui.

Quelques-uns des pontes blâmèrent Auguste tout bas. La majorité jubila. On n'aimait pas le marquis. Trop arrogant dans ses manières. Le verbe trop haut, le ton cassant. Un « puant. »

Le dernier arrosage fut ratissé en quatre coups, et bêtement ; après trois en cartes à sept partout, pour aboutir à payer les deux côtés sur un et deux, contre un *emboîtage* par six tombant sur quatre.

Si le banquier ne *tirait* pas, il *ramassait* les deux tableaux.

Oscar jeta les cartes avec un mouvement de dépit, qui les éparpilla jusque sur le tapis.

On le trouva inconvenant.

En quittant la haute chaise du banquier, Oscar se heurta presque aux deux amis par lui envoyés au père d'Emily.

— Ah ! déjà ! fit-il étonné. Eh bien ?...

Ces messieurs, secs, pincés, lui firent signe de les suivre.

Derrière eux, il traversa plusieurs salons occupés par des jours de whist, de piquet et de bézigue, autour desquels de vieilles gens, enfoncés dans le capiton de larges fauteuils, dormaient à poings fermés, un journal du matin sur le ventre.

On monta jusqu'au cabinet du gérant, qui, devinant quelque conférence secrète, s'empressa de céder la place.

— Mon cher marquis, dit nettement le premier témoin, je crains que vous n'ayez agi un peu légèrement en nous envoyant à M. Walterson. Je vous avoue, en toute franchise, que nous tenons la mission pour absolument déplaisante.

— Que voulez-vous dire? répliqua Oscar, en se susceptibilisant.

— Vous jugerez de notre contrariété par la réponse qui nous a été faite. Votre adversaire nous a dit textuellement : « Si étranger que je sois, je ne supposais pas qu'un gentleman pût galamment songer à payer ses dettes en tuant son créancier. »

— Il en a menti! vociféra Villeré. Je ne lui dois rien à cet homme.

— Permettez...

— Je vous dis que je ne lui dois rien.

— Et moi, répliqua vivement le témoin, je vous dit que M. Thomas Goude-Walterson nous a mis sous les yeux un acte d'huissier par lequel commandement vous est fait, depuis cinq jours, de lui payer le total de traites diverses dont il

est tiers porteur, montant ensemble à 376,000 francs, non compris les intérêts et les frais antérieurs de poursuites.

Oscar, blême, tremblant, fut obligé de s'appuyer au dossier d'un siège pour ne pas faiblir.

Les yeux démesurément ouverts, la respiration haletante, il avait l'air hébété. La menace de l'Américain se retraçait en lettres fantastiques à sa mémoire :

« Je vous veux abject et méprisé. »

— Messieurs, s'écria-t-il comme affolé, il y a là la manœuvre d'un lâche qui, au risque de perdre une somme, d'ailleurs insignifiante pour lui, cherche à éluder une affaire d'honneur. J'ai des dettes, je ne m'en cache pas ; mais, sur ma parole, j'ignorais qu'il les eût rachetées ; car voilà la manœuvre : il a acheté — à vil prix, peut-être, il est homme pratique ! — les billets en souffrance que j'ai souscrits à mes fournisseurs, et, me supposant insolvable, il en fait un bouclier à l'usage de sa prudence. Mon seul tort, — le voilà, messieurs, je le reconnais et je vous en fais mes excuses — mon tort est de n'avoir pas lu l'exploit dont il vous a montré le double. Toutefois — il faut bien tout vous dire, pour vous convaincre de ma sincérité, — si mes affaires embarrassées m'ont valu quantité de ces papiers, j'avoue que de ma vie je n'y ai jeté un regard. Qu'y démêlerais-je, au surplus? Chaque fois qu'on m'en aporte un, je l'envoie à l'homme

d'affaires que j'ai chargé de liquider ma situation.

Le marquis pensait amadouer ses témoins. Pas du tout! Circonspects et guindés; ils se consultèrent du regard.

— Mon cher marquis, reprit le premier de ces messieurs, nous ne doutons pas un instant de votre parfaite bonne foi; bien que nous en soyons à regretter le rôle que nous avons joué en cette affaire. Vous ne vous étonnerez pourtant pas, je suppose, que nous en restions là.

Sans lui tendre la main, ils se retirèrent.

Une heure après, tout le cercle savait l'histoire que les valets de pied commentaient différemment.

Sur le premier moment, Oscar se résolut sans rien examiner, à donner à son notaire l'ordre de vendre ses propriétés, avec et y compris les meubles meublants, tableaux, voitures, tout, afin de rembourser Tom, et, la quittance en mains, de prier ces deux mêmes messieurs de reprendre leurs mandats.

A tout prix il fallait qu'il se battît, qu'il tuât cet Américain. La mort de cet homme devenait une nécessité, une mesure urgente, indispensable, de conservation.

Le tuer, parbleu! voilà le plus facile. Il savait comment s'y prendre. Qu'on se trouvât en présence seulement!

Tout était là : l'obliger à mettre l'épée à la main.

S'il n'eût pas été si tard, à l'heure même il se fût rendu chez son notaire. Mais on allait dîner il ne le rencontrerait sans doute pas. A demain !

Du reste, l'étourdissement dominé, il reconnaissait utile de réfléchir, ne fût-ce qu'à la question des voies et moyens.

Vendre, c'est bien ! Résolution prise en principe. Néanmoins, pourquoi *tout* vendre ? Les immeubles, ou du moins certains immeubles, soit.

Que faisait-il de son domaine du Poitou, par exemple ! Les hypothèques déjà données en grevaient si fort le revenu !

Si l'on pouvait garder l'hôtel des Champs-Elysées, autant vaudrait, pour rester en posture convenable aux yeux de tous. En ce cas, les tableaux, chevaux et équipages seraient conservés. Diminuer ostensiblement son train de maison fait toujours fâcheux effet.

— Après tout, pensait-il, je ne suis pas forcé de payer toutes mes dettes. J'ai du temps. Quitter ce petit hôtel inquièterait précisément mes autres créanciers. Maladroit cela. Non ! Tout se résume ainsi : solder l'Américain et le tuer ; voilà !

Rien que sur l'ordre de vendre son domaine du Poitou, le notaire lui avancerait la somme. En quarante-huit heures, trois jours au plus, il aurait mené tout à bien.

Il dîna sans appétit.

Le soir, les dames du corps de ballet de l'O-

péra le taquinèrent sur sa mélancolie. Il leur répondit des grossièretés en termes crus qu'elles comprirent tout de suite.

Ayant « rabattu » au cercle, où il fut déçu dans son espoir de voir Son Altesse, on lui battit froid.

Pour comble, le chef de partie commit l'incivilité de l'aborder, dans l'antichambre, en lui remettant son compte, qui montait à deux cent onze mille francs.

— Vous serez remboursé à huitaine, dit sèchement le marquis.

— Bien sûr ? fit l'autre.

N'eût été le « quant à soi », Oscar lui eût coupé la figure de sa badine.

La tradition du « respect » s'en va décidément, pensa-t-il.

En rentrant chez lui, Villeré se fit quantité de réflexions amères et pessimistes. Il prévit des cataclysmes prochains. Le respect mort, Dieu taquiné, les prêtres menacés publiquement de la mise à pied, c'était, à son appréciation, la fin finale du monde.

Il se remémorait volontiers les arguments qu'il avait lus le matin, en faveur de la légitimité et du pape, dans un journal dont le rédacteur en chef était juif.

En somme, il n'y gagna pas grand'chose. Allongé dans son lit, il suivit des yeux sans y rien comprendre, les lignes d'un livre nouvelle-

ment paru, où il n'était guère question que de gens tarés, de beautés vénales, de « saoûlographies » et de maladies inavouables. Mais son trouble d'esprit ne lui laissait pas la faculté de goûter les chefs-d'œuvre de la littérature courante.

Il essaya de s'endormir.

Nouvelle déception. Dans l'obscurité ses idées s'assombrirent tout-à-fait. Il se vit ruiné, diminué dans l'opinion.

Il aperçut son fantôme sous l'aspect navrant d'un besoigneux, rabaissé aux émoluments de quelque emploi médiocre.

La gêne, l'horrible gêne honteuse, qui dissimule son linge sale sous des habits râpés par la brosse, dominait un groupe fantastique de personnages misérables, en chacun desquels il s'incarnait.

Nuit atroce, abominable, qu'un sommeil lourd, fiévreux, traversé de cauchemars, termina sans lui procurer de repos.

A neuf heures, il jeta un cri aigu, rêvant que Tom, accroupi sur sa poitrine, l'étranglait de ses mains vigoureuses.

Alors, la réaction se produisit. Une tasse de chocolat à la vanille bue, une cigarette du Levant allumée, il ressaisit sa lucidité.

— Je suis malade ! se dit-il. Je subis une crise nerveuse, c'est clair.

Il ramassa toute son énergie.

— Enfin ! voyons les choses telles qu'elles sont... Qu'y a-t-il de menaçant ? Rien. Un animal d'Américain me comprend dans un désir de vengeance, plus ou moins légitime. Il sent que sa vie est à ma discrétion. En homme habile qu'il est — rendons-lui cette justice — il achète des créances sur moi, pensant me condamner à l'impuissance. Après ?... Après, se croyant très fort, il fait le malin et se vante de m'écraser. Eh bien, parons le coup ! c'est si simple...

Il sonna, se fit apporter un buvard, et sans sortir du lit, écrivit un mot à son notaire, lui annonçant sa visite vers midi.

— Portez cela, dit-il.

Il se sentit incontinent soulagé d'une oppression profonde.

A midi, il dirait au notaire de faire vendre sa propriété de Poitou, et de lui donner en avance, de quoi désintéresser Thomas Walterson.

Lui-même, il irait payer, ès-mains de l'huissier poursuivant, et, pièces en poche, il prierait de nouveau ses amis du cercle, de relancer l'Américain, en vue d'une fête dont le dénouement ne faisait pas un pli, à son sentiment.

Départ, à la gare du Nord par le train de trois heures quarante ; arrivée à Maubeuge, pour souper. Bon sommeil jusqu'à sept heures du matin. Départ en voiture, en destination des bois d'Erquelines, sol belge.

Là : une, deux, dégagement, battement en tierce, et coup droit!...

Bonsoir l'Américain. Orpheline Lélé!...

Et, pas à plaindre! Des millions de dollars pour étancher ses larmes. De quoi faire passer tous les Yankées du Nouveau-Monde sur un accroc, au surplus tenu secret.

C'est-à-dire que la belle Emily lui devrait plutôt de la reconnaissance.

Il souriait en disant cela; il s'accordait beaucoup d'esprit. Aussi n'espéra-t-il pas en trouver autant dans le journal du matin dont, d'une main distraite, il déchira la bande.

Le pressentiment se vérifia. La lecture de ce journal ne le fit pas rire du tout.

En beaux caractères de *neuf,* au milieu de la première page, son histoire de la veille s'épanouissait en toutes lettres.

Son nom manquait assurément; mais, l'initiale aidant, le portrait qu'on faisait de lui ne souffrait nulle erreur.

Tout Paris savait maintenant que le fameux marquis de V... venait d'inventer un ingénieux moyen de payer ses dettes.

Pour le coup la colère l'aveugla.

— Ah! c'est trop fort! s'écria-t-il furibond. Je ne puis rester là-dessus. Cet homme est mort! Dussé-je emprunter au diable en personne, je l'aurai payé ce soir et je l'embrocherai comme un poulet demain.

A l'heure par lui indiquée, Oscar pénétrait dans le cabinet de son notaire.

En trois phrases, il lui exposa ce qu'il attendait de lui.

— Mon cher enfant, répliqua l'officier ministériel — il l'avait vu naître — laissez-moi vous dire que vous vous faites d'étranges illusions.

— Comment ?

— Vous croyez que je puis vous fournir pareille somme sur l'heure ?

— Dam !!...

— Rien que pour la réaliser, il faut l'intervention d'un agent de change ; vente en Bourse ; écritures, avis, livraisons de titres : trois jours pleins.

— Je ne saurais attendre aussi longtemps ! fit vivement le marquis. Il y va, pour moi, du point d'honneur. Prenez-vous-y comme vous voudrez. La somme doit être payée ce soir ; il le faut.

— Mais !... mais ! répéta le notaire ahuri, sais-je seulement si le prix de vos biens montera à ce chiffre !

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ? Ma terre de Poitou vaut huit cent mille francs à elle seule.

— Si l'on trouve acquéreur ! Et puis...

— Quoi ?

— Et puis, mon cher enfant, vous oubliez donc que même cédée à huit cent mille francs, tous frais payés, il ne vous resterait pas la moitié de ce que vous me demandez ?

— Pas la moitié ? fit Oscar consterné.

— Et les hypothèques ?

— Eh bien, les hypothèques ?

— Il y en a pour cinq cent quatre-vingt mille francs.

— Tant que ça ! murmura le jeune homme.

Le notaire mit à Villeré un papier sous les yeux.

— Voyez ! lui dit-il. Et les intérêts arriérés, les inventaires à faire, les actes à rédiger, le papier timbré, les honoraires, commissions, impôts et le reste, — n'y pensez-vous plus ? Le pis est qu'on le sait, ajouta le vieux notaire. Un futur acquéreur en tirera parti, exploitera votre hâte de conclure. Après vous avoir fait languir il offrira de prendre, écus sur table, à condition d'un rabais.

— Cependant, s'écria Oscar, ce sera bien pis si l'on vend par autorité de justice.

— C'est vrai.

— En ce cas, continua le marquis, autant en finir. Vendez, vendez quand même. Vendez mon hôtel, mes chevaux, mes voitures, vendez tout ; mais donnez-moi ce qu'il me faut ce soir. Nous aviserons après. Si je me vois contraint de diminuer mon train de maison, j'en prendrai mon parti. Somme toute, c'est un moment à passer. Le voyage que je vais entreprendre, avec le prince Frédérick, expliquera ma liquidation, et, dans quelques années, Son Altesse montée au trône,

me facilitera les moyens de refaire ma fortune.

— Vous le voulez, mon enfant ?

— Eh oui ! Je le veux !

Vingt-quatre heures après, M. le marquis Oscar de Villeré, en bras de chemise, se plantait, l'épée à la main, bien en face de mister Thomas Goude-Walterson, dans une clairière de la forêt de Saint-Germain.

Quatre témoins les assistaient.

Une voiture de louage stationnait non loin.

L'un des témoins croisa les armes, recula de quelques pas, et dit :

— Faites, messieurs !

Aussitôt Oscar se fendit à fond... — et son épée lui échappa des mains.

Ce n'est pas que l'Américain eût paré par un coup savant.

A peine changea-t-il sa garde, mais d'un poignet si ferme que le fer du jeune homme sembla glisser contre un mur.

Les témoins espérèrent en rester là.

— Ah ! mais non ! s'écria le marquis, je ne suis pas d'humeur à m'en tirer par un lapin sauté. Je pense que M. Walterson consent à continuer ?

— Moi, fit Tom ; ça m'est absolument égal.

On recommença.

Oscar s'observa.

Avec un adversaire de cette poigne, il conve-

nait de changer son jeu. Point de force ; de la souplesse et de l'agilité.

Il avait assez d'expérience pour juger son adversaire. Tom tirait ordinairement. Lui-même il avait sans doute conscience de sa faiblesse relative, car il restait sur la défensive, se bornant à parer, à parer toujours.

Il fallait l'embrouiller, l'éblouir, puis, par une feinte, l'entraîner à se découvrir, et alors... droit au creux de l'estomac !

Deux fois le jeune homme essaya la feinte... Deux fois, elle fut déjouée.

Il commença à ressentir un peu de fatigue. S'en apercevant, il voulut en terminer.

C'est lui qui se découvrit tout à coup, offrant à Tom de lui porter un coup, sur lequel, parant vivement, il se fût fendu de nouveau.

Tom n'attaqua pas.

— Si vous êtes las, dit-il tranquillement, reposez-vous un peu.

— Je ne vous demande pas de grâce ! riposta le jeune homme.

— Vous êtes en nage et haletant.

— Messieurs, dit un témoin, on ne parle pas sur le terrain.

— Excusez-moi, répondit Tom. En Amérique on parle si l'on veut. J'ignorais vos usages.

Le combat continuait dans les mêmes conditions ; Oscar s'épuisant, devenant fou de rage impuissante, envahi peu à peu par une démora-

lisation presque superstitieuse, s'affolait au point de s'exposer, tandis que Walterson se bornait à parer avec des mouvements d'une aisance parfaite.

Tout à coup les forces du jeune homme le trahirent, et, laissant tomber son bras :

— Mais tuez-moi donc ! hurla-t-il en écumant, ça devient un supplice !

— Reposez-vous, répondit l'Américain, en reculant d'un pas, l'arme haute.

Oscar, entraîné par ses deux amis, laissait s'échapper des larmes, comme un enfant capricieux qu'on a maté.

Il déraisonnait, voulait reprendre, injuriait son adversaire qui se promenait posément, le cigare à la bouche, causant avec les deux compatriotes qu'il avait amenés.

Une conférence suivit.

On se sentait dans un grand embarras. Oscar n'entendait pas qu'on restât là-dessus.

Tom disait :

— Tant qu'il voudra. Mais c'est bien inutile. Il ne me touchera jamais, et si j'avais voulu le tuer, ce m'eût été bien facile, je vous jure.

A la fin les témoins usèrent d'autorité, déclarant qu'à leur sentiment l'honneur était satisfait.

— Ah ! permettez, fit Tom. Dites que c'est fini ; dites qu'on va se battre encore ; dites, si vous voulez qu'on continuera au sabre, au pistolet ;

à tout ce qu'il vous plaira ; mais ne parlons plus d'honneur. Il ne saurait en être question entre ce jeune homme et moi.

Oscar vit là le prétexte à une nouvelle lutte ; et, puisqu'on parlait de pistolet, soit.

Il fallut conférer encore.

Tom attendait. Il regarda sa montre.

— Je vous préviens, dit-il, que je dîne à l'ambassade à sept heures. Je vous serai obligé de prendre une décision.

Tout cela allait contre les formes ; mais l'exaspération du marquis influençait ses amis.

On accéda à son désir, puisque les trois étrangers ne faisaient aucune difficulté.

Une paire de pistolets fut chargée ; les adversaires placés à quinze pas. Il fut entendu qu'on n'échangerait qu'une balle, tirée au commandement.

— Attention, messieurs, fit le témoin.

Puis frappant dans ses mains :

— Une, deux, trois.

Un seul coup de feu retentit.

La balle du père de Lélé avait brisé la main avec laquelle le marquis tenait son arme, qui tomba dans l'herbe.

XI

— Mon cher marquis, il faut à toute force calmer votre surexcitation cérébrale. Sans quoi, je ne réponds point des suites de votre blessure.

Voilà ce que disait à Oscar de Villeré, le docteur qui le soignait.

C'était une grande personnalité scientifique, agrégé de la Faculté, chirurgien des hôpitaux, quoique tout jeune encore ; jeune pour un médecin de Paris, quarante ans tout au plus.

Fils du maître d'école dans le village sur lequel le château de Villeré étendait son ombre, il connaissait le dernier descendant des seigneurs

du crû, pour avoir été, en bas âge, son souffre-douleur.

On lui avait fait l'honneur de l'admettre à jouer avec le petit marquis, à condition, bien entendu, de lui passer tous ses caprices et de se laisser tyranniser, griffer, battre par son noble compagnon, qui était bien le plus détestable et oppressif moutard qu'on pût imaginer.

Toutefois, la victime, ce fils d'un humble magister, ne l'avait pas toujours pris du bon côté.

Plus d'une fois, se voyant à l'écart avec son *ami*, loin de la surveillance des laquais, il l'avait rossé de main de maître, histoire de rétablir l'équilibre de la dignité réciproque ; ce dont l'autre, par orgueil inné, s'était gardé de se plaindre, résistant à s'avouer vaincu dans sa lutte contre un enfant de manant.

Tout jeune déjà, il lui semblait plus honorable de gober les horions que d'en tirer vengeance en acceptant l'humiliation de la *pile* reçue.

Moins dur à son amour-propre était de se frotter l'échine en secret ; moins mortifiant à son sentiment de mentir, pour expliquer, par quelque chute, les bleus et les pochons qui, plus ou moins, le défiguraient.

Un jour, le maître d'école envoya son fils à Paris, le confiant aux soins d'une sœur mariée, qui tenait un cabinet de lecture, dans la rue Thiroux.

On obtint une bourse au petit, qui fit de brillantes études à Bourbon.

Lauréat au concours général, on lui facilita, de divers côtés, les moyens de passer examen sur examen.

Finalement, il se trouva un sujet remarquable, un grand monsieur.

Le marquis s'en étonna longtemps, en éprouva même quelque dépit.

Dame! ce roturier, ce fils de pauvres avait conquis l'égalité, à tout le moins. Dans les salons, où il rencontra le jeune docteur, celui-ci l'éclipsait le plus souvent, même auprès des gens *nés*, à qui son mérite et sa réputation imposaient une estime particulière.

Appelé en hâte par Oscar blessé, le fils du maître d'école s'était fait fort d'éviter la désarticulation du poignet, pourvu qu'il ne survînt pas de complications.

Sans doute, le marquis ne pourrait plus se servir de sa main droite. Tous les petits os brisés ne reprenaient pas assez bien leur place pour fonctionner comme autrefois.

Ne pas amputer! Tout se résumait à cela.

Seulement, il fallait un repos absolu.

— Et dit-il, vous paraissez en proie à une animation fébrile, qui complique votre situation.

— Vous êtes bon, vous! riposta Oscar. Je voudrais vous voir à ma place.

Il ne lui était pas facile de se calmer.

Le notaire, après lui avoir fourni de quoi payer les traites que Walterson détenait à titre de tiers porteur, lui avait envoyé un état de sa situation générale.

Tous comptes faits, à peine restait-il dix mille francs par an à cet élégant marquis ; encore fallait-il profiter d'une occasion inespérée.

Une marcheuse de l'Opéra, en bonne passe, proposait d'acheter l'hôtel comptant, si dans les vingt-quatre heures, elle en pouvait prendre possession, tel quel, avec chevaux, voitures, meubles, linge, argenterie, cristaux, tout, le domestique y compris.

— Pas à hésiter ! disait le notaire. Si vous laissez échapper cette aubaine, c'est une perte sèche d'un quart à subir.

— Mais je suis malade.

— Le docteur permet le transport en voiture.

— Où aller ?

— A l'hôtel. Je m'en charge.

— Eh bien ! demain, je répondrai.

— C'est bien tard !

Le docteur, revenant le soir, appuya :

— Autant en terminer. Le sacrifice fait, vous aurez l'esprit libre et nous guérirons. Oui ou non, dépêchons-nous.

Le lendemain, vers midi, Oscar quittait son petit hôtel.

Le calme ne lui revenait pas.

Dix mille francs par an, à qui est habitué à en dépenser cent trente mille !

Presque immédiatement, nouvelle complication.

— Ah çà ! dit le notaire, vous ne m'avez donc pas tout dit, mon cher enfant ?

— A quel sujet ?

— Au sujet de votre passif.

— Pourquoi cela ?

— Dame ! j'ai tablé sur un chiffre, pour vous promettre dix mille francs de revenu. Or, voilà qu'il me tombe de nouvelles oppositions.

— Ce n'est pas possible ! s'écria le blessé. Mes autres créanciers m'accordent du temps. J'ai leur promesse.

— Écrites ?

— Non, verbales ; qu'importe !

— Il importe tout à fait. Ils ont vendu leurs créances à quelqu'un qui ne vous a rien promis.

— Qui donc ?

— M. Goude-Walterson.

— Encore lui ! fit le jeune homme consterné.

Puis, livide, terrifié :

— Mais... s'écria-t-il, c'est la misère, alors ?...

— Es-tu bête ! s'écria le prince qui venait d'entrer sans qu'il l'entendît.

Oscar lui sourit comme à un sauveur.

— Ne t'inquiète de rien, ajouta Fréder. De ce jour, tu es mon secrétaire en titre. Tu as dix-huit mille francs de traitement et tu habites chez

moi. Te voilà tranquille, je pense. Dès lors, laisse-toi soigner. Guéris.

J'ai traité avec le ministère paternel, en attendant le coup de balai, que je me réserve de donner à ces malotrus.

A l'exemple de Morny, ils se croient bien forts, en répétant qu'ils sont « du côté du manche ». Ils verront s'il ne vaut pas mieux être du côté des crins, le jour, où, le tenant en main, je leur caresserai l'échine. En attendant, pour prix de ma complaisance à ne pas troubler les fêtes du sot mariage de Sophie, ils font un sacrifice, dont je suis bien touché. Les réparations du yacht retardant trop mon départ, ils ont voté de quoi en acheter un autre et sous quinzaine, nous pourrons partir.

— Ah ! si cela se peut, je vous bénirai, docteur.

— Quinze jours, c'est peu, répondit celui-ci. Pourtant, si vous ne vous tourmentez pas...

— Je vous réponds de lui, docteur, dit le prince. Pourquoi se tourmenterait-il à présent?

Resté seul avec son ami, Fréder continua sur le même ton dégagé :

— En somme, fit-il, il n'y a pas de quoi se tracasser. Tu as été trop vite aussi. Il n'y avait qu'un système pour avoir raison de ce bonhomme : le réduire à l'impuissance par une fin de non-recevoir, sur toute la ligne ! C'est dans cette intention que tu es allé le trouver de ma

part. Et là, pour quelques rodomontades, dont tu es bien bon d'être susceptible vis-à-vis de ça, tu tends le col au lacet. Il t'y a pris. Il fallait rester correct, impassible, et il en était pour ses frais. Au contraire, tu le braves, tu l'excites, tu crois faire merveille de planter ton chapeau sur tes yeux et chez lui ! Remarque, c'était la lui donner belle, aussi !

Oscar ne se laissait pas convaincre.

— Dis ce que tu voudras, j'ai peur.

— Tu es fou ! Peur de quoi ? Peur de cet exotique ?

— Mon cher, répliqua gravement le marquis, nous vivons dans un temps singulier ; ou plutôt il nous paraît tel, parce que nous n'avons pas songé à y regarder. La démocratie, vois-tu, nous submerge peu à peu sans que nous y prenions garde. De la rue elle gravit successivement tous les étages de la société. Elle nous entoure et nous isole comme une inondation. Penses-y ! Rien que ce médecin, qui jouit de plus de considération que nous-mêmes, dans toutes les classes. Enfant, il ne dépassait pas l'office chez mon père. On le faisait venir pour m'amuser, on me le fournissait comme un jouet vivant, en me donnant presque permission de le casser. Il attendait dans l'antichambre que je fusse disposé à me laisser distraire par lui, et quand l'heure du repas sonnait, tout naturellement les domes-

tiques mettaient son couvert à la cuisine. Il préférait rentrer chez son père, il est vrai.

— Eh bien?

— Eh bien, maintes fois, dans un salon, à Paris, où nous nous trouvions tous deux, c'est lui qui occupait le plus de place, lui qu'on accueillait avec le plus de distinction.

— Par précaution! On peut être malade demain.

— Il n'exerce presque plus. Non, il jouit d'un prestige personnel, qui met au second plan les hommes de ma caste et de ma qualité. Il est « Monsieur » un Tel, qu'on se vante de connaître, dont la maîtresse de maison semble fière de se parer, en lui donnant sa droite à table. Ministres, généraux, ambassadeurs, sous tous les régimes, même aux époques de réaction, traitent d'égal à égal avec celui que mes valets tenaient pour un des leurs!

— Tu n'en es pas moins le marquis de Villeré.

— Une espèce de farceur.

— Que la même maîtresse de maison reçoit dans son boudoir.

— Et qui parfois est éconduit, parce que le docteur est arrivé bon premier dans les petits papiers de madame.

— Une exception, fit son Altesse.

— Une exception! reprit Oscar. Peux-tu le prétendre, toi, prince de sang, que des ministres,

incapables de dire si leur bisaïeul était maçon ou savetier, fumiste ou rempailleur de chaises, saltimbanque ou perruquier, menacent de la portion congrue, si tu n'es pas bien sage?

— Ah! mais dis donc, tu m'ennuies, à la fin, avec ta philosophie de croquemort.

— Tant pis, Fréder! Le danger est proche, il faut ouvrir les yeux. Vois donc encore une fois : toi, parent de tous les potentats connus, personne quasi sacrée, te voilà aux prises avec qui?... un marchand de porcs!

— Aux prises? répéta dédaigneusement le prince. Un moment, s'il vous plaît. Qu'il se fasse l'honneur de se poser en antagoniste à mon égard, libre à lui ; mais que je daigne m'en apercevoir, autre affaire!...

— Pourtant tu cherches à l'éviter.

— Parce qu'il m'agace.

— Où donc est la puissance de Votre Altesse royale, monseigneur, que vous ne fassiez pas bâtonner ce croquant? Essaie donc d'empêcher sa poursuite.

— Ah ça! qu'est-ce que tu as dans la tête? Veux-tu m'effrayer?

— Je veux que tu sois sur tes gardes.

Le prince hésita un moment, puis, surmontant certaine fausse honte.

— Eh bien! sois content, dit-il, c'est fait. Ce que tu m'as conté de cet animal, m'a engagé à m'enquérir de mon côté! Aux renseignements

pris à son ambassade, j'ai jugé qu'il est bon de s'en garer en effet. Il n'a pas menti en disant que s'il le mettait dans sa dure caboche, il serait *fichu* de me faire la course jusqu'au bout du monde. Il a de fins marcheurs; il dispose de gens qu'un mauvais coup ferait d'autant moins reculer que l'argent ne lui coûte guère à jeter à tous les vents. C'est un gars! Par bonheur, le temps atténue toutes choses. Plus les rancunes sont aiguës, plus elles s'usent vite. Un seul soin à prendre : se tenir hors d'atteinte de ce Yankée. Eh bien! les mesures sont prises...

Penserade, le valet de chambre du prince, en tenue bourgeoise, venait d'entrer.

— N'est-ce pas, mon brave? ajouta Son Altesse.

— Monsieur le marquis peut être certain que personne, moi vivant, n'approchera Monseigneur.

— Je l'ai institué garde du corps, fit plaisamment Fréder.

Il se leva.

— Le phaëton est en bas? demanda-t-il.

— Aux ordres de Son Altesse.

— Viens voir mes chevaux, dit le prince au marquis.

Oscar, le bras en écharpe, approcha de la fenêtre et, regardant à travers la vitre, dont Fréder avait écarté le rideau, admira une paire de pur-sang bais, d'un aspect superbe, qu'un groom

de dix ans, planté les bras croisés sous leur nez, semblait maintenir en les fascinant du regard.

Cinquante badauds faisaient cercle, bouche béante.

De belles et fringantes bêtes, attelées avec un *chic* incontestable.

— Où as-tu déniché cela? demanda Oscar émerveillé.

— Je les ai achetés sur photographie. Ils sont arrivés de Smolensk. Je l'ai emporté sur mon cousin Constantinowich, qui les voulait éperdument. Trop tard, le cousin! j'avais télégraphié : « A tout prix ; quand même! »

Tandis que le comte marchandait, crainte d'une semonce du tzar. Je les ai eus, et les voilà!

— Je les ai eus, continua-t-il, en plaisantant, en dépit des complications diplomatiques que mon triomphe peut m'attirer, quand je tiendrai la queue de la poële ; car en bon Russe qu'il est, Constantinowich n'est pas de caractère à me le pardonner de sitôt. Il y a courses à Longchamps, ajouta-t-il, je vais *épater* le high-life parisien! Je veux brûler tout le monde!

Il éprouvait une joie sans mélange.

Cet homme, destiné à régner sur un peuple, se conjouissait, comme le dernier des gommeux, de la supériorité que lui promettaient deux chevaux.

— L'heure est venue, dit le marquis avec un soupir, va Fréder.

Un cuisant regret, pour ce gentilhomme, de ne pas paraître sur le turf !

Néanmoins, un entrefilet des journaux mondains lui apportait quelque adoucissement. On racontait son duel. Bien sûr, on s'entretiendrait de lui, au pesage. Ça console !

Fréder lui serra la main gauche, et sortit.

Le marquis le contemplait, avec une nuance d'envie, percer la foule, et s'installer sur le siége pendant que Penserade se dissimulant, prenait place dans une victoria de grande remise, qui, sans *épater* personne — pour répéter le mot de Son Altesse — prit les devants au trot régulier d'une bête de fond, modestement harnachée, et menée par un cocher de chez Brion.

Vers le rond-point des Champs-Elysées, le prince, dont tout le monde admirait l'attelage, aperçut à sa droite un dog-kar assez laid, par sa forme carrée, que conduisait un grand individu en chapeau gris.

Aucun chic, ce sportman, Fréder crut d'abord à un maquignon.

Cependant, le roussin qui traînait ce dog-kar, allait à une allure si *vite* que Son Altesse trouva bon de le dépasser.

Ses chevaux russes appuyaient sur le mors. Il rendit la main.

Le roussin ne perdit pas sa distance.

Fréder prit le fouet en main et le fit siffler aux oreilles de ses bêtes. Elles frémirent et détalèrent.

Le roussin gagna un demi-mètre sur elles, sans que leur conducteur parût rien remarquer.

Les rênes dans la main gauche, il tira un cigare de sa poche, et se penchant vers le domestique qui lui tournait le dos, il lui dit un mot en anglais, sur lequel, celui-ci faisant jouer un briquet lui offrit du feu.

On allait un train d'enfer. Le roussin gardait l'avantage.

Au rond-point de l'Etoile, le dog-kar inclina tout-à-coup à gauche, sur un simple « hèp ! » du conducteur, et coupa à angle droit, sous les naseaux des chevaux russes.

— Butor ! s'écria le prince, retenant, d'un brusque mouvement, ses bêtes qui se cabrèrent.

L'homme au roussin tourna la tête, stopant court :

— Vous avez dit ?... demanda-t-il.

Un éclair traversa l'esprit de Son Altesse.

— Ce doit-être le père de Lélé, pensa-t-il.

Il ne le connaissait pas.

Sans répondre, il passa, feignant de n'avoir pas entendu.

L'héritier présomptif du grand-duché ne se trompait pas.

L'homme au roussin, c'était bien Thomas Goude-Walterson.

La veille au soir, en rentrant chez lui, on lui avait remis un télégramme ainsi conçu :

« New-York.

» Bien arrivés. Emily en santé. Gagne Boston. Y serai sous huitaine, après visite à Maison-Blanche.

» Votre

» JAMES. »

Tom demanda un grog et télégraphia en réponse :

« Merci. Tranquille sur elle désormais ; m'occuperai, dès demain, d'en terminer. Vous rejoindrai, j'espère, fin courant.

» T.-G. WALTERSON. »

Afin de se tenir parole, il se rendait aux courses de Longchamps.

Après dix tours de roues, dans l'avenue du bois de Boulogne, le prince aperçut de nouveau le dog-kar à sa droite.

Cette fois, Tom ne cherchait qu'à se maintenir exactement en ligne.

Il fumait toujours, mais il avait sorti son fouet du fourreau, et le tenait contre les guides, passé dans le pouce de la main gauche.

Fréder, présageant quelque nouvel incident, jeta un regard en arrière et, voyant que la victoria de Penseradé le suivait immédiatement, il reprit toute confiance.

Toutefois, en retournant la tête, il sentit quelque chose qui effleurait son visage : la mèche du fouet de l'homme au dog-kar.

Un serrement de cœur le surprit. Mais faisant effort pour se contenir, il inclina, mettant un coupé entre sa voiture et celle de l'Américain.

Tom dépassa le coupé, et, se plaçant devant la voiture du prince, ralentit d'abord, puis arrêta.

On commençait à remarquer cette espèce de poursuite.

— Qui donc est cet étranger ? se demandait-on de voiture en voiture.

— Connais pas ! répondait-on généralement.

Dans une *demi-fortune* de famille, un monsieur d'aspect respectable, accompagné d'une dame à cheveux blancs et d'une grande fillette à marier, salua l'étranger au passage.

— Qui est-ce ? demanda la dame.

— Thomas Walterson.

— Cet Américain qui a abîmé notre pauvre marquis ?

— Comment le connais-tu, papa ?

— Je lui ai compté 376,000 francs au nom d'Oscar. Après quoi il m'a chargé de les verser à l'Assistance publique, à titre de don anonyme.

Ce monsieur respectable, c'était le notaire de la famille Villeré.

Le cocher entendit le nom. Il le dit à mi-voix à un collègue qui le questionnait par signes.

Un quart d'heure après, tout autour du prince, on répétait le nom de l'Américain.

— Oui ! Le père de cette belle jeune fille, qui n'a fait que paraître dans la colonie étrangère.

— C'est lui qui a fracassé le poignet de ce petit puant d'Oscar de Villeré.

— Ah ! mon cher, j'ai su tous les détails du duel ! Très *chic*, le marchand de cochons !

— Regardez donc : on dirait qu'il affecte de se tenir juste à côté du prince.

— Il veut peut-être lui remettre un placet.

— Ou en obtenir un bureau de tabac dans son pays.

Ces bribes de conversation dénotaient l'attention que provoquaient les deux personnages.

Une impression de vague inquiétude gagnait de proche en proche.

Des voitures qui marchaient devant les leurs, on se retournait pour les examiner, et Fréder, se sentant le point de mire des regards, commençait à s'impatienter.

Certains croyaient à ce que les cochers appellent *une pige*, une sorte de défi qu'ils se portent entre eux, à qui passera, *brûlera* l'autre.

Les gens du monde n'y répugnent pas, et dans la croyance d'un petit divertissement de cette sorte, on attendait qu'il y eût moins d'encombrement, pour voir qui l'emporterait des chevaux russes de Son Altesse ou du roussin de l'Américain.

— Je parie pour le roussin, disait l'un. Laide robe, mais des lignes superbes. On dirait un

cheval sauvage des prairies, dressé à force de patience.

— Bien dressé, en tout cas. Il obéit à la parole.

Par je ne sais quel sentiment irraisonné des foules, qui, tout en s'inclinant devant les prétentions, si peu légitimes qu'elles soient, des grands seigneurs, font des vœux pour leur humiliation, quand un bourgeois les prend à partie, la sympathie allait à Tom.

On aurait voulu que, l'espace étant libre, son roussin battît à plat les splendides bêtes du phaéton princier.

— Seulement, dit quelqu'un, l'Américain devrait prendre garde. La mèche de son fouet chatouille à tous moments le nez de Monseigneur.

— Il le fait peut-être exprès, dit une femme.

On commençait à sourire.

Tout à coup, un murmure courut de toutes parts, et les voitures s'arrêtèrent net.

Hommes, femmes, cochers, valets de pied, tout le monde, debout sur les banquettes, tendait les yeux vers les deux hommes.

C'est que Fréder, sentant pour la troisième fois la mèche du fouet caresser sa moustache, avait perdu toute présence d'esprit, oublié ses résolutions, renoncé à toute prudence.

Saisissant le fouet, il l'avait lancé au loin par un mouvement furieux.

Sur un appel de langue, Tom fit faire à son

cheval un bond de côté, qui bousculant l'attelage russe, mit le dog-kar roue à roue, avec la voiture de Fréder.

Alors, empoignant le prince au collet, il l'enleva de son siége, sauta à terre avec lui, et, le jetant à genoux sur le sol, à la place où le fouet était tombé, il lui courba les épaules, en lui disant d'un ton impérieux :

— Ramasse !...

Une clameur s'éleva.

Les piétons envahirent la chaussée, escaladant les équipages, se partageant en partisans de l'un et de l'autre.

— Bravo ! criaient les uns.

— C'est une indignité! hurlaient les autres.

— Séparez-les !

Au premier rang de ceux qui se précipitaient, l'Américain aperçut Penserade.

Il l'attendait.

Celui que le prince avait institué son garde du corps entendait remplir son office en conscience. Il arrivait au pas de course, brandissant une canne plombée, grâce à laquelle il comptait à tout le moins étourdir — sinon tuer — l'agresseur de son maître.

Sans lâcher Fréder, Tom se redressa quelque peu.

Et comme Penserade levait la masse de plomb au dessus de sa tête, l'Américain lui envoya un coup de poing dans la poitrine, un seul.

On entendit un bruit sourd. Le valet ne fut pas projeté en arrière ; seulement la canne s'échappa de sa main, et le bras retomba inerte.

Le visage du domestique pâlit, un filet de sang déborda de ses lèvres entr'ouvertes, puis les yeux se fermèrent, et il tomba évanoui.

Alors, le père de Lélé releva Son Altesse et, tirant une carte de son gousset, il l'en souffleta sans mot dire.

Les sergents de ville parurent.

— Je vous suis, messieurs, dit Tom.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

A deux années de là, par une laide matinée de novembre, un individu de piètre mine, descendait en sifflotant la rue Neuve-des-Martyrs. Vêtements râpés, linge dissimulé.

Mâchonnant un bout de cigarette éteinte, qui disparaissait à demi sous la moustache grisonnante, il allait, les mains enfoncées dans les poches d'un pardessus d'été, les yeux caves, sous un chapeau qui n'était plus neuf depuis longtemps.

Il remonta jusqu'à la rue de Navarin, qu'il parcourut dans toute sa longueur.

Au coin de la rue Bréda, il entra chez un mar-

chand de vins-traiteur, que la bohême littéraire a illustré, l'ancienne maison Dinocheau.

Traversant la boutique où reluit un comptoir d'étain, il pénétra dans une salle commune garnie de tables circulaires, où de ci de là des artistes déjeunaient.

Il salua.

— Bonjour, Villeré, lui répondit-on sur le pied de la familiarité.

— Garçon, dit-il, faites-moi ouvrir une demi-douzaine et donnez-moi de quoi écrire ?

Le garçon prononça le banal :

— Bon, monsieur.

Et disparut.

Peu après, une grosse commère, en tablier de toile écrue, entra dans la salle et s'assit bravement à côté du marquis.

— Ecoutez voir, fit-elle à voix basse. Ça ne peut pas durer comme ça. Vous devez 1,700 francs à la maison. Vous ne fichez rien de vos dix doigts. « Trop noble pour rien faire ! » je sais bien. Mais j'ai une famille, moi ; je ne peux pas vous entretenir. Va encore pour aujourd'hui ! Je ne veux pas vous *affronter*, bien sûr. Commandez, on vous servira. Seulement, ne revenez plus; je vous refuserais, mon bon. Je ne veux pas me faire coller en faillite pour vos beaux yeux, pas vrai ?

Le marquis ne répliqua rien.

La patronne partie, il s'attabla pour écrire —

de la main gauche. Il lui manquait trois doigts de la droite :

« *A monsieur Thomas Goude-Walterson,*
négociant à Boston
(Etats-Unis).

» Monsieur,

» M'englobant dans la vengeance que vous avez voulu tirer du prince héritier du grand-duché ; non content de le tuer d'un coup d'épée ; non content d'effondrer la poitrine du malheureux Penserade, qui vient de crever comme un chien à l'hôpital de Marseille ; non content enfin de m'avoir mutilé la main droite, à moi, seul survivant des trois adversaires que vous vous proposiez de vaincre, vous m'avez ruiné, déshonoré, en exécution de ce que vous m'aviez annoncé d'ailleurs.

» Votre programme est rempli, je pense. Etes-vous content ?

» Les deux autres sont morts. Moi, perclus, logeant en garni, mangeant de façon intermittente, chaussé de bottes percées, couvert d'une défroque qui exhale le rance de la misère, j'en suis à ne pouvoir plus me défendre contre la faim et le froid.

» Vous devez être satisfait, que diable !

» Jamais on n'a écrasé des gens de notre sorte, aussi complètement, puisque moi, votre victime, j'en viens à vous implorer.

» Eh bien! oui, je vous implore, je vous sollicite!

» Epargnez-moi le dernier degré de l'abaissement ou le suicide. Je n'en puis plus. Mille écus de pension ; ce n'est rien pour vous, et je n'ai pas de quoi acheter le revolver grâce auquel je verrais la fin de ma dégringolade.

» Je longe les murs, baissant le nez, quand je rencontre d'anciens compagnons de ma prospérité. La honte m'écrase, et je vous crie : grâce! »

Quand Tom reçut cette lettre, à Boston, on venait de le prévenir que le déjeuner était servi.

Quittant son cabinet, il monta un étage et trouva Emily dans un coin de la salle à manger. Elle donnait le sein à un *baby* de deux mois.

Debout, près d'elle, la *nurse* attendait pour la reprendre.

— Dis-moi, Lélé, fit-il. Es-tu satisfaite de la vie? Le bonheur de l'heure présente n'est-il point sans ombre, sans amertume, gâté de tristes souvenirs? Que puis-je encore, pour toi, ma fille?

— Rien, cher père, fit-elle avec un rayon enchanté dans les yeux.

— Tu es contente?

— Si je suis contente, papa!...

Puis accentuant son sourire, d'une indicible expression de reconnaissance, Emily renversa sa jolie tête, tendant ses lèvres, en l'attirant par la

main, jusqu'à ce que les joues du brave homme fussent à portée de son baiser.

— N'en doutez jamais, mon père, fit-elle.

La porte s'ouvrit. James entra.

Souriant, heureux, il présenta un journal de France à son père, et, à son tour vint embrasser la mère de son enfant.

Tom, portant les yeux à l'endroit que son gendre lui avait marqué du doigt, lut :

« Son Altesse, Mme Boulanger, est accouchée, cette nuit, d'une fille qui, en souvenir de son frère, mort dans les circonstances que l'on sait, portera les noms de Frédérique-Antoinette.

» La mère et l'enfant se portent bien. — *(Officiel)*. »

Un mois après, M. le marquis Oscar de Villeré, des habits neufs sur le dos, montait péniblement jusqu'au quatrième étage d'une maison de la rue Rochechouart.

Parvenu sur un palier, où s'ouvraient quatre ou cinq portes, il heurta du doigt à l'une d'elles.

Au milieu du panneau supérieur une carte de visite, clouée aux quatre coins, portait imprimé :

STÉPHANA

— Qui est là ? demanda-t-on de l'intérieur.

— Oscar, répondit le marquis.

La porte s'ouvrit brusquement.

Une femme « en déshabillé » se montra.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? fit-elle avec mauvaise humeur. Je n'ai plus le sou, tu sais!...

— Je viens te rendre les trois louis que tu m'as prêtés, dit Oscar.

— Ah bien! s'écria la femme, au comble de la surprise. En voilà une forte! Donne-les voir; je les ferai encadrer!

FIN

Rosendaël-Asnières, 1880-1881.

Sens. — Imprimerie A. Clouzard, rue de Lorraine, 45.

Collection gr. in-18 jésus à 3 fr. et 3 fr. 50 cent. le volume

Vol.

GUSTAVE AIMARD
Les Vauriens du Pont-Neuf 3
Le Rancho du pont de Lianes. 1
Les Coupeurs de routes. . 2

PHILIBERT AUDEBRAND
César Berthelin. 1
LesGasconnadesdel'Amour 1

ALFRED ASSOLLANT
Hyacinthe. 1
Nini 1
Le Vieux Juge. 1

XAVIER AUBRYET
Chez nous et chez nos Voisins 1

ELIE BERTHET
L'Incendiaire 1
Le Martyre de la Boscotte. 1
Le Charlatan 1

ADOLPHE BELOT
Le Roi des Grecs 2
La Sultane parisienne . . 3
Les Etrangleurs. 2

F. DU BOISGOBEY
L'Équipage du Diable . . 2
La Vieillesse de M. Lecoq. 2
L'Epingle rose 3

GONTRAN BORYS
Le Cousin du Diable. . . . 2
Le Beau Roland. 2

ALEXIS BOUVIER
Le Club des Coquins . . 1

EDOUARD CADOL
Rose. 1
Un Enfant d'Israel 1
Le Fils adultérin 1

CHAMPFLEURY
Le Secret de M. Ladureau. 1
La Petite Rose. 1
N'oublie pas ton parapluie. 1

EUGENE CHAVETTE
Aimé de son Concierge. . . 1
Le Comte Omnibus. 2
Le Roi des Limiers 1

JULES CLARETIE
La Maîtresse 1
Les Amours d'un Interne. . 1
Monsieur le Ministre. . . . 1

ERNEST DAUDET
La Petite Sœur. 1
Le Lendemain du Peché. 1
L'Aventure de Jeanne. . . 1

ALPHONSE DAUDET
Les Rois en exil. 1
Jack 1

ALBERT DELPIT
Le Mystere du Bas-Meudon
La Famille Cavalié. . . . .

C. DEBANS
La Peau du Mort. . . . .
Le Baron Jean. 2

Vol.

CHARLES DESLYS
La Revanche de Marguerite. 1
Le Capitaine Minuit 1
Sœur Louise 1

CHARLES DEULIN
Contes du roi Gambrinus. . 1
Histoire de Petite ville . . 1

GEORGES DUVAL
Vauluisant et Bouleau. . . 1
Les petites Abraham. . . . 1

E. ENAULT
Diane Kerdoval. 1
Gabrielle de Célestange. . 1

H. ESCOFFIER
La Vierge de Mabille . . . 1
Chloris la Goule 1

FERDINAND FABRE
Barnabe. 1
La Petite Mère. 4

EMILE GABORIAU
Le Petit Vieux des Batignolles 1
L'Argent des Autres. . . . 2
Les Amours d'une Empoisonneuse 1

L. M. GAGNEUR
Les Crimes de l'Amour . . 1
Un Chevalier de Sacristie . 1
Les Vierges Russes 1

EMMANUEL GONZALES
La Servante du Diable. . . 1
La Vierge de l'Opéra . . . 1

GOURDON DE GENOUILLAC
La Magicienne de Paris. . 1
L'Homme aux deux femmes 2

CONSTANT GUEROULT
L'Héritage tragique. . . . 1
Les Tragédies du mariage. 2

ROBERT HALT
Le Dieu Octave 1
Brave Garçon. 1

CH. JOLIET
Vipère. 1
Roche d'Or 1

ARMAND LAPOINTE
Reine Coquette. 1
Les Sept Hommes rouges. . 1

JULES LERMINA
Le Crime de 1
Les Mille et une femmes. . 2

A. DE LESCURE
La Dragonne. 1
Mademoiselle de Cagliostro 1

LUBOMIRSKI
Par Ordre de l'Empereur. . 2
Les Vieux d'Hier. 1

G. DE LA LANDELLE
Rose Printemps 1

JULES MARY
La fiancée de Jean Claude 1

Vol.

HECTOR MALOT
Pompon. 1
Une Femme d'Argent . . . 1
La Bohême tapageuse . . . 1

CATULLE MENDES
Le Roi Vierge 1
Les Mères ennemies. . . . 1

CHARLES MEROUVEL
La Fille naturelle de la Duchesse 1
La Maîtresse du Ministre. 1

XAVIER DE MONTEPIN
Le Fiacre 13. 1
Son Altesse l'Amour. . . . 1
La Maîtresse masquée. . . 1

OSCAR NOIROT
Gontran Delorme. 1
Le Prix d'un Mari. 1
Les Fiancés de Laufen . . 1

VICTOR PERCEVAL
La Maîtresse de M. le Duc 1
Un beau Mariage. 1

PAUL PERRET
La Fille maudite. 1
Celle que cache l'Amour. . 1

PONSON DU TERRAIL
Les Voleurs du Grand monde 1
Le Filleul du Roi. 1

TONY REVILLON
Le Besoin d'Argent. . . . 1
Noémi 1

EMILE RICHEBOURG
Andréa la Charmeuse. . . . 1
Deux Mères. 1
L'Idiote 1

PAUL SAUNIERE
La Meunière de Montfan 1
Galant. 1
La Belle Argentiere . . . 1
Madame Rabat-Joie 1

AURELIEN SCHOLL
Les Amours de 5 minutes. 1
Fleurs d'adultere. 1

ALBERIC SECOND
Le Roman de deux Bourgeois. 1
La Vie facile 1

A. SIRVEN ET LE VERDIER
La Fille de Nana 1

LEOPOLD STAPLEAUX
Les Compagnons du Glaive 1
Boulevardiers et Belles Petites. 1

PIERRE VERON
Le nouvel Art d'aimer. . . 1
Les Mangeuses d'hommes 1

VICTOR TISSOT ET AMEDEE
La Comtesse de Montreton 1
Aventures de 3 fugitifs. . 1

PIERRE ZACCONE
La Vertu de Charbonnette 1
Maman Rocambole. 1
Le Fer Rouge 1

Paris. — Imp. de l'*Étoile*, Boudet, directeur, rue Cassette, 1.

PGB
3537

Ga

